



Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



J. Kalle Jr.



Library
of the
University of Toronto



e. 109
5 vol.



247. e.

R O M A N S
E T

C O N T E S ,

A T T R I B U É S

A M O N S I E U R L' A B B É

D E V O I S E N O N .

P R E M I E R E P A R T I E .



A A M S T E R D A M .

M, D C C. L X X I .

Я О М А И С



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

*V*ous m'avez non seulement demandé, Madame, un Conte de Fée, vous avez même exigé qu'il fût fait avant mon retour à Paris ; vous m'avez de plus ordonné d'éviter toute ressemblance avec tous ceux qui paroissent depuis quelque temps. Croyez-vous, Madame, qu'il soit aussi facile de vous donner un Conte de Fée d'un tour neuf & d'un style moins commun que celui qui semble affecté à ces sortes d'Ouvrages, qu'il est aisé à Messieurs les Auteurs des Etrennes de la Saint-Jean & des Œufs de Pâque, d'ajouter chaque jour un nouveau Chapitre à ces chef-d'œuvres d'esprit & de bon goût ? Quoi qu'il en soit, l'obéissance étant une vertu que votre sexe préfère peut-être à toutes les autres, je me

suis mis à l'ouvrage , & je vous envoie tout ce que j'ai pu tirer de mon imagination. Vous vous appercevrez , par le ton différent qui regne dans le cours de ce petit Ouvrage , que mon imagination a peu de suite & change souvent d'objet. Elle dépend si fort de ma santé & de la situation de mon esprit , que tantôt elle est triste , tantôt bizarre , quelquefois gaie , brillante ; mais , en général , toujours mal réglée , & ayant peu de suite. Par exemple , le commencement de ce Conte est singulier , le récit du Sultan est vif , naïvement conté , & , je crois , assez plaisant jusqu'au désenchantement de la Princesse Trop est trop. L'épisode du Bonze Cérasin fournit encore un plus grand comique. Mais tout-à-coup arrive une description d'un Temple & des différens ceintres qui le composent ; cet endroit , auquel on ne s'attend pas , est , ce me semble , intéressant ; c'est dommage qu'il ne m'ait pas été possible de faire dire tout cela à un autre qu'au Sultan Mispouf , qui véritablement doit être étonné

lui-même de tout ce qu'il débite de beau , & de la délicatesse des sentimens que je lui donne tout-à coup. Les métamorphoses qui suivent la fin de l'enchantement de la Princesse , ne produisent rien de vif ni de bien piquant ; mais le Sultan ayant annoncé au commencement de son Histoire qu'il a été lievre , lévrier & renard , il a bien fallu lui faire tenir sa parole. S'il ne lui est rien arrivé de plaisant sous les deux premieres formes , c'est , en vérité , la faute de mon imagination & du peu de connoissance que j'ai de la façon de vivre & de penser de Messieurs les lievres : comme renard , il devoit sans doute étaler toute la souplesse & la ruse qu'on attribue à cette espece d'animal.

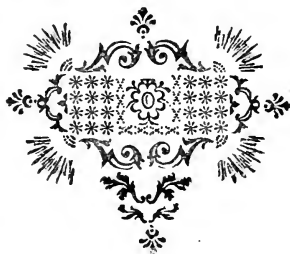
Au lieu de cela , je lui fais préférer une petite poule à une douzaine de gros dindons. Cette bévue , si peu digne d'un renard avisé , produit une catastrophe qui fait honneur à nos plus grands Romans , & que le ton de ce Conte ne promet sûrement pas. A l'égard de l'Histoire de la

Sultane , je n'entreprendrai ni de la justifier , ni d'en faire la critique. Elle est moins originale que celle de Misapouf ; & par-là elle plaira moins à certaines gens , & sera plus du goût de beaucoup d'autres. Pour moi , je vous avouerai que j'en fais moins de cas que de celle du Sultan , & que ce n'est pas ma faute si elle differe de genre , de style , & de ton. Pourquoi est-elle venue la dernière ? Mon imagination s'est épuisée en faveur de Misapouf , & j'ai été obligé d'avoir recours à ma mémoire , pour me tirer de cette dernière Histoire. Je souhaite que le tout ensemble puisse vous amuser un moment. Je serai suffisamment payé de ma peine & de mon travail. Vous trouverez sans doute que ce Conte est un peu libre ; je le pense moi-même ; mais ce genre de Conte étant aujourd'hui à la mode , je profite du moment , bien persuadé qu'on reviendra de ce mauvais goût , & qu'on préférera bientôt la vertu outrée de nos anciennes Héroïnes de Romans , à la fa-

utilité de celles qu'on introduit dans nos Romans modernes. Il en est de ces sortes d'Ouvrages, comme des Tragédies, qui ne sont pas faites pour être le tableau du siècle où l'on vit. Elles doivent peindre les hommes tels qu'ils doivent être, & non tels qu'ils sont. Ainsi ces Contes peu modestes, où l'on ne se donne pas souvent la peine de mettre une gaze légère aux discours les plus libres, & où l'on voit à chaque page des jouissances finies & manquées, passeront, à coup sûr, de mode avant qu'il soit peu.

Vous serez étonnée qu'avec une pareille façon de penser je me sois livré si franchement au goût présent, & que j'aie même surpassé ceux qui m'ont précédé dans ce genre, que je désapprouve ; mais, je vous le répète, c'est moins pour me conformer à la mode, que pour profiter du temps où elle est en regne, & ruiner, s'il est possible, ceux qui voudront écrire après moi sur un pareil ton. Le Conte que je vous envoie est si libre & si plein de choses qui

toutes ont rapport aux idées les moins honnêtes , que je crois qu'il sera difficile de rien dire de nouveau dans ce genre. Du moins je l'espere : j'ai cependant évité tous les mots qui pourroient blesser les oreilles modestes ; tout est voilé ; mais la gaze est si légère , que les plus foibles vues ne perdront rien du tableau.





LE SULTAN
MISAPOUF,
ET
LA PRINCESSE
GRISEMINE,
OU
LES MÉTAMORPHOSES.



C O N T E.

AH ! dit un jour en soupant le Sultan Misapouf , je suis las de dépendre d'un Cuisinier ; tous ces ragoûts-là sont manqués : je faisois bien meilleure chere quand j'étois renard. Quoi ! Seigneur , vous avez été renard , s'écria en tremblant la Princesse Grifemine ? Oui , Madame , répondit le Sultan. Hélas ! dit Gri-

femine en laissant échapper quelques larmes, ne feroit-ce point votre auguste Majesté, qui, pendant que j'étois lapine, auroit mangé six lapereaux, mes enfans ? Comment, dit le Sultan effrayé & surpris, vous avez été lapine ! Oui, Seigneur, répliqua la Sultane, & vous avez dû vous appercevoir que le lapin est un mets dont je m'abstiens exactement ; je craindrois toujours de manger quelques-uns de mes cousins ou neveux. Voilà qui est bien singulier, repartit Misapouf : dites-moi, je vous prie, étiez-vous lapin d'Angleterre ou de Caboue ? Seigneur, j'habitois une garenne de Norwege, répondit Grifemine. Ma foi, dit le Sultan, j'étois un renard du Nord, & il se peut, sans miracle, que ce soit moi qui aye mangé vos six enfans ; mais admirez la justice divine, j'ai réparé ce crime en vous faisant six garçons, & je vous avouerai, sans fadeur, que malgré ma gourmandise & mon goût pour les lapereaux, j'ai eu plus de plaisir à faire les uns qu'à manger les autres.

Seigneur, vous êtes toujours galant, répliqua Grifemine ; cela me fait espérer que votre sublime Majesté voudra bien me raconter ses aventures. Volontiers, dit le Sultan ; mais à charge de revanche.

Je commence par vous avertir que mon ame a passé dans le corps de plusieurs bêtes, non par transmigration, c'est un système de Chacabou auquel je ne crois pas ; c'est par la malice d'une injuste Fée que tout cela m'est arrivé. Avant d'entrer en matiere, je crois devoir détruire cette pernicieuse doctrine de la Métempfycofe. Seigneur, dit la Sultane, cela est inutile ; votre érudition seroit en pure perte ; je n'y comprendrois rien ; je crois, sur votre parole, la Métempfycofe une erreur ridicule : dites-moi seulement quelles sortes de bêtes vous avez été. A la bonne heure, dit le Sultan. Premièrement, j'ai été lievre, ensuite lévrier, puis renard, & je dois, dit-on, finir par être un animal que je ne connois point, qu'on appelle Capucin. Seigneur, dit la Sultane ; votre savante Majesté n'a-t-elle jamais vu son ame éclipsée sous la forme de quelque être inanimé ? Oui, sans doute, répliqua Misapouf, j'ai été baignoire. C'est, je le vois, la conformité de nos destinées, reprit Grifemine, qui nous a unis : j'ai passé comme vous par bien des formes différentes ; j'ai d'abord été barbue. Mais vous ne l'êtes pas mal encore, dit le Sultan. Vous êtes bien poli, Seigneur, répondit Grifemine ; j'ai donc été bar-

bue & lapine. Vous nous conterez tout ce qui vous est arrivé sous ces deux métamorphoses, dit le Sultan. Vous m'avez demandé mon histoire, écoutez-la, si vous pouvez, sans m'interrompre,





HISTOIRE *DU SULTAN MISAPOUF.*

JE ne fais si vous avez entendu parler du grand Hyaouas, qui étoit de l'illustre famille de Lama. Oui, Seigneur, dit Grifemine, ce fut lui qui conquît les royaumes de Laüs, de Tonquin, & de Cochinchine, desquels est sorti l'Empire de Gânan. Vous avez raison, répondit Misapouf, &, pour une Sultane, cela s'appelle savoir l'Histoire.

Le célèbre Tonclukt étoit descendu de cet Hyaouas, & moi je suis arriere-petit-fils de ce Tonclukt. Tout cela ne fait rien, me direz-vous, à mes aventures : d'accord ; mais j'ai été bien aise de vous dire un mot de ma généalogie, pour vous faire voir que dans ma maison nous ne sommes pas renards de pere en fils.

Mon pere étoit un petit homme gros & court ; sa taille étoit l'image de son esprit ; de sorte que les sourds pouvoient juger de son esprit par sa taille, & les aveugles, de sa taille par son esprit. Je n'en dirai pas davantage, parce que je pourrois m'échapper, & il ne faut

pas mal parler de son pere, quand on veut vivre long-temps.

Mon pere donc devint amoureux d'une Princesse qui avoit les cheveux crépus & l'ame sensible; ces deux choses-là, dit-on, se suivent ordinairement. Cette sensibilité en question me fit naître quelques mois avant leur mariage; je n'en fus cependant pas plus heureux, & vous verrez, par mes aventures, que j'ai fait mentir le proverbe. La premiere femme de mon pere, qui avoit les cheveux blonds, & qui étoit aussi vive que si elle les avoit eus crépus, informée de ma naissance par quelques-uns de ces méchans esprits de cour, au lieu de se venger en se faisant faire un enfant légitime par un autre que son mari, s'avisa de me prendre en guignon, & pria la Fée Ténébreuse d'honorer de sa protection l'antipathie qu'elle avoit pour moi. Cette vilaine Fée, qui avoit le caractère de la couleur de son nom, promit de me mener bon train, & jura que je ne serois Sultan qu'après avoir délivré deux Princesses de deux enchantemens les plus extraordinaires du monde, & les plus opposés. Ce n'est rien encore que cette terrible nécessité, il falloit, pour être quitte de sa haine, que j'étranglassé mes amis, mes parens, & mes maîtresses.

Grifemine frissonna à cet endroit de la narration du Sultan ; il s'en aperçut , & lui dit : Ne craignez rien , Madame , tout cela est fait. Il falloit , outre cela , que je mangeasse une famille entiere dans un seul jour. Vous m'avouerez qu'il faut être enragé pour inventer une pareille destinée en faveur d'un honnête homme.

Ma propre mere , loin de me plaindre , parut envier le sort qui m'étoit réservé , & dit : Voilà un petit garçon trop heureux , il verra bien des choses. J'avois à peine quinze ans lorsqu'elle me remit entre les mains de la Fée Ténébreuse , pour commencer le cours de mes singulieres aventures. Petit bon homme , me dit la Fée , vous ignorez les obligations que vous m'allez avoir ; s'il est vrai que la connoissance du monde forme l'esprit , il n'y aura personne de comparable à vous. Je voulus lui témoigner ma reconnoissance. Treve de complimens , me dit-elle , ne me remerciez pas d'avance ; je vais vous mettre en état de commencer votre brillante carriere. En finissant ces mots , elle me toucha de sa baguette , & je devins une baignoire. Ce premier bienfait me surprit , je l'avoue. Sous ma nouvelle forme , je conservois , pour mes péchés , la faculté d'entendre , de voir , & de penser. La Fée appelle ses femmes , & leur dit : Lâchez les robinets ;

dans l'instant je me sentis inondé d'eau chaude. J'eus une telle frayeur d'être brûlé tout vif, qu'il m'est toujours resté depuis ce temps-là une aversion singulière pour l'eau chaude, & même pour l'eau froide. Quand j'eus un peu repris mes sens, j'entendis la Fée dire, d'un ton aigre : Qu'on me déshabille : cet ordre fut exécuté promptement, & je ne tardai pas à me voir chargé d'un poids énorme. Mes yeux, dont la Fée, par malice, m'avoit conservé l'usage, me firent connoître que ce fardeau étoit un gros derriere, noir & huileux, appartenant à la Fée. Seigneur, dit Grisemine en interrompant le Sultan, cette Fée étoit bien dépourvue d'amour-propre ; il me semble que..... Il vous semble, reprit Misapouf fâché d'avoir été interrompu, que toutes les femmes doivent avoir autant d'amour-propre que vous en avez ; & en cela vous avez tort : la-méchanceté l'emporte en elles sur tout autre sentiment ; & je suis certain que si la Fée eût pu trouver un plus vilain derriere que le sien, elle n'eût pas manqué de l'emprunter pour me faire enrager. Quoi qu'il en soit, elle fit durer mon supplice une heure & demie : mon esprit devoit commencer à se former ; car en peu de temps je vis bien du pays. Misapouf regardant la Sultane, à ces mots, s'aperçut qu'elle

se mordoit les levres pour s'empêcher de rire. Je crois, Madame, lui dit-il, que mes malheurs, loin de vous toucher, vous donnent envie de rire. Il est vrai, Seigneur, répondit Grifemine, j'ai peine à vous cacher la joie que je sens en voyant qu'ils sont finis. Ma foi, c'est s'en-tirer avec esprit, répliqua le Sultan ; je ne vous ai fait cette question embarrassante, que pour vous donner occasion de briller. Enfin la Fée sortit du bain. Je goûtois à peine la satisfaction d'en être délivré, que je l'entendis ordonner à son maudit Eunuque noir de se baigner dans sa même eau. Le Sultan s'interrompant à cet endroit, dit à Grifemine : Savez-vous, Madame, exactement comment est fait un Eunuque noir ? Seigneur, lui répondit Grifemine, il n'y a point de ces gens-là parmi les lapins, & je n'ai, je sache, jamais vu d'autre homme en déshabillé que votre sublime Majesté. Cela n'est pas trop vraisemblable, dit le Sultan. Quoi qu'il en soit, vous saurez que c'est la plus vilaine, la plus dégoûtante chose que l'on puisse envisager. Je fus si frappé d'horreur à l'aspect de ce monstre, que je m'évanouis. Heureusement qu'une baignoire ne change pas de visage ; ainsi on ne s'en aperçut point : je ne revins que pour voir ce détestable objet faire mille impertinences pour amuser

les femmes de la Fée. Si je veux jamais beaucoup de mal à quelqu'un, je lui souhaiterai d'être Eunuque noir. Pourquoi pas d'en devenir la baignoire, dit la Sultane? Parbleu, Madame, avec tout votre esprit, vous n'êtes qu'une fotte, répliqua le Sultan; une baignoire, comme vous le savez par expérience, peut redevenir homme; il n'en est pas de même d'un Eunuque. Votre Majesté a raison, reprit Grisemine, c'est moi qui ai tort; mais oserois-je vous demander, Seigneur, combien de temps vous avez demeuré sous cette métamorphose? Huit jours, Madame, dit le Sultan, qui me parurent huit ans; le neuvième, la Fée me rendit ma figure humaine, en disant: Mon enfant, je suis contente de vous, vous avez bien fait votre métier de baignoire; je crois que vous n'êtes pas fâché de tout ce que je vous ai fait voir en si peu de temps. Allez, poursuivez vos brillantes aventures, & souvenez-vous de moi. Me croyant dispensé d'un remerciement, je lui tournai le dos, & je la quittai promptement. Je courois à travers champs comme un fou, m'imaginant toujours avoir la physionomie d'une baignoire: j'usai deux douzaines de mouchoirs à force de m'essuyer le visage. Sur le soir, je me trouvai dans une forêt; j'aperçus une fontaine & une assez

belle femme qui se baignoit : ce spectacle d'eau & de bain me rappelant mes malheurs, me fit prendre la fuite sur nouveaux frais, malgré les cris de la Dame, qui me répétoit de toutes ses forces : Arrêtez, Chevalier, la Fée aux bains vous en conjure. Ces mots me firent redoubler ma course. Ah ! cruel, continua-t-elle, puisque tu ne veux pas m'entendre, cours au moins délivrer le nez de mon mari. Vous croyez bien que c'est de quoi j'étois fort peu tenté ; j'étois trop satisfait d'avoir délivré le mien, pour m'embarrasser de celui d'un autre. Au bout d'une heure d'une marche fatigante, je m'arrêtai, & je ne tardai pas, malgré mon inquiétude, à m'endormir. Au point du jour je fus réveillé par un bruit qu'un reste de sommeil me faisoit paroître éloigné ; je sentis en même temps une main qui me défaisoit mon pourpoint & me prenoit le petit doigt ; j'entendis une voix douce qui disoit : Je n'en ai jamais vu un si petit, j'espère qu'il pourra délivrer ma fille. J'ouvris tout-à-coup les yeux, & j'aperçus une Princesse d'une beauté à laquelle on ne peut comparer que la vôtre. Elle étoit dans un palanquin, entourée d'un grand nombre de gardes montés sur des chameaux : elle me fit monter dans sa voiture, & me plaça à sa gauche. Je pensai tomber à la renverse en

découvrant la figure exorbitante qui étoit à sa droite : c'étoit un homme, ou plutôt un Démon, qui avoit dix pieds neuf pouces de haut. Je crus d'abord que c'étoit le Colosse de Rhodes ; je levai les yeux pour le considérer, comme si j'avois voulu examiner les étoiles ; je l'apperçus qui jetoit sur moi des regards dédaigneux & moqueurs. Je regardai ensuite la Princesse ; elle m'honora d'un sourire admirable, qui est toujours demeuré gravé dans ma mémoire. Vous m'en avez souvent rappelé le souvenir, Madame, & ne vous en êtes pas mal trouvée. Je reviens à mon Géant : j'eus peur pour la Princesse qu'il ne fût son mari ; c'eût été un meurtre ; j'étois bien persuadé qu'il n'étoit pas son amant. Je ne pus résister à ma curiosité ; je lui demandai à l'oreille si c'étoit-là Monsieur son mari. Non, me dit-elle. Au moins, continuai-je, vous n'avez aucun dessein sur lui, ce n'est point un prétendant ? Non, répondit-elle encore. Ne seroit-ce point, lui dis-je, le Chef de vos Eunuques ? Il falloit que cet animal de Géant eût l'oreille aussi fine qu'elle étoit grande ; car je parlois très-bas ; cependant il m'entendit, & me donna un coup de pouce sur la joue, qui me jeta à la renverse sans connoissance. Seigneur, dit la Sultane, cela pourroit s'appeler un soufflet.

Eh ! vous n'y pensez pas , Madame , répondit Misapouf, un soufflet se donne avec toute la main. Je vois bien que je me trompois , dit Grifemine. Mais vraiment , c'est un de vos talens , répliqua le Sultan. La Princesse me pinça , me chatouilla pour me faire revenir ; tout fut inutile : elle trouva un ruisseau , & me répandit une telle quantité d'eau sur le visage , que j'ouvris les yeux avec un effroi terrible. Je crus fermement que j'étois encore transformé en baignoire. Après m'être remis de mon trouble , j'imaginai devoir dire à mon donneur de coups de pouce : Monsieur , voilà une fort mauvaise plaisanterie. Petit bon homme , me répondit-il , c'est pour vous apprendre à demander si je suis Eunuque. Ignorez-vous , ajouta la Princesse , que de soupçonner quelqu'un d'être de ces gens-là , ou quelque chose d'approchant , c'est lui faire une offense cruelle ? Ainsi vous auriez dû vous dispenser d'une semblable question sur le compte du Seigneur Zinpuziquequoazifi.

Ah ! bon Dieu , dis-je en moi-même , voilà un nom qui est aussi grand que lui. Je vois bien , Princesse , poursuivis-je , que Monsieur est de vos amis. Non , me répondit-elle , je ne le connois que depuis une heure , & il n'a d'autre avantage sur vous que celui de m'avoir appris

son nom. Le mien, dis-je alors, chargera moins votre mémoire. Je m'appelle Misapouf tout court. Vous en avez bien l'air, me dit le Géant. Je ne répondis point à cette agréable plaisanterie, pour éviter une nouvelle querelle.

Je vais vous apprendre, me dit la Princesse, ce qui vous procure le hasard de me voir : il faut pour cela vous faire une partie de mon histoire.

Je suis la Reine Zemangire ; mon mari est Roi de ces vastes forêts, & c'est pour cela qu'il se nomme le Roi Sauvage.

Son bonheur auroit été parfait, s'il n'eût pas été traversé par la Fée Ténébreuse. Que je le plains, Madame ; vous connoissez cette..... Doucement, morbleu, dit le Géant, n'en dites pas de mal, car je suis son fils. Ce n'est pas ce que vous faites de mieux, reprit la Reine. Ce trait-là me fit voir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. Mais puisque vous êtes le fils de la Fée Ténébreuse, continua la Princesse, faites-moi raison de deux enchantemens qu'elle a faits contre mes filles. Quels sont ces enchantemens, demanda le Géant ? Ma chere mere ne m'instruit pas de ce qu'elle fait ; je ne suis encore ni Magicien ni Génie. Pour le dernier, on le voit bien, dit la Reine en souriant. Je vais vous informer du malheur de mes deux filles, & de

ce qui l'a causé. La Fée Ténébreuse devint amoureuse de mon époux. Cela ne me surprend point, dit le Géant, on dit qu'elle est sujette à cela. Je crois, continua la Princesse, qu'elle est aussi fort sujette à n'être pas aimée. Le Roi, qui me chérit de toute son ame, reçut très-mal sa déclaration & les avances qu'elle lui fit. Il lui représenta qu'elle n'étoit ni d'âge ni de figure à pouvoir le rendre infidèle. Puisque tu es assez sot, dit la Fée, pour refuser mes faveurs, je m'en vengerai. La Reine est grosse, elle accouchera de deux filles ; tu ne pourras les marier que lorsque tu auras trouvé pour chacune un petit doigt convenable à ces deux anneaux que tu vois, & que je leur destine : il y en a un aussi petit que l'autre est prodigieux ; il dépendra de moi de les placer & de les distribuer comme je le jugerai à propos.

La prédiction de la Fée fut accomplie ; je mis au jour deux filles : l'une devint grande, belle & bien faite ; l'autre resta d'une petitesse excessive. La Fée, qui leur a fait présent des deux anneaux en question, n'avoit eu aucun égard à la différence de leurs tailles ; elle avoit au contraire pris plaisir à contrarier la Nature ; elle usurpa encore le droit de les nommer ; & , conséquemment à la bizarrerie de ses dons, elle appela ma grande fille *Trop est trop*, &

l'autre, la Princesse *Ne vous y fiez pas*. Depuis que mes filles sont en âge d'être mariées, elles en ont autant d'envie que si elles avoient un anneau fait comme les autres. Il s'est présenté plusieurs partis pour la Princesse *Ne vous y fiez pas* ; mais inutilement. Je vous confierai cependant ce qui augmente mon chagrin, c'est que je la crois grosse à présent. Eh bien, dis-je, tant mieux. En voilà déjà une de mariée, il ne s'agit plus que de trouver un parti à l'autre ; le Seigneur Zinpuziquequoazisi fera son affaire. Hélas ! je ne suis pas si heureuse, reprit la Reine en versant quelques larmes ; ce sont deux petits Princes de trois pieds & deux pouces au plus qui ont déshonoré ma fille *Ne vous y fiez pas*, & qui ont ensuite disparu. J'ai consulté l'Oracle : il m'a répondu qu'il n'y avoit qu'un certain nez qui fût capable de découvrir ces Princes ; que ce nez-là en pâtiroit, & qu'il n'y auroit qu'un Géant qui pourroit délivrer ce nez, & que la grande Princesse étoit destinée au Prince porteur du plus petit doigt du monde. Je n'ai point encore rencontré le nez qui nous est nécessaire ; mais en attendant, j'ai trouvé son libérateur dans la personne du Seigneur Zinpuziquequoazisi, & le fait du petit anneau dans la personne de Misapouf tout court.

La

La bizarrerie de ces enchantemens , & la curiosité si naturelle qu'on a de voir des choses extraordinaires, triomphèrent de la répugnance que je sentoís à me rendre à la Cour du Roi Sauvage. Nous y arrivâmes au bout de quelques heures. Seigneur , dit Zemangire au Roi son époux , voilà deux personnages que j'ai rencontrés , dont les petits doigts pourront convenir aux deux anneaux enchantés : il n'y a qu'un nez que je n'ai pu vous amener. Oh ! répondit le Roi , ne soyez point inquiète du nez , il est dans son étui.

Depuis votre départ , il est arrivé des choses bien singulieres à la Princesse *Ne vous y fiez pas*. Vous savez la foiblesse qu'elle avoit pour ces deux petites marionnettes de Princes ; c'est sans doute à cause de sa facilité que la Fée Ténébreuse l'a nommée *Ne vous y fiez pas*. Je n'en suis doutée , dit la Reine , lorsque je l'ai vue grosse. C'est avoir bien de la pénétration , continua le Roi ; mais vous auriez mieux fait de vous en douter auparavant. Je n'ai jamais vu une femme si prodigieusement grosse , son ventre touche à son menton ; ce qui vous surprendra encore plus , c'est qu'on entend parler distinctement dans son ventre ; je crois , en vérité , qu'elle accouchera d'un régiment de Liliputiens. Seigneur , ce que vous racontez

est incroyable, reprit la Reine. C'est un fait, Madame ; votre Accoucheur a voulu examiner de près ce phénomène, on lui a jeté au visage une grêle de noyaux de cerises, dont on l'a malheureusement éborgné. Monsieur, dit la Reine, il faut que la tête vous ait tourné pendant mon absence. Eh ! non, Madame, encore un coup, reprit le Roi avec aigreur, vous me feriez donner au diable avec vos doutes. Ah ! j'ai tort, répondit Zemangire, de ne pas croire bonnement que ma fille est grosse d'un cerifier. Eh ! qui diable vous dit cela, Madame ? Il n'est question que de mangeurs de cerises, & de noyaux qu'ils jettent. Le grand bonze Cérasin, continua le Roi, a offert des sacrifices au Pagode ; il est venu prêter l'oreille où vous savez, pour s'assurer par lui-même si on entendoit réellement des conversations suivies dans le ventre de ma fille. Et je gage, dit la Reine, qu'on n'y disoit pas un mot. Pas un mot, répliqua le Roi ! voilà comme vous êtes toujours, Madame, vous doutez de tout. On y jouoit aux échecs, & on y disputoit vivement, c'est-là mon pion, c'est-là le mien, échec à la dame, vous êtes échec & mat. Eh bien, qu'avez-vous à répondre à cela ? Mais, répondit la Reine, que ma fille fait bien de s'y prendre de bonne heure pour faire enseigner

tous les jeux à ses enfans. Le Bonze surpris, comme vous croyez bien, pourfuivit le Roi, approchoit de plus en plus sa grande oreille; apparemment qu'elle ôtoit le jour aux joueurs; car on la lui a pincée si foit, qu'il a pris la fuite en criant comme un enragé.

Il est arrivé sur ces entrefaites un Chevalier au grand nez. Tout ce que la renommée publioit sur le compte de mes deux filles, avoit excité sa curiosité : il venoit de fort loin pour la satisfaire. Comme je me crois obligé de faire les honneurs de ma maison, je l'ai mené le même jour de son arrivée chez la Princesse *Ne vous y fiez pas* ; il s'est approché fort près de l'endroit en question ; mais quelle a été sa surprise & la nôtre, lorsque nous avons vu son pauvre nez pris comme dans un piège ! Il a eu beau crier, on n'a point lâché prise, & il y est encore retenu au moment où je vous parle. Tous les Etrangers qui passent dans la ville vont le voir pour la rareté du fait ; & la Princesse leur dit en riant : Ne le plaignez pas, Messieurs ; voilà ce qui arrive à ceux qui mettent leur nez où ils n'ont que faire.

C'est sans doute ce nez-là, dis-je, qu'on m'a prié de délivrer. Cet honneur, répondit la Reine, ne peut regarder que le Seigneur Zinpuziquequoazisi, puisque, selon l'Oracle,

il n'y a qu'un Géant qui puisse en venir à bout : mais transportons-nous sur les lieux , pour mieux examiner la chose. C'est bien pensé, dit le Roi. Nous allâmes donc chez la Princesse *Ne vous y fiez pas* ; je la pris en aversion au premier coup-d'œil : je vis une très-petite femme qui tenoit emprisonné un fort grand Chevalier : on n'appercevoit point le visage de ce malheureux chercheur d'aventures ; il étoit couvert par l'anneau au travers duquel avoit passé son pauvre nez , qui étoit la partie souffrante. Seigneur Chevalier , dit le Roi , j'espère que nous allons enfin briser vos fers ; nous avons trouvé un petit doigt plus gros que votre nez. Eh bien , Seigneur , dit aussitôt le prisonnier (en parlant du nez , comme vous croyez bien) , faites-moi l'honneur de le mesurer & de le comparer avec cet auguste & magnifique petit doigt. Non , parbleu , je ne le souffrirai pas , dit le Géant ; mais voyez cet impertinent avec son fichu nez. Il faudra bien , répliqua le Roi , que de gré ou de force , vous nous prêtiez le meuble dont nous avons besoin. C'est ce que nous verrons , répondit le Géant en cachant ses mains dans ses culottes. La Reine interrompit cette conversation , qui commençoit à devenir un peu aigre. Je fais le respect que je vous dois , dit-elle au Roi ; mais , avec

vosre permission, vous n'avez pas le sens commun; vous n'avez pas compris l'Oracle, ou il se contredit. Comment voulez-vous que le plus énorme petit doigt qui se soit vu, convienne à cette Princesse, & qu'en même temps elle épouse le petit Misapouf? Mon Dieu, Madame, cela se voit tous les jours. Ne diroit-on pas qu'on observe exactement les proportions de ceux qu'on marie? Le Seigneur Misapouf fera dans le cas de bien d'autres maris.

A ces mots de Misapouf, on entendit deux voix souterraines qui crioient : Eh, bon jour, mon cher cousin Misapouf, comment va votre santé?

Qu'est-ce que cela signifie, dis-je à la Princesse? Je crois, Madame, que votre personne sert de logement à mes cousins. Voyons un peu de près ce qui en est.

Ne vous y fiez pas, ne vous y fiez pas, s'écrierent encore les deux voix. Eh bien, leur criai-je de mon côté, je fais que c'est le nom de la Princesse que l'on veut me faire épouser. Gardez-vous-en bien, dirent-ils plus haut, ne vous y fiez pas.

Pendant cette conversation, je voyois la Princesse rougir & pâlir successivement. Hélas! dit-elle en s'adressant à moi, vos deux petits cousins Colibry & Nyny m'ont abusée; ils

se font enfuis après m'avoir fait les enfans qui ont l'honneur de vous parler. Elle vous trompe, cria de toute sa force Colibry ; elle dit qu'elle est grosse pour sauver sa réputation ; mais il n'en est rien. Voici le fait. Nous imaginions, mon cousin & moi, que cette petite Princesse étoit porteuse du petit anneau. Comme nous étions sûrs d'être porteurs du petit doigt (vous savez, mon cousin, que c'est un mal de famille), nous crûmes donc pouvoir la désanchanter. Nous courûmes tous deux d'une vitesse égale, & nous entrâmes tout entiers dans l'anneau prodigieux de cette petite créature. Voilà pourquoi la Fée l'a nommée la Princesse *Ne vous y fiez pas*. Ah ! qu'il y a de petites femmes dans le monde, dit le Roi, qui mériteroient un pareil nom. Nous voilà éclaircis, c'est le Seigneur Géant qui doit délivrer le nez, & épouser la Princesse. Il s'en défendit d'abord, & soutint que cela étoit impossible, attendu la différence de taille. La Princesse *Ne vous y fiez pas* lui dit qu'il falloit au moins essayer, qu'on verroit ensuite à prendre un parti. Il se laissa persuader ; on les enferma ensemble, & je fus conduit chez sa sœur : je fus surpris de sa grandeur ; elle avoit près de six pieds ; cependant elle n'en étoit pas moins belle & agréable. Merveille de nos jours, lui

dis-je en lui serrant tendrement le bout du pied gauche, est-il possible que je sois l'heureux mortel destiné à.....! Prince, répondit-elle, je souhaite de tout mon cœur que vous veniez à bout d'une entreprise si difficile. Dans cet instant je vis entrer le grand Bonze Cérasin, entouré de tous les Bonzes du pays; il tenoit dans ses mains un livre couvert de plaques d'or. Après nous avoir fait, ainsi que son cortège, une profonde révérence, il récita quelque chose, moitié bas, moitié haut, lut dans ce livre, &, s'adressant à moi, il me tint ce discours : La Princesse va se placer sur ce sofa, alors vous pourrez tenter l'aventure qui vous est réservée. Une pareille fortune n'arrivera jamais à un pauvre prêtre; mais il faut se soumettre à la volonté du sort. Je dois vous avertir d'une chose essentielle, c'est de ne rien forcer à l'anneau de la Princesse; car la Fée a mis une si grande correspondance de la personne avec l'anneau, que les efforts que vous feriez mal-adroitement, feroient souffrir une douleur horrible à la Princesse. Je dois être présent à cette épreuve. J'observerai les yeux & les mouvemens de la Princesse, &, suivant ce que je verrai, je vous avertirai de vous arrêter ou de poursuivre. En finissant ces mots, il me fit signe que je pouvois commencer. Je

voulus suivre ce conseil sans perdre de temps ; mais je crois que la Fée avoit enchanté mon petit doigt, car il grossissoit à mesure que je l'approchois de l'anneau ; cela m'inquiéta ; cependant je tentai l'aventure. Dès le premier effort, la Princesse dit : Vous me faites mal. Cérasin aussi-tôt me cria : Arrêtez-vous donc, n'entendez-vous pas que la Princesse dit, vous me faites mal ? Malgré cet avertissement, je fis une seconde tentative un peu plus forte. Ah ! je n'en puis plus, dit la Princesse. Voulez-vous bien n'être pas si brutal, maudit nain que vous êtes, me cria encore le grand Bonze ? Malgré cette seconde remontrance, je crois que j'allois triompher, lorsque tout-à-coup mon petit doigt, qui s'étoit glorié d'une manière étonnante, redevint dans un état tout contraire. Je m'arrêtai, fort surpris de ce changement. Allons donc, dit Cérasin, la Princesse se morfond ; est-elle faite pour attendre votre commodité ? Qu'est-ce que ce petit paresseux ? Pendant tout ce dialogue, mon petit doigt redevint tel qu'il étoit un moment auparavant. Je profitai de l'instant ; la Princesse fit un cri douloureux, & puis dit en soupirant : Ah ! mon ami, vous m'avez tuée : ce mot d'ami me fit plaisir ; il me parut venir d'un bon caractère : je fis de nouveaux efforts, mais ils étoient

inutiles. La Princesse dit , en me regardant tendrement : Le charme est rompu. Le grand Bonze répéta en chœur , avec tous ses satellites , gloire soit au petit doigt de Misapouf , le charme est rompu ! Je fus au comble de la joie ; je vous avouerai que depuis ce fortuné moment je n'ai point peur des grandes femmes , je me défie beaucoup plus des petites. La Nature , sur cet article , est presque aussi bizarre que la Fée Ténébreuse ; elle se plaît à faire le contraire de ce que la raison semble exiger.

J'étois dans l'ivresse de ma victoire , lorsque la maudite Fée Ténébreuse descendit dans son char de brouillards. Taisez - vous , prêtrailles , s'écria-t-elle , je vais vous apprendre à chanter des hymnes à mon préjudice. Elle dit , & toucha de sa baguette Cérasin & ses Grands-Vicaires. Ils tombèrent les uns sur les autres ; mais , en se relevant , ô surprise ! ô spectacle effrayant ! je les vis , & ne les reconnus pas ; leurs bouches étoient transformées en anneaux. On ne peut s'imaginer à quel point cela changeoit leur physionomie ; il faut l'avoir vu pour le croire. Le pauvre Cérasin me disoit d'un air humilié : Ayez pitié de moi. Tous les autres Prêtres répétoient la même chose en chœur ;

ils m'étourdirent tant , que je les renvoyai : ils sortirent avec leurs anneaux barbus ; on les auroit pris pour des capucins.

Cérasin , qui étoit un petit-maître, se regarda dans son miroir en arrivant chez lui , & se fit horreur. Il ne concevoit pas comment il se pouvoit faire qu'un anneau, qu'il avoit toujours trouvé une jolie chøse, pût le rendre si vilain : cela prouve que le principal mérite de tout consiste à être à sa place. Enfin, il prit le parti d'envoyer chercher son Barbier, qui lui dit en entrant : Je viens savoir ce que vous souhaitez , Monseigneur ; j'ai eu l'honneur de raser ce matin votre Grandeur. Oh ! vraiment, répondit Cérasin, ma grandeur est passée à ma barbe. Regardez-moi , ne suis-je pas un joli garçon ? Ah, grand Pagode ! s'écria le Barbier en reculant trois pas, quelle bouche ! quelle barbe ! Cela tient du miracle, & je ne fais si Monseigneur fait bien de vouloir se la faire abattre. Je croirois presque que c'est notre sacré singe qui a voulu vous marquer sa bienveillance, en vous donnant le bas de son visage. Ne laissez pas , répondit Cérasin, que de me bien savonner. Le Barbier obéit, & savonna Monseigneur : mais quand Monseigneur fut savonné & rasé, il étoit encore plus laid qu'au-

paravant. Il tomba dans la désolation, en se voyant une bouche en cul de poule. Il disoit avec fureur : Mais on n'a jamais vu une bouche de cette façon-là. Du moins , répondit le Barbier avec un air respectueux : J'ose affirmer Monseigneur, que, si on en a vu, ce n'a jamais été au dessous d'un nez. Ah ! je n'ai pas besoin de vos remarques, reprit Cérassin. Tenez, vous voilà payé , allez-vous-en. Ah ! Monseigneur, dit humblement ce Barbier, vous avez trop de conscience pour ne payer que pour une simple barbe ; celle-ci en vaut deux ; ayez la bonté de tâter comme les poils de votre Grandeur sont durs ; il m'en a coûté un rasoir. Sa Grandeur, qui étoit avaricieuse, le renvoya brutalement, & le Barbier, pour s'en venger, publia aussi-tôt l'aventure, dont toute la Cour se divertit.

La Princesse & moi nous en riions encore le soir en nous mettant au lit : mais notre joie ne dura pas long-temps ; car , dès que je présentai mon petit doigt à l'anneau, je fus mordu bien serré. Je pouffai un cri perçant , & j'entendis un grand éclat de rire ; j'en fus piqué , & je dis à la Princesse : Madame , je ne vois pas qu'il y ait là de quoi rire si fort. Moi, répondit-elle, je ne ris point, & n'en ai nulle

envie. Il est fort bon, repris-je, de me soutenir cela. Mon Dieu ! poursuivis-je, cela n'est pas bien fin, vous riez par vanité ; vous êtes enchantée que je me sois blessé. Je voulus faire un second essai, je fus mordu encore plus vivement : mes cris augmentèrent à proportion, & le rire augmenta par éclats. Je ne fus pas maître de moi, je poussai la Princesse hors du lit : elle tira toutes les sonnettes en fondant en larmes. Les femmes apportèrent des lumières, & furent très-surprises de ne voir que deux personnes, dont l'une pleuroit & l'autre grondoit, & d'entendre, malgré cela, rire à pâmer. Ce fut-là le cas, ou jamais, de soupçonner qu'il y avoit quelque chose là-dessous ; aussi ne manquai-je pas de le dire, & même d'y regarder. Mais quelle fut ma surprise de trouver, au lieu de l'anneau, une bouche véritable, à laquelle malheureusement il ne manquoit pas une dent, & qui me rioit au nez impunément ! La Princesse jeta les hauts cris. Madame, lui dis-je, il ne s'agit point ici de perdre la tête, il faut tout simplement mander l'arracheur de dents de Sa Majesté. Hélas ! Monsieur, répondit-elle, il aura oublié son métier ; car il y a dix ans que mon père a perdu sa dernière. Malgré cela, on alla le

chercher : il voulut , comme de raison , visiter la bouche de la Princesse ; mais jè lui dis , c'est un peu plus bas , Monsieur. Qu'appellez-vous un peu plus bas , répondit-il ? n'est-ce pas pour la Princesse qu'on m'a mandé ? Sans doute , répliquai-je. Eh bien , poursuivit-il , que voulez-vous me dire ? Allons , Madame , ayez la bonté de vous placer. La Princesse s'étendit sur un canapé. Madame , dit l'Opérateur , ce n'est point-là la situation de quelqu'un qui se fait arracher une dent. Monsieur , repartis-je , c'est la façon de la Princesse. Je ne puis pas , répondit-il , la blâmer absolument ; mais ce n'est pas dans le cas présent. Enfin , je l'instruisis du fait , qu'il regarda comme une fable. Il demanda de la lumière , & fit sa visite. Ah , le beau ratelier ! s'écria-t-il d'abord. J'en conviens , lui dis-je ; mais comme c'est une beauté déplacée , ce sont précisément ces dents-là qu'il faut arracher l'une après l'autre. Arracher ces dents-là , reprit-il avec colere ! ah ! Monsieur , ce seroit un meurtre. Je vois bien , poursuivit-il , que vous me prenez pour ces Dentistes qui ne sentent pas le prix d'une dent ; mais vous vous trompez. S'il n'avoit été question que d'en plomber quelques-unes , encore passe , il n'auroit point été étonnant qu'il y

en eût eu une, au moins, qui fût creuse ; mais ayez la bonté d'y regarder vous-même ; tout ce que je puis faire, c'est de les limer. Eh bien, dis-je, essayons ce moyen-là. Aussi-tôt il commença sa besogne avec grace, & me demanda si je ne savois pas des nouvelles. Dans cet instant, il fut bien étonné de voir la lime se casser. Il en tira une autre qui eut le même sort : il en rompit six de suite. Ah parbleu ! s'écria-t-il avec fureur, vous me donnez à limer des dents de diamant. Alors on entendit une voix prononcer ces paroles :

» Cette bouche demeurera où elle est avec
» toutes ses dents, jusqu'à ce que la Princesse
» *Ne vous y fiez pas* soit désenchantée «.

Je ne perdis pas un moment ; j'allai voir où en étoit le Géant, qui, en me voyant, m'éclata de rire au nez. Je ne fis pas semblant de m'en appercevoir, parce qu'il est inutile d'être querelleur, & j'allai à l'anneau de la Princesse ; mais il n'y étoit plus. Je vois votre étonnement, me dit-elle, mon anneau vient de s'envoler avec vos deux petits cousins, comme un char d'opéra. Je ne fais point en quel climat de la nature on l'a transporté. Allez, cherchez-le, & songez que vous n'aurez celui de ma sœur, que lorsque le charme du mien sera rompu.

J'allai consulter Cérasin, & le prier d'implorer la bienveillance du Pagode. Depuis qu'il s'étoit fait faire la barbe, il vivoit fort retiré; cependant il voulut bien me donner audience. Il rougit en me voyant, & me demanda si je ne le trouvois pas bien changé. Pas trop, lui répondis-je, je vous trouve seulement l'air un peu efféminé. Vous venez, reprit-il, me consulter sur votre voyage; je vous y accompagnerai. Le Pagode m'a révélé que les anneaux ne feroient défanchantés que lorsque ma bouche, que j'ai perdue, viendrait sur mes épaules. Je ne serois point fâché de la retrouver; car vous sentez bien que je ne puis pas honnêtement me présenter en bonne compagnie avec celle que vous me voyez. Ah! lui dis-je, pour le consoler, elle n'est pas si mal; je suis simplement fâché que vous vous foyez fait raser. Oh! répondit-il, j'ai commandé une espece de petite perruque qui aura l'air d'une grande barbe. Cela sera fort bien, repris-je. Demain matin nous partirons ensemble.

Nous nous mîmes en chemin à la pointe du jour. Cérasin s'approchoit de chaque femme qu'il rencontroit, & lui disoit: Madame, par hasard n'auriez-vous point ma bouche? Moi,

de mon côté, je disois : Madame a bien la mine de porter l'anneau de la Princesse *Ne vous y fiez pas*. On nous prenoit pour deux foux, & l'on ne nous répondoit point. Vers le soir, nous trouvâmes une vieille dans une simple cabane ; elle nous dit qu'elle se nommoit la Fée aux dents : nous éclatâmes de rire, parce qu'elle n'en avoit pas une dans la bouche, & nous croyions que c'étoit par ironie qu'on la nommoit ainsi. Elle fit approcher des sièges ; mais, comme ses meubles n'étoient pas neuvs, le pied de l'escabeau sur lequel elle étoit assise, rompit, & la fit tomber à la renverse. Aussi-tôt je vis Cérasin fondre sur elle, en criant de toute sa force : Ah ! voilà ma bouche, ah ! voilà mes dents. La vieille se débattoit, & faisoit des grimaces effroyables. A la fin elle s'accrocha à la barbe postiche de Cérasin, qui lui disoit : Voulez-vous bien laisser ma barbe. L'autre lui répondit : Laissez mes dents vous-même. A force de se tirer tous deux, une dent de la vieille resta dans les mains de Cérasin, & la petite perruque de bouche demeura dans les mains de la vieille. Fi le vilain, s'écria-t-elle, qui a la barbe d'autrui ! il faut être Ecclésiastique pour aimer à ce point-là le bien de son prochain. N'avez-vous pas de

de honte, lui répondit Cérasin, d'avoir volé ma bouche, & de l'avoir placée dans votre garde-meuble? Il alloit cependant faire un échange des prisonniers. Cérasin étoit sur le point de rendre la dent, pour r'avoir la perruque, lorsque nous vîmes paroître une Fée dans un char brillant fait en ovale, qui nous cria : Gardez-vous bien de vous défaire de cette dent, elle est enchantée, elle appartient à cette vieille Fée, qui est sœur de la Fée Ténébreuse ; & c'est cette dent seule qui peut vous ouvrir les portes de mon Temple. Madame, lui dis-je, j'ai beaucoup de respect pour votre Temple ; mais s'il ne mène à rien, je ne me soucie pas d'y entrer. Je vois bien, reprit-elle, que vous ne connoissez pas la Fée aux anneaux. C'est moi qui ai fait tous ceux qui animent l'Univers. Madame, répondis-je, vous avez bien de la conscience ; car il y en a beaucoup auxquels vous n'avez pas épargné l'étoffe. Nous montâmes dans son char, & nous laissâmes crier la vieille Fée aux dents.

Oh ! que cela est plaisant ! dit Grisemine en interrompant le Sultan ; & que faites-vous chez la Fée aux anneaux avec votre dent à la main ? Parbleu, Madame, je n'y puis plus tenir, vos questions sont impertinentes ; ma foi, je m'en

vais me coucher , je ne suis pas d'humeur de satisfaire votre curiosité pour le présent ; je verrai demain si je vous raconterai le reste de mes aventures.

Fin de la premiere Partie.





LE SULTAN
MISAPOUF,
ET

LA PRINCESSE
GRISEMINE.



SECONDE PARTIE.



C O N T E.

LE lendemain, Grifemine ne manqua pas de se présenter devant Misapouf, & de le prier de lui finir l'histoire de sa vie. Il la reprit en ces termes.

Nous arrivâmes bientôt au Temple; ce fut alors que j'éprouvai l'enchantement de la dent arrachée. Elle prit tout-à-coup la forme d'un petit doigt assez considérable. Je vois votre étonnement, dit la Fée; c'est par le moyen de cette métamorphose que vous allez pénétrer

dans la première enceinte. Ce meuble porte ici le nom d'un passe-par-tout. En effet, la grande porte s'ouvrit. Ce Temple étoit un fort beau vaisseau, composé de trois ceintres séparés. La voûte du premier étoit garnie d'une grande couronne d'anneaux : je vis plusieurs Chevaliers qui tournoient autour ; j'imaginai que c'étoit une course de bagues.

Ces anneaux, dit la Fée, font les revenus de celles à qui ils appartiennent. Remarquez que les Chevaliers qui n'ont qu'une lance de bois ou de fer n'en attrapent aucun. Voyez-vous, au contraire, ce gros vilain Financier, il n'en manque pas un, parce qu'il a une lance d'or. Il est vrai, répondis-je ; mais je remarque en même temps que ces mêmes anneaux s'échappent aussi-tôt qu'il les a touchés. C'est la règle, répliqua la Fée ; ce sont des commerçans qui ne s'enrichissent qu'en courant.

Passons dans le second ceintre, poursuivit-elle. Les anneaux qui le garnissoient avoient chacun un cœur placé derrière eux. Souvent je voyois un anneau disparaître, & le cœur demeurer seul. Expliquez-moi, dis-je à la Fée, ce que signifie cette séparation ? C'est, répondit-elle, l'anneau d'une fille qu'on vient de marier ; il est vendu & livré, mais le cœur reste, parce qu'il n'y a qu'elle qui peut le donner.

Vous voyez encore, poursuivit-elle, des cœurs sans anneaux ; ceux-là paroissent secs & flétris. Ce sont les cœurs de ces femmes méprisables & estimées ; qui ont le maintien froid , l'esprit dur , & le sang chaud ; qui , sans avoir d'ame , ont beaucoup de tempérament ; qui établissent leurs plaisirs sur la jouissance de l'un , & leur réputation sur le défaut de l'autre : comme c'est le caprice seul ou la vivacité qui attire leurs anneaux , leurs cœurs ne sont jamais à la suite , & restent seuls , pour faire parade d'une vertu dont il n'y a que les fots qui soient les dupes.

Ah ! m'écriai-je , je ne veux point rester dans ce ceintre-là ; je me flatte que l'anneau de ma Princesse n'y est pas. Pénétrons dans le troisieme. Volontiers , dit la Fée , c'est là que votre destin fera éclairci.

Je fus très-étonné de n'y voir qu'une couronne de cœurs , & pas un seul anneau.

Voilà , dit la Fée , le cercle des cœurs qu'on méprise sans raison , qu'on devoit estimer souvent , & plaindre toujours. Ce sont ces femmes qui n'ont de foiblesse que parce qu'elles ont une ame , qui sont trop sinceres pour n'être pas crédules , & trop tendres pour n'être pas aimées. Leurs cœurs cachent leurs anneaux ; on n'a jamais le dernier que par le moyen du

premier , & c'est-là ce qui fait les passions voluptueuses & durables.

Elles résistent long-temps à l'Amour , qui ne veut que leur bonheur. Le préjugé les tient trop en garde contre le charme du sentiment. Enfin elles s'y livrent ; elles avouent leur penchant , & veulent reculer leur défaite ; mais en vain ; car , comme vous venez de le voir , quand c'est l'anneau seul qui porte la parole , le cœur peut fort bien ne pas répondre ; mais quand c'est le cœur qui parle , il est bien difficile que l'anneau ne se mêle pas un peu dans la conversation.

Je sentis la vérité de ce discours , j'en fus attendri , & dans ce même instant je vis un cœur qui se déplaçoit , & qui vint se coller contre le mien. Un anneau charmant étoit à sa suite. Ah ! dis-je avec transport , voilà l'anneau de ma Princesse. Cérasin , qui étoit brutal comme un Carme , se jeta dessus : il s'en étoit déjà emparé , lorsque la Fée lui dit : Insolent , je vais te punir de ta témérité. Elle lui donna un coup de baguette sur le nez , qui le changea aussi-tôt en un bidet de faïence de St. Cloud ; il n'y eut que ses jambes dont elle lui conserva l'usage. Le bidet Cérasin s'en servit , & galopa à bride abattue tout autour du Temple ; les anneaux des trois ceintres firent de grands

éclats de rire , & même j'en remarquai beaucoup qui n'avoient pas le rire joli. La Fée aux dents parut alors , & se mit à cheval sur Cérasin , qui éternua beaucoup , sans que la Fée lui dît , Dieu vous bénisse. La Fée Ténébreuse se montra aussi-tôt , & s'écria : Ah ! ma sœur , que faites-vous ? Je veux , répondit-elle , me venger de Cérasin , & je vais le faire galoper dans les terres labourées. Et ne voyez-vous pas , reprit la Fée Ténébreuse , que vous venez me faire perdre mon pouvoir sur l'anneau de la Princesse ? Le Destin a déclaré qu'il se rejoindroit au petit doigt de Misapouf , lorsque la bouche de Cérasin seroit sur ses épaules. Voilà l'oracle accompli , puisque c'est cette bouche qui vous sert d'anneau , & qu'elle porte à plomb sur le dos de ce vilain Bonze.

Elle n'eut pas plutôt fini ce discours , que le Chevalier au nez parut , & me dit qu'enfin il étoit délivré , & qu'il alloit rejoindre sa femme la Fée aux bains. Mes deux petits cousins Colibry & Niny le suivoient , & étoient tout en nage. Grand merci , Misapouf , s'écrierent-ils , nous allons prendre l'air , car nous avons bien chaud.

Le Géant fut obligé d'épouser la Princesse *Ne vous y fiez pas* , & Cérasin est encore bidet de la Fée , en punition du goût qu'il avoit,

presque toujours contraire au beau sexe. Il a sans cesse le chagrin de voir son ennemie, & de lui être soumis. Je croyois toucher à la fin de mes peines ; mais il falloit remplir la destinée , & subir l'enchantement que la Fée avoit formé contre moi. Sans être attendri par les larmes de ma belle Princesse , ni par mes prieres & mes soumissions , elle me toucha de sa baguette ; je fus transformé à l'instant, en lievre. Quelle douleur pour un Prince courageux , de se voir sous la forme de l'animal du monde le plus poltron ! Conséquemment à mon nouveau naturel, mon amour s'évanouit, pour faire place à une frayeur extrême. Je m'enfuis de toute la vitesse dont j'étois capable, & ne m'arrêtai qu'à cinq ou six lieues de là. Je demeurai tout le lendemain sur mes quatre pattes ; je ne savois pas encore me faire un gîte : mais l'instinct , qui est propre à chaque espece d'animaux, ne tarda pas à me l'apprendre. J'oubliois de vous dire que la maudite Fée , en me changeant en lievre, m'avoit coupé les deux oreilles ; ce qui augmentoit encore mon chagrin & ma honte.

En rencontrant d'autres animaux, sur-tout ceux de mon espece , je croyois toujours qu'ils se moquoient de moi. Je me souvenois d'avoir vu des lievres sans oreilles , & je me rappelois

avec désespoir le changement que cela produisoit sur leur physionomie. J'attendis le jour, en faisant des réflexions aussi tristes qu'humiliantes ; j'en faisois encore de plus affligeantes sur la Princesse mon épouse ; car j'étois inquiet de sa douleur, & du traitement qu'elle recevoit. Une heure après le lever du soleil, j'entendis beaucoup de chiens qui aboyoient, & d'hommes qui parloient ensemble ; je crus même distinguer la voix de mes ennemis ; je voulois les éviter : mais aussi-tôt je fus étourdi par ce cri, répété cent fois, *velau, velau, velau* ; je tournai la tête, & je vis au moins cinquante chiens, douze ou quinze chevaux, & trois cors de chasse ; ils sonnerent la vue, j'en favois l'air, & je le reconnus. Je redoublai de vitesse, & je ne philosophai jamais tant sur la folie d'ameuter un si grand nombre d'hommes & d'animaux après une bête aussi misérable que j'étois. Mais comme le Géant n'étoit pas Philosophe, il poursuivoit ma philosophie à bride abattue. Je donnai plusieurs crochets aux chiens ; je fis des détours ; je revins sur mes pas ; je les fis tomber en défaut ; à la fin, je sentis que mes pattes commençoient à perdre le jeu de leurs ressorts, & je vis que j'allois être forcé : je me réfugiai dans une roche creuse ; j'y attendis la mort avec autant de fermeté que les Séna-

teurs de je ne fais plus quel endroit, qui restèrent sur leurs sièges, les bras croisés, tandis que la ville étoit exposée au meurtre & au pillage. Toute la chasse arriva ; les Piqueurs empêchèrent les chiens de m'étrangler. Le Géant & la Fée s'avancèrent ; je reconnus le char ; mais je n'y vis point la petite Princesse ; ce qui me fit répandre des larmes. Mon ennemi les imputa à la crainte. Oh ! le lâche, dit-il, qui a peur de mourir ! il ne fera pas si heureux. Ils me donnerent cinq ou six croquignoles ; ce qui me mortifia beaucoup, & me dirent : Adieu Monsieur Misapouf, jusqu'à demain matin. Je ne doutai pas que le lendemain je n'eusse une pareille aubade : je cherchois quelque endroit écarté ; je trouvai le creux d'un chêne, je m'y crus en sûreté ; mais les abominables chiens, conduits par la piste, découvrirent bientôt ma nouvelle habitation, & me menerent le même train que le jour précédent. En un mot, je fus couru, forcé, croquignolé & raillé pendant neuf jours ; ensuite on me laissa tranquille. Je n'aime pas la solitude ; ainsi mon premier soin fut de chercher à faire des connoissances ; mais je m'apperçus, avec chagrin, que les lievres ne vivoient point en société, & que chacun restoit tristement dans son gîte comme un vrai reclus : je voulus en conter à quelques

hâtes , qui me parurent d'humeur vive & facile. Mes oreilles coupées exciterent leurs ris , & j'eus beaucoup de peine à les accoutumer à ma figure. Mais je ne dois point oublier le plus grand de mes malheurs : sous cette forme nouvelle , la Fée m'avoit , par noirceur , conservé mon petit doigt tel qu'il étoit quand j'étois homme. Les choses n'ont de valeur que par comparaison : ce qui est peu de chose pour une femme , est un prodige pour une jeune hase. Aussi tous mes transports furent-ils sans effet ; tous les lievres femelles du canton vinrent , par curiosité , faire l'essai de ce phénomène , & eurent le chagrin de n'en pouvoir profiter. J'étois furieux quand je faisois réflexion à ce nouveau raffinement de méchanceté : mais je n'étois pas à la fin de mes malheurs. Le Géant & son exécration mere vinrent un beau matin me trouver ; mon chagrin m'avoit tellement abattu , que je ne songeai point à les fuir : la Fée me toucha de sa baguette , me changea en lévrier , & me ramena dans sa maison. Admirez , Madame , le pouvoir du penchant naturel de chaque individu , & cela prouve bien que l'homme même n'est rien moins que libre dans ses actions ; un pouvoir supérieur le détermine & le fait agir. J'eus la douleur , sous cette nouvelle forme , d'étrangler en huit jours mes

connoissances, mes amis, & plusieurs de mes inutiles maîtresses, & de ne point voir la Princesse. J'étois fort ennuyé de cet état; on ne m'épargnoit ni les injures, ni les coups. Un jour, en revenant de la chasse, la Fée me changea en renard. Je vois que votre cœur s'attendrit.....

Seigneur, répondit Grisemine, il est vrai que je ne puis entendre ce nom-là sans être vraiment touchée; je doute même que je vous eusse jamais rien accordé, si j'avois su que vous aviez été renard; car enfin j'ai toujours eu des entrailles, & je regretterai toute ma vie mes six pauvres enfans. J'en conviens, lumière de ma vie, dit Misapouf, vous devez me vouloir un peu de mal de vous en avoir privée; mais enfin, si j'étois renard, vous étiez lapine; d'ailleurs, je vous avouerai que j'ai toujours regardé le lapereau comme un joli manger, sur-tout dans la nouveauté; & je me souviens très-bien que Messieurs vos enfans n'étoient pas encore demis. Mais il est temps d'essuyer vos larmes & de faire couler les miennes. Le lendemain, vous fûtes bien vengée. Je ne vous cacherai pas que ce jour-là je fus très-content de ma chasse; j'allai dans mon terrier, je me couchai sans souper: sous quelque forme que j'aye été, mon estomac a toujours été foible, & je n'ai jamais pu faire qu'un bon repas. Je sortis

de ma retraite à l'aube du jour ; l'aurore aux doigts de rose commençoit à colorer les airs d'une lumière tendre, & répandoit des perles sur la pointe des prés & sur les boutons des fleurs. J'ignorois que la naissance d'un si beau jour dût en être un si funeste pour moi. J'avois passé une nuit tranquille sans faire aucun rêve de mauvaise augure, & je me promenois dans une route, en renard, qui, si cela peut se dire, ne pense pas à malice. Mon appétit fut ouvert par le chant de plusieurs coqs : le gibier que j'avois mangé m'avoit affriandé pour la volaille. Je me glissai le long d'un mur, où j'aperçus, dans la cour d'une ferme, deux coqs, quatorze poules, & douze dindonneaux. L'eau me vint à la bouche, & mes yeux errerent longtemps, incertains du choix. Enfin, ils se fixerent sur une petite poulette noire, tachetée de blanc. Je me jetai au milieu de la troupe, & j'emportai le morceau marqué. Comme je suis naturellement né gourmand, je ne m'aperçus point que ma petite poule ne se débattoit pas & ne jetoit aucun cri ; je ne songeai qu'au plaisir de la manger. Dès que je fus dans le fort du bois & que je me crus en sûreté, j'appliquai sans pitié le coup de la dent meurtrière..... Ah ! j'en frissonne encore....., & mes sanglots interrompent mon récit. Le sang n'eut

pas plutôt coulé, que j'entendis une voix douce, & toujours présente à mon cœur, qui dit : Ah ! je me meurs ; la Fée Ténébreuse est bien vengée. Hélas ! mon cher Misapouf, puisses-tu ignorer que ta tendre & fidelle épouse est dévorée par un malheureux renard ! A ces mots funestes, tous mes sens se glacerent ; je laissai tomber de ma gueule ensanglantée mon innocente proie ; je vis alors, je vis la poule perdre sa forme, & reprendre la figure de ma chere Princesse. Le sang sortoit à gros bouillons de sa gorge d'albâtre ; je m'évanouis à ce spectacle affreux. Je ne revins à moi que par un coup de baguette de la Fée, & je me retrouvai sous les traits de l'amant le plus coupable & le plus à plaindre. Ah ! ciel, s'écria la Princesse, je meurs de la dent de Misapouf.... Elle me ferra la main, & ferma les yeux pour jamais.

Me voilà contente, dit la Fée Ténébreuse, tu as rempli ton sort. Je sortis de mon caractère de douceur, & lui dis mille injures ; mais elle me rit au nez, & s'envola dans son char. Accablé de désespoir, & n'ayant plus rien de mieux à faire que d'être Sultan, je revins chez mon pere ; je le trouvai expirant ; je fus déclaré son successeur. Le poids de ma couronne ne diminue point celui de mon chagrin ; j'ai

étranglé mes amis, j'ai mangé votre famille, j'ai fait mourir ma maîtresse ; je ne puis maintenant avoir d'autre plaisir que celui de vous en procurer. Puissé-je souvent, dans vos bras, étourdir vos douleurs & les miennes, expier mes crimes, vous traiter en Sultane comme j'ai traité vos enfans en laperaux, & attendre patiemment le moment où je dois devenir Capucin, sans jamais cesser d'être un saint Musulman !

Le Sultan Misapouf finit ainsi son histoire, en poussant un soupir très-considérable, & en lorgnant Grisemine d'une façon tout-à-fait touchante. Grisemine, après y avoir répondu par un demi-sourire & un regard tendre, lui tint ce discours : Seigneur, votre histoire m'a intéressée ; mais je m'attendois toujours que vous me reparleriez de la Fée aux bains, du Chevalier au nez, du Roi Sauvage, de la Reine son épouse, & de la Princesse *Ne vous y fiez pas*, leur fille. Et pourquoi vous imaginez-vous tout cela, répondit Misapouf ? Voilà une belle idée ; vous me croyez donc bien babillard. Non, Seigneur, répliqua la Sultane ; mais votre sublime & toujours victorieuse Majesté doit savoir que la première règle d'un récit est, à la fin, de rendre compte de tous les personnages intervenus pendant le cours de la nar-

ration. Comment, diable, reprit poliment Misapouf, voulez-vous que je vous rende compte de tous ces gens-là, puisque je ne les ai point revus ? Faut-il, pour la régularité de mon histoire, que je leur envoie exprès un Ambassadeur pour m'informer de l'état de leur santé, & leur demander la suite de leurs histoires ? Je crois qu'ils sont à présent ce qu'ils étoient alors ; la Fée aux bains, une criarde, que son Chevalier a rejointe, & qu'elle doit sans doute mener par le nez ; le Roi Sauvage, un bon homme qui fait dire une brusquerie, & ne fait pas foutenir une opinion ; la Reine son épouse, une jolie femme, mais trop commere ; & la Princesse leur fille, une attrape-nigauds : voilà tout ce que j'en puis dire.

Seigneur, dit la Sultane, je puis vous donner de plus grands éclaircissemens sur ce qui les regarde. Je vous en dispense, répondit Misapouf. Puisque vous êtes si peu curieux, répliqua Grifemine, je ne vous apprendrai point que la Fée Ténébreuse s'est fait faire un manchon avec la peau que vous aviez étant renard. Comment donc, dit le Sultan, cela doit lui faire un beau manchon ; car je me souviens que j'avois une peau fort argentée ; & je commence à croire que c'est par avarice qu'elle m'a fait redevenir homme. Eh ! de qui tenez-vous

vous cette nouvelle-là ? C'est de la Fée aux bains , répondit Grisemine..... Ah ! ah ! c'est-à-dire que vous avez été chez elle , dit le Sultan ; & par quel hasard ? Je m'imagine que sa maison doit être très-humide. Seigneur , répliqua la Sultane , si vous voulez savoir mon histoire , il faut que votre illustre Majesté m'accorde un moment d'audience. Très-volontiers , répondit le Sultan ; si elle est trop longue , je pourrai bien m'endormir ; mais ce n'est pas un grand malheur. Commencez donc , Madame.





HISTOIRE

DE LA SULTANE GRISEMINE.

JE suis née en Finlande ; je ne suis ni Reine ni Princesse ; mais je puis assurer votre Majesté que je suis bien Demoiselle , car j'ai trouvé dans mes papiers une lettre d'un Duc de Laponie à mon grand-pere , qui lui mettoit le très-humble & très-obéissant serviteur. Oh ! cela ne veut rien dire , reprit Misapouf ; car tous ces Ducs Lapons sont de très-petits Ducs : ce n'est pas que je doute de votre noblesse , ajouta-t-il. J'en ai encore une preuve plus certaine , dit la Sultane , c'est que le Roi de Finlande n'auroit pas voulu se mésallier , & sans mes voyages je l'aurois épousé. C'est vraiment un fort bon parti que vous avez manqué-là , dit le Sultan. Il étoit donc devenu amoureux de vous ? Non , Seigneur , répondit Grifemine.

Le trône de Finlande avoit été occupé autrefois par des Princes de la Maison de Zélande. Les Ducs de Nortingue l'usurperent ; ce petit accident occasionna de grandes guerres entre ces deux Maisons. Enfin , on trouva un

expédient pour faire retourner la Couronne à la Maison de Zélande , sans l'ôter à celle de Nortingue. Comment cela , répondit le Sultan ? On a , dit la Sultane , imposé une condition au Roi , aujourd'hui régnant , qui l'empêchera d'avoir des enfans. J'entends , dit le Sultan , on a exigé de lui qu'il ne se marieroit point. Non , Seigneur , dit la Sultane , ç'eût été une injustice , on lui a laissé cette permission. Ah ! je fais ce que c'est , reprit Misapouf , il faut que je sois bien sot pour ne l'avoir pas deviné. On veut que sa femme soit hors d'âge de lui donner des successeurs. C'est tout le contraire , répliqua Grisemine ; il pourra choisir une femme dans toutes les Princesses du monde , & dans toutes les Demoiselles de son Royaume ; mais celle-la seule pourra l'épouser , qui lui apportera cette ignorance si précieuse aux yeux d'un mari. En vérité , dit le Sultan , vos Princes de Zélande n'ont pas le sens commun ; cette condition-là n'a jamais empêché une femme d'avoir des enfans. Votre Majesté , dit la Sultane , ne m'a pas laissé achever ; j'allois avoir l'honneur de lui raconter qu'il falloit , pour épouser le Roi de Finlande , qu'une fille voyageât pendant quatre ans , qu'elle partît à l'âge de douze ans étant très-ignorante , & qu'elle revînt à seize

tout aussi peu instruite. Oh ! cela change la thèse , s'écria Misapouf , je fais réparation à ces Princes , je suis bien certain qu'ils régneront. Le Roi , reprit Grifemine , a signé ce traité à dix-huit ans ; il en aura ce mois-ci soixante & dix-neuf , & il est encore garçon. Vous jugez bien cependant qu'il n'y a point de Gentilhomme qui ne se tue à faire des filles , & qui ne se ruine à les faire voyager. Mon pere en fournit un exemple ; j'ai eu douze sœurs qui se sont dispersées ; leur temps s'est écoulé sans qu'aucune soit revenue en état d'être Reine. Comment , dit le Sultan , vous êtes la treizième ? Oui , Seigneur , répondit Grifemine. Allons , répondit Misapouf , parlez-moi avec franchise. Qu'est-ce qui vous a épargné les frais du retour ? Je ne vous en aimerai pas moins ; car enfin je ne trouve pas que cette ignorance soit quelque chose de si merveilleux. Je vais , dit la Sultane , obéir à votre toujours auguste Majesté , en lui parlant sans déguisement.

Dès que j'eus douze ans , ma mere me fit partir , après m'avoir appris le sujet & la condition de mon voyage. Je me crus déjà Reine de Finlande , & la tête me tourna comme à un Maître des Requêtes qui devient Intendant. Ma mere , pour me préserver des enchante-

mens , me donna un valet-de-chambre for-
cier. On croyoit cette précaution nécessaire ,
& d'ailleurs c'étoit le bon air. Comment , un
valet de chambre forcier , s'écria Misapouf !
c'étoit pour vous empêcher d'être Reine dès
la première journée. Non , Seigneur , répon-
dit Grifemine , car il étoit de l'espece de l'E-
unuque de la Fée Ténébreuse. Ah ! ne me parlez
pas de ce vilain-là , dit le Sultan. Je n'ai point
lieu de me plaindre de celui qui m'accompa-
gnoit , répliqua Grifemine , il s'est sacrifié pour
moi , sans me faire perdre mes droits à la Cou-
ronne. Nous nous embarquâmes dans un vais-
seau Marchand ; j'eus le malheur , comme
cela arrive toujours , de plaire au Capitaine.
Il vouloit me le prouver , parce qu'il ne savoit
pas me le dire ; mais mon cher forcier Achoud
me changea tout-à-coup en barbue. Je m'é-
chappai des mains de mon brutal , & je sautai
dans la mer ; Assoud me suivit après s'être
transformé en merlan. Nous gagnâmes promp-
tement le rivage ; car , quoique la barbue soit
un bon poisson , j'aimai encore mieux être fille.
Nous reprîmes notre forme ordinaire. Nous
errâmes long-temps dans les forêts , où je
commençois à mourir d'inanition ; car tous les
forciers n'ont pas le pouvoir de se faire appor-
ter à manger. J'en suis étonné , dit le Sultan ;

car on dit toujours d'un mauvais plat, voilà un ragoût du Diable.

Affoud avoit aussi bon appétit que moi ; mais il ne plaignoit que moi seule. Un jour il me tint ce discours : Mademoiselle, je crois que vous aimez mieux vivre que mourir. Je n'ai qu'un moyen de vous faire faire un bon repas. Quel qu'il soit, mon cher Affoud, lui répondis-je, je l'accepterai. Le voici, reprit-il : vous venez d'être barbue, & je pense que vous ne ferez pas plus déshonorée d'être lapin. Voilà du serpolet qui vous paroîtroit délicieux. Je ne parle pas de plusieurs autres petites douceurs qui pourroient vous récréer, comme de faire des lapereaux.... Adieu la Royauté, dit le Sultan. Non, Seigneur, répondit la Sultane, ce n'étoit qu'en qualité de fille que je devois être Reine. Ainsi, en passant dans le corps d'une lapine, j'aurois pu peupler une garenne entière, sans en être moins digne d'épouser le Roi. J'acceptai la proposition d'Affoud, &, par le moyen de son art, la métamorphose réussit. Il y avoit trois mois qu'elle étoit faite ; j'avois eu de la complaisance pour un lapin, quoique je ne sentisse aucun goût pour lui ; mais je craignois de passer pour une bégueule. Vous savez les chagrins que j'ai ressentis, puisque c'est vous

qu'ils vous ont causés. J'étois dans le plus vif de ma douleur, lorsqu'elle fut augmentée encore par le spectacle le plus attendrissant. Je vis revenir Affoud tout ensanglanté, qui se traînoit vers moi. Je vous trouve à propos, me dit-il d'une voix foible, je n'ai plus qu'un moment à vivre; un chasseur vient de me réduire dans cet état; & s'il m'avoit tué sur la place, vous seriez toujours demeurée lapine; je n'ai que le temps de rompre votre enchantement. Il marmotta quelques paroles, me toucha de sa patte, & je redevins fille; c'est depuis ce temps que je me suis fait nommer Grifemine. Je meurs content, dit Affoud; comme je ne pourrai plus veiller à votre sûreté, je vous conseille de prendre mes habits au lieu des vôtres; vous paroîtrez, il est vrai, un fort joli garçon; mais vous n'allumerez des passions que dans le cœur des femmes, & ce ne seront jamais elles qui vous empêcheront d'être Reine. A ces mots, il rendit son dernier soupir. Vous connoissez mon bon cœur, ainsi vous pouvez vous représenter mes regrets. J'allai dans une espece de grotte où nous avions laissé nos habits, je pris celui d'Affoud: je m'avançai vers le rivage; je découvris un bâtiment, je fis signe avec mon mouchoir; une chaloupe fut détachée, & me conduisit

vers le vaisseau. Le Capitaine me fit beaucoup de politesses , & me demanda où je voulois aller. Je lui répondis que je n'avois aucun objet déterminé , ayant quitté ma patrie pour voyager. Si cela est , dit-il , vous ne ferez pas fâché d'aller avec nous au Palais des éternu-mens. Je vous avoue , lui répondis-je , que je n'en ai jamais ouï parler ; on doit y dire bien souvent , Dieu vous bénisse. C'est un lieu , reprit-il , habité par la Fée Transparente. Elle distribue une poudre qu'on prend comme du tabac , & qui fait éternuer de l'esprit. Vous m'étonnez , m'écriai-je. Oui , me répondit-il , lorsqu'on a éternué cinq à six fois , on débite aussitôt une vingtaine d'Epigrammes , & deux douzaines de Maximes. Voilà , dis-je , qui est admirable : Monsieur le Capitaine , faites redoubler de rames , car je meurs d'envie d'éternuer. Mon enfant , reprit-il , tous ceux qui sont dans mon bord ont la même impatience ; car depuis quelque temps l'envie d'éternuer est devenue une fureur. Voyez - vous cette jeune femme étique ? elle a entendu dire que lorsqu'on étoit maigre , on étoit obligé , en honneur , d'avoir de l'esprit ; elle a tout aussitôt entrepris le voyage. Cette autre , qui devient trop grasse , est persuadée que l'esprit la maigrira ; elle veut en avoir , pour conser-

ver sa beauté plus que pour y suppléer. J'ai au moins trente Auteurs qui soupirent après l'éternument , & qui croient que l'esprit les dispensera d'avoir de l'imagination & du talent. Enfin , poursuivit le Capitaine , il n'y a pas jusqu'à ce vilain Capucin-là qui ne veuille éternuer. Ah ! ah ! dit Misapouf , vous avez donc vu un Capucin ? dites-moi , je vous prie , comment cela est fait. Seigneur , répondit Grifemine , c'est un espece d'animal qui tient le milieu entre le singe & l'homme , qui a autant d'orgueil que d'incapacité , & qui put le Moine à faire vomir. Diable , s'écria le Sultan , ce portrait-là n'est pas appétissant ; il n'y a que l'orgueil qui puisse en faire la consolation ; car lorsqu'on en a , on se passe de tout : continuez , je vous prie. Seigneur , dit Grifemine , le troisième jour de navigation nous découvrîmes le Palais où nous allions ; il avoit une si belle apparence , que je le pris d'abord pour la demeure d'un Roi. Nous descendîmes du vaisseau avec précipitation. La Fée étoit à une tribune , & jetoit de petits paquets à ses courtisans , qui se les arrachoient , & qui éternuoient à toute outrance ; la rage de parler les faisoit , ils faisoient des questions sans qu'on leur répondît , & souvent des réponses sans qu'on les questionnât : on admiroit pour

être admiré ; on critiquoit pour être craint ; on plaïsoit moins qu'on n'étonnoit : les paradoxes éblouissoient ; les sophismes persuadoient ; la maigre envie fatirisoit ; l'amour-propre boursoufflé donnoit des louanges trompeuses ; la malignité , de mauvais conseils ; & le faux discernement , d'injustes approbations : je fus bientôt excédée de cette cohue. Je gagnai la porte en réfléchissant sur ce que , dans ce palais , on ne pensoit que par secousses ; que l'esprit ressembloit à un accès de fièvre ; que tout ce qui s'y produisoit ne pouvoit former qu'un assemblage de lambeaux , & jamais un tout. Je jugeai qu'il falloit attendre l'esprit , & se donner l'agrément , qui est toujours aux ordres de ceux qui le cherchent ; qu'on amuse un moment avec quelques traits , mais qu'on plaît toujours lorsqu'on est aimable : les bons mots sont des hasards , & les agrémens sont des titres.

Je suivis la route la plus frayée : sur le soir , je trouvai un jeune homme qui voyageoit , ainsi que moi , sans suite & sans équipage ; je fus d'abord saisie de quelque crainte , & je remarquai aussi que ma présence lui causoit quelque inquiétude. Nous nous rassurâmes ; il me raconta son histoire , qu'il inventa peut-être , & que je vais vous répéter..... Non , s'il

vous plaît , dit le Sultan , je m'embarrasse fort peu de savoir ce qui est arrivé à quelqu'un que je n'ai jamais vu & que je ne suis pas tenté de voir. Si vous saviez , répondit la Sultane , quel étoit ce garçon-là , vous parleriez différemment. C'étoit peut-être un garçon comme vous , dit Misapouf. Précisément , répondit Grisemine ; mais nous fûmes longtemps dans l'erreur ; nous voulions nous faire des avances de politesse , dont nous arrêtions aussi-tôt l'effort ; nous étions à tous momens sur le point de nous prévenir , & nous nous attendions toujours. La nuit vint , & nous arrivâmes à une petite maison qui servoit , dit-on , à loger les passans ; nous y entendîmes un grand bruit d'instrumens , mêlé de chansons douces. J'entrai sans qu'on m'aperçût , je parlai sans qu'on m'entendît ; je vis beaucoup de monde , & fort peu de chambres. Je m'attends , dit le Sultan , que vous aurez été forcée de coucher plusieurs ensemble , & que votre couronne aura fait naufrage dans cette maudite auberge-là. Seigneur , répondit la Sultane , vous avez l'esprit bien pénétrant.

Dans le temps que je faisois des questions inutiles , j'entendis à la porte un grand bruit d'équipages & de domestiques , & je vis une grande femme belle comme la personne qu'on

aime. Cet événement suspendit la joie de la maison. Celui qui en étoit le maître vint, & parla ainsi Sans doute Madame vient pour passer la nuit ici ; mais je crains qu'elle ne soit bien mal couchée , car j'ai marié ma fille aujourd'hui , & je n'ai que deux chambres ; l'une appartient de droit aux nouveaux époux , il ne reste plus que l'autre pour Madame ; mais je ne fais où je logerai ces deux Messieurs , dit-il en nous montrant. Mon ami , dit cette Dame , après nous avoir considérés , votre chambre est-elle à deux lits ? Oui , répliqua l'hôte. Eh bien , répondit-elle , nous pouvons nous accommoder ; j'en occuperai un , & ces deux jeunes gens qui se connoissent , ne feront pas sans doute en peine de coucher dans l'autre ; c'étoit-là précisément ce que nous craignons , sans oser nous le communiquer. Vous aviez grand tort , dit le Sultan , car cela n'étoit pas dangereux. Je pris la parole , & je dis à la Dame que nous n'osions prendre la liberté de coucher dans la même chambre qu'elle. Mais elle me répondit , vous avez tort , je ne crains point les hommes , & je suis accoutumée à être sage avec eux , sans les éviter ; je ne fais pas cas de ces femmes qui craignent toujours les occasions ; la vertu qui fuit , manque souvent de jambes. Comme nous vou-

lions partir le lendemain , nous nous couchâmes de bonne heure : j'eus la précaution en me mettant au lit , de me tenir absolument sur le bord ; mon compagnon eut la même prudence ; deux personnes auroient pu aisément se placer entre nous. Je fus surprise de ne sentir aucun trouble , aucune émotion , en me sachant couchée avec quelqu'un que je croyois un homme ; j'étois seulement atteinte d'un petit mouvement de curiosité ; mais l'ambition de devenir Reine y mit aussi-tôt un frein. Je crus que le plus sûr moyen d'y résister étoit d'attendre que la jeune Dame fût endormie , de sortir doucement de mon lit , & de me glisser encore plus doucement dans le sien. J'exécutai ce projet , & je me levai sans bruit ; je gagnai le lit de la Dame : elle dormoit ; je me coulai à côté d'elle sans qu'elle parût se réveiller. Mais ce sommeil n'étoit qu'une feinte , car un quart-d'heure après elle me tint ce discours : Mon bon garçon , j'ai bonne opinion de la délicatesse de vos sentimens , car vous n'êtes pas venu à mes côtés pour me laisser dormir ; je suis sensible à vos desseins , & la reconnoissance exige que je dissipe votre erreur , je suis assurée que vous ne me trahirez pas. Ce début m'offensa ; je lui promis une discrétion à toute épreuve , & je la priai de

poursuivre. Eh bien donc , me dit-elle , je veux bien vous apprendre un petit malheur , en vous confiant que vous vous trompez , si vous comptez à présent être couché avec une femme , car je suis un garçon. Ces paroles me confondirent. Oh ! je l'avois deviné , dit le Sultan. Il est vrai , Seigneur , poursuivit Grifemine , que le désordre qui se passa alors en moi , me dit que j'étois avec un homme. Mais , dit le Sultan , que ne fortiez-vous du lit ? C'étoit mon projet , répliqua Grifemine , mais je voulois savoir son histoire. Bonne chienne de curiosité , s'écria Misapouf ! C'est ainsi , reprit la Sultane , qu'il la commença. Je suis fils de la Fée aux bains & du Chevalier au nez. Réellement , dit-il , je n'en ai jamais vu un si grand que le sien. Cela n'empêcha pas ma mere de devenir grosse. Voilà une belle réflexion , dit le Sultan ; où ce garçon-là avoit-il pris que le nez d'un homme l'empêche de faire un enfant à sa femme ? Seigneur , répondit la Sultane , il n'avoit pas encore d'expérience. Quel étoit donc son nom , dit le Sultan ? Seigneur , il se nommoit Ziliman. Cela m'est égal , répondit Misapouf ; poursuivez votre histoire. La Sultane continua ainsi : Mon pere , dit Ziliman , étoit fort amoureux de la Fée aux bains , & regardoit avec indifférence toutes les Beau-

tés qui venoient se baigner ; mais sa vanité pensa le perdre, & fut cause de mes malheurs. Il entendit parler de la Princeſſe *Ne vous y fiez pas*, de ſon anneau, & de l'enchantement qui y étoit attaché (je ne vous répéterai point, dit la Sultane, tout ce que vous m'avez conté avec tant d'éloquence ſur ces anneaux) ; perſuadé, continua Ziliman, que perſonne n'avoit un ſi gros petit doigt que lui, ſans rien dire à ma mere, il partit pour délivrer cette Princeſſe : cela prouve qu'il avoit autant d'humanité que d'amour propre. La Fée imputa ſon abſence à ſon infidélité ; elle accoucha de moi pendant ce temps fatal ; elle jura, dans la haine qu'elle portoit aux hommes, que je porterois un habillement de fille juſqu'à ce que je fuſſe marié : à quinze ans, je lui dis que je voulois voyager. J'y conſens, me répondit-elle ; mais ſur-tout ne te marie point ; je fais ferment que tu ne garderas ta femme que lorſqu'elle aura été quinze jours devant mes yeux tout grands ouverts ſans que je l'appერçoive. Il alloit continuer, lorſque nous entendîmes le bruit de la noce qui amenoit les nouveaux mariés dans le lit nuptial. Cet événement augmenta encore mon trouble ; j'étois tentée d'aller rejoindre mon compagnon ; mais le lit de Ziliman étoit plus

près de celui des jeunes époux, & j'avois des idées si confuses sur le mariage, que je n'étois pas fâchée de m'en éclaircir un peu, en prêtant attentivement l'oreille à ce qui se passeroit.

Je vous avoue, à ma honte, dit Ziliman, que cette cérémonie m'est absolument nouvelle; vous vous moquerez de moi, quand je vous dirai que je suis ignorant au point de ne pas savoir la différence qui est entre ce jeune homme & sa femme. Je puis vous jurer, lui répondis-je, que je suis tout aussi peu instruite que vous. Si cela est, reprit-il, profitons de cette occasion, gardons un profond silence. J'ai remarqué que les deux lits ne sont séparés que par une tapisserie; nous ne perdrons rien de cette scène. J'acceptai la proposition de tout mon cœur, & notre conversation fut dès-lors interrompue; car lorsqu'on voyage, on est trop heureux de s'instruire.

Sans doute on s'attend que ces deux époux, d'accord ensemble, se féliciterent d'être débarrassés du monde qui les importunoit, & que leurs sentimens, gênés jusqu'à cet instant, s'échapperent avec transport. Mon imagination attentive travailloit pour se représenter les effets de cette intelligence; l'ignorance de Ziliman le tourmentoit au moins autant que moi.

Nous

Nous entendîmes Thaïs & Fatmé se mettre au lit. Thaïs dit aussi-tôt : Enfin nous voilà seuls, il y a long-temps que je désire de prouver à ma chere Fatmé combien je l'aime. Apparemment qu'il jouoit ce qu'il disoit ; car Fatmé lui répondit : Que veulent dirent ces manieres-là ? Où avez-vous appris à vivre ? Thaïs , qui vraisemblablement étoit un bel-esprit, lui répliqua : Belle Fatmé, n'étant occupé que du plaisir de vous voir, je n'ai appris qu'à aimer. Eh bien, dit-elle, tenez-vous-en là, & n'apprenez pas à insulter. Ces insultes-là, dit Thaïs, sont les politesses de la bonne compagnie, vous m'en remercirez avant peu. Je juge qu'il voulut encore tenter quelque entreprise ; car Fatmé s'écria : Thaïs, si vous continuez, je vais appeler ma mere ; Thaïs, vous êtes un insolent, je ne suis point faite à ces façons-là. Mais, en vérité, Fatmé, je ne vous conçois pas, dit Thaïs. Pourquoi vous imaginez-vous donc que je vous ai épousée ? Votre résistance marque une ignorance qui m'est bien précieuse ; mais vous devez avoir de la confiance en moi. Allons, ma chere Fatmé, rendez-vous à mon ardeur, je vous en conjure. Oh ! non, dit-elle naïvement, ma mere m'a cent fois défendu de me laisser faire ce que vous me voulez faire. Sans doute, belle Fatmé, quand vous étiez.

filles ; mais tout doit m'être permis , puisque vous avez reçu ma foi en présence de l'Iman. Je me moque de l'Iman , reprit Fatmé , la chose est bonne ou mauvaise en foi : si elle est bonne , on n'a pas besoin d'un Iman pour y être autorisé , & si elle est mauvaise , la permission de l'Iman ne peut pas la rendre bonne. Thaïs , qui perdoit trop de temps à raisonner , prit le parti d'employer les effets , au lieu de tant de paroles inutiles. Fatmé pouffoit des cris que Thaïs étouffoit : toute notre chambre étoit ébranlée de la révolte qui se passoit dans l'autre. Je crois , dit le Sultan , que Ziliman & vous , étiez encore moins tranquilles que les chambres. Il est vrai , répondit la Sultane , que je ne puis exprimer ce qui se passoit en moi. Ma curiosité & ma crainte étoient égales ; j'entendois des plaintes qui dégénéroient en soupirs ; enfin , il y en eut un qui fut suivi d'un long silence. Ziliman me dit alors : Ah ! mon ami , je ne conçois pas ce qu'ils peuvent faire ; mais je suis dans un état épouvantable. Je voudrois bien savoir si cette scène a produit sur vous les mêmes effets. Il me prit la main , & je fus effrayée. Ah ! bon Dieu , lui dis-je , qu'est-ce que cela ? Ne seroit-ce pas par hasard le nez de Monsieur votre père ? Apparemment que sa main s'avança aussi , car il fit un cri de frayeur ,

& il dit avec surprise : Oh , Ciel ! comment avez-vous donc fait cet homme-là ? Je soupçonnai alors que le sujet de notre étonnement étoit le point de notre ignorance ; je voulus l'empêcher de faire un éclat , & je lui avouai ingénument que j'étois fille. Sa surprise se changea en transport de joie ; il se jeta dans mes bras ; je n'eus pas la force de m'en dérober. Dans ce moment , les plaintes & les soupirs de Fatmé recommencerent ; mais je fus bientôt forcée d'en faire autant. Fatmé s'imagina que nous voulions la contrefaire , car elle dit : Voilà qui est beau de se moquer ainsi du pauvre monde ; je voudrois bien , ajouta-t-elle , qu'on vous en fît autant , pour voir ce que vous diriez. Ziliman & moi , nous ne pûmes nous empêcher de rire , & nous ne laissâmes pas de faire des progrès dans la science. Je lui racontai mon histoire , & je lui jurai que je renonçois de tout mon cœur à la couronne de Finlande. Le jour parut. Belle Grifemine , me dit-il , vous savez que pour être ma femme , il faut que vous soyez quinze jours devant les yeux de ma mere sans qu'elle vous voie ; sans cela je vous perdrais , & j'en mourrois de chagrin. Je ne fais qu'un moyen , c'est d'aller chez la Fée Porcelaine , elle est ma marraine , elle nous protégera , & nous donnera peut-être un ex-

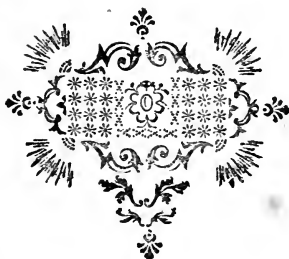
pédient pour engager ma mere à ratifier notre bonheur. Je lui promis de ne le pas quitter, & nous partîmes après avoir pris congé de mon compagnon, qui m'avoua qu'elle étoit fille, & qu'elle étoit dans son cours de voyage pour être Reine. Je lui déclarai qu'elle avoit en moi une rivale de moins : elle en fut très-contente, & nous nous séparâmes en nous embrassant cordialement ; car les femmes s'embrassent par coutume en se trouvant, & par plaisir en se quittant. Nous arrivâmes en deux jours chez la Fée Porcelaine. Ziliman lui confia son mariage, me présenta, & lui demanda si elle avoit vu sa mere depuis peu. Elle vint hier, répondit la Fée, & me dit qu'elle vous avoit défendu de vous marier ; mais comme elle s'imagine que vous êtes aussi fragile que ma maison, elle est persuadée que, sous un habit de fille, vous ne pourrez pas vous empêcher de vous découvrir. Mais enfin, ma mere est-elle toujours dans la même résolution, dit Ziliman ? Oui, dit la Fée, elle m'a informée des conditions qu'elle avoit juré de vous faire remplir. Hélas ! m'écriai-je, je vois trop qu'il faudra que je perde mon cher Ziliman. Ah ! me répliqua la Fée, si vous vouliez vous prêter à mon projet, nous pourrions la tromper. Il n'y a rien que je ne fasse, lui dis-je, pour être toujours avec quel-

qu'un que j'aime autant. Eh bien, reprit la Fée, si cela ne vous répugne point, je vous donnerai la forme d'un meuble dont sans doute vous vous servez souvent. Ah ! dit le Sultan, voilà cette métamorphose que vous m'avez fait attendre si long-temps. Il est vrai, Seigneur, que mon amour me fit consentir à tout. La Fée voulut me donner, sous cette forme, toute la grace que peut avoir un pot de chambre. Le lendemain, Ziliman me mena chez la Fée aux bains ; sa mere fut contente de le revoir si tôt : il lui dit qu'il se déterminoit à passer sa vie avec elle, plutôt que de voyager toujours avec un habillement si honteux pour un homme. La Fée l'écouta avec plaisir, & lui dit qu'elle avoit eu assez bonne opinion de ses sentimens, pour espérer de l'embrasser peu de temps après son départ. Elle voulut savoir le récit de ses voyages. Il en supprima tous les événemens intéressans. Le soir, en soupant, elle lui demanda s'il n'avoit pas rapporté quelques curiosités. J'ai, répondit-il naïvement, un meuble de garde-robe à la mode ; sans doute vous en avez vu ? Non, dit-elle. On m'apporta dans sa chambre ; elle trouva cette dernière invention si fort de son goût, qu'elle me garda. J'y étois depuis quatorze jours, lorsque la Fée Ténébreuse, avec le manchon de votre Ma-

jesté, vint faire une visite de voisinage à la Fée aux bains. On parla de moi après les premiers complimens ; car, en meubles de cette espece, une mode nouvelle est un événement. La Fée Ténébreuse fut si fort enchantée, qu'elle me destina à son usage. Eh bien, dit le Sultan, n'est-il pas vrai que c'est une chose épouvantable que l'anneau de cette vilaine-là ? Ah ! épouvantable, Seigneur, reprit Grifemine. Un jour, en se servant de moi, elle me brisa en mille pieces ; & comme l'enchantement étoit rompu par ce malheur, je parus à ses yeux sous ma forme naturelle. Je la priai de ne pas me perdre ; mais elle étoit furieuse, parce qu'elle prétendoit que je l'avois coupée ; elle me conduisit dans l'appartement de la Fée aux bains, & lui conta mon aventure. Je me jetai à ses genoux, en lui disant : Ah ! ma chere belle-mere, ne m'enlevez pas mon époux Ziliman. Ce discours la fit entrer dans un courroux violent, je fus chassée ; & je ne fais ce que je serois devenue, si votre clément Majesté ne m'eût pas prise sous sa puissante protection. Madame, dit le Sultan, en faveur de votre sincérité, je vous pardonne de vous être donnée pour fille, tandis que vous n'étiez rien moins que cela : je m'appercus bien de quelque chose la premiere nuit de nos noces ; je crus, je vous l'avoue,

que c'étoit la faute de mon petit doigt ; mais je vois à présent que c'étoit celle de ce benêt de Ziliman. Quoi qu'il en soit , oublions toutes nos infortunes passées , & ne songeons qu'au bien présent. Tâchez de me trouver de meilleurs Cuisiniers. Nos enfans sont déjà grands. Marions nos filles avant de les faire voyager ; nous songerons demain à ce que nous devons faire des garçons ; il est tard aujourd'hui. Allons nous coucher , en attendant que je sois Capucin.

Fin de la dernière Partie.



AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

*V*OICI une édition de la *Félicité*, qui a été faite sur un manuscrit qu'on m'a garanti fidele. Cette *Histoire* n'a paru que tronquée dans un *Ouvrage périodique*. Quoique les retranchemens qu'on avoit faits en eussent diminué l'agrément, elle a plu généralement. Il est bon d'avertir le Lecteur que cet *Ouvrage* est un *bout-rimé*; on a obligé l'*Auteur* de remplir les noms qui étoient sur la *Carte de l'Ordre de la Félicité*, comme le je ne fais quoi, le tour des badinages, la route de l'occasion perdue, & beaucoup d'autres allégories semblables, qui peuvent faire des plaisanteries pour une société, mais qui sont ennuyeuses & plates dès qu'elles en sortent. On a tâché de s'écarter de cette servitude, & l'on a manqué à la *Carte*, afin de ne pas manquer au Public.





HISTOIRE

D E

LA FÉLICITÉ.

LA Félicité est un être qui fait mouvoir tout l'Univers ; les Poètes la chantent, les Philosophes la définissent, les petits la cherchent bassément chez les Grands, les Grands l'envient aux petits, les jeunes gens la défigurent, les vieillards en parlent souvent sans l'avoir connue ; les hommes, pour l'obtenir, croient devoir la brusquer ; les femmes, qui ordinairement ont le cœur bon, essayent de se l'assurer en tâchant de la procurer ; l'homme timide la rebute, le téméraire la révolte, les prudes la voient sans pouvoir la joindre, les coquettes la laissent sans la voir ; tout le monde la nomme, la désire, la cherche ; presque personne ne la trouve, presque personne n'en jouit : elle existe pourtant ; chacun la porte dans son cœur, & ne l'appërçoit que dans les objets étrangers. Plus on s'écarte de soi-même, plus

on s'écarte du bonheur : c'est ce que je vais prouver par l'histoire d'un pere & d'une mere, qui, revenus de leurs erreurs, en firent le récit à leurs enfans, & sacrifierent leur amour-propre au désir de les instruire.

Thémidore & Zélamire étoient deux époux qui s'étoient mariés par convenance, s'étoient estimés sans s'aimer, & en avoient aimé d'autres sans les estimer. Ils avoient eu des enfans par amour pour leur nom, s'étoient ensuite négligés par dissipation, & s'étoient fait des infidélités réciproques ; le mari, par air & par mode ; la femme, par vanité & par vengeance.

L'âge les rassembla ; ils reconnurent leurs erreurs, en cessant de les faire aimer aux autres ; l'amour-propre leur avoit donné des foibleffes, l'amour-propre les en avoit corrigés : ils avoient cherché le monde pour y trouver des louanges, ils l'avoient quitté pour éviter des ridicules ; ils s'étoient désunis par ennui, & s'étoient réunis par ressource.

Ils formerent tous deux le même projet sans se le communiquer ; c'étoit de faire tourner leurs fautes au profit de leurs enfans. Thémidore voulut raconter ses aventures à son fils Alcipe, pour lui faire connoître les écueils du monde. Zélamire voulut faire part des siennes à sa fille Aldine, pour lui en faire éviter les dangers.

C'est, je crois, la meilleure façon d'instruire des enfans. Il y a apparence qu'elle devient à la mode ; car les jeunes gens ne font sans doute tant de sottises, qu'afin d'amasser des matériaux pour la perfection de leurs descendans.

Voici le récit de Thémidore à son fils.



HISTOIRE DE THÉMIDORE.

DEPUIS long-temps, Alcipe, je désire de vous ouvrir mon cœur, & de vous marquer ma confiance, bien moins en vous donnant des conseils, qu'en vous découvrant mes fautes ; vous oublieriez les uns, vous retiendrez les autres ; des préceptes sont plus difficiles à suivre, que des défauts à éviter : un modele de vertu fait souvent moins d'impression qu'un modele d'imprudence.

J'ai été jeune : mon pere, qui étoit plus rigide qu'éclairé, me donna une éducation dure, & me dégoûta de la raison, en me l'offrant avec trop de sévérité ; il intimida mon esprit au lieu de l'éclairer, & dessécha mon cœur à force de réprimandes, au lieu de le nourrir & de le former par la douceur.

Les premières leçons qu'on donne aux enfans , doivent toujours porter le caractère du sentiment ; l'intelligence du cœur est plus prématurée que celle de l'esprit ; on aime avant que de raisonner : c'est la confiance qu'on inspire , qui fait le fruit des instructions qu'on donne.

Mon pere n'en usa pas ainsi. Le titre de pere me donna plutôt une idée de crainte que de tendresse ; la contrainte où j'étois me fit prendre un air gauche qui ne me réussit pas ; quand je débutai dans le monde , mes raisonnemens étoient assez justes , mais dépouillés de graces ; & bien souvent la bonne compagnie ne juge de la solidité de l'esprit que par son agrément.

Mon pere m'avoit présenté dans quelques maisons , & m'avoit répété bien des fois que le point essentiel , pour réussir , étoit d'être complaisant : mais pour l'être sans passer pour un sot , il faut de l'usage du monde dans celui qui a de la complaisance , & du discernement dans ceux qui en font les objets ; il faut qu'on sache gré à quelqu'un de se prêter aux goûts différens des sociétés , & l'on ne peut pas lui en savoir gré , qu'on ne lui en suppose de contraires qu'il sacrifie : vous êtes assez payé de vous plier à la volonté d'autrui , lorsqu'on est persuadé que vous pouvez en avoir une à vous.

Mon esprit étoit trop intimidé pour me faire sentir cette distinction ; les gens chez qui j'étois reçu étoient trop bornés pour l'appercevoir ; j'y allois tous les jours faire des révérences en homme emprunté, des complimens en homme sot , & des parties d'ombre en homme dupe : en un mot, je les ennuyois avec toute la complaisance possible ; ils me le rendoient avec toute la reconnoissance imaginable.

Ce genre de vie me déplaçoit fort, lorsqu'un jour de grande assemblée, je crus, au milieu de trente visages hétéroclites, découvrir une femme qui, sans tirer à conséquence pour le lieu où elle étoit, avoit une figure humaine. Je la regardai ; elle le remarqua : je rougis ; elle s'approcha. Je n'ai jamais été si embarrassé ni si flatté. Elle avoit bien cinquante ans, mais je n'en avois que vingt ; ainsi elle étoit jeune. La conversation s'anima, c'est-à-dire, elle parla beaucoup, & je répondis fort peu : mais comme tous mes monosyllables servoient de liaison à ses phrases, cela pouvoit s'appeler une conversation. Je me souviens qu'elle me fit des avances très-marquées. Je lui trouvai de la raison ; elle en fut flattée, parce qu'elle en manquoit. J'eus le secret, en peu de mots, de dire plusieurs sottises ; elle loua mon esprit ;

j'en fus enchanté, parce que personne ne m'en trouvoit. L'amour-propre noua nos chaînes, il en forme bien plus que la sympathie ; & voilà pourquoi elles durent si peu ; c'est qu'on cesse de se flatter à mesure qu'on se connoît, & les liens se relâchent à mesure qu'on néglige le principe qui les a ferrés.

J'eus la hardiesse, le troisieme jour, de lui offrir la main pour la ramener chez elle ; elle l'accepta, & je fus saisi de crainte dès l'antichambre. C'étoit mon premier tête-à-tête ; cela me paroissoit une affaire décisive pour ma réputation. Je n'avois jamais rien à dire, & je voulois toujours parler ; je cherchois au loin des sujets de conversation, & je ne prenois point le style de la chose ; j'étois fort respectueux, parce que je ne connoissois pas son caractère ; elle étoit fort prévenante, parce qu'elle connoissoit le mien.

Enfin, après plusieurs propos vagues & forcés, qui marquent plus la disette d'esprit que le silence, nous arrivâmes à sa porte : je prenois déjà congé d'elle, lorsqu'elle me dit que l'usage du monde exigeoit que je la conduisisse jusqu'à son appartement. Madame, lui répondis-je très-spirituellement, je n'osois pas prendre cette liberté-là. Ah ! vous le pouvez, Monsieur, poursuivit-elle, je ne crains point

les jeunes gens. Madame, répartis-je un peu décontenancé, vous êtes bien polie. En entrant dans sa chambre, elle se jeta sur un sofa, & me dit : J'en use librement avec vous, mais je compte sur votre amitié. Vous avez raison, Madame, lui dis-je, je serois fâché de vous importuner. Quelle âge avez-vous, dit-elle ? Vingt ans, lui répondis-je. Ah ! bon Dieu, qu'il fait chaud aujourd'hui, reprit-elle ! Madame, lui dis-je aussi-tôt, si vous voulez, je vais ouvrir la porte. Gardez-vous-en bien, répliqua-t-elle, il n'y a rien de si mal-sain. Vous n'avez que vingt ans, dites-vous ? en vérité, vous êtes bien avancé pour votre âge.

Ah ! Madame, lui répondis-je, vous avez là bonté de dire cela, parce qu'il y a long-temps que vous êtes amie de ma mere. Mais voilà précisément ce qui n'est point, s'écria-t-elle avec aigreur, nos âges sont si différens ! je ne l'en estime pas moins cependant. Et dites-moi, je vous prie, êtes-vous fort répandu, avez-vous beaucoup de connoissances ? Madame, je vais tous les jours dans la maison où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. C'est bien fait, dit-elle, ce sont de si bonnes gens ; il est vrai qu'ils ne sont pas excessivement amusans ; mais en vérité, leur commerce est sûr ; je m'en accommode assez ; car je hais tant la jeunesse ;

j'entends par la jeunesse, tous ces petits Messieurs que les femmes gâtent si bien, & je ne fais ce qui leur en revient; car ils sont la plupart si sots dans le tête-à-tête, & si avantageux en compagnie: je vous distingue beaucoup au moins, en vous recevant seul. Madame, assurément, lui dis-je, je n'en abuserai pas. Je le vois bien, reprit-elle; je suis assurée qu'il n'y a pas un jeune homme qui, à votre place, n'eût déjà été impertinent; mais je dis fort impertinent. Je serois bien fâché, repris-je, que cela m'arrivât. Je ne suis point bégueule, continua-t-elle, & je n'exige pas qu'on soit toujours avec moi prosterné dans le respect: pourvu qu'on ne me manque point, voilà tout ce que je demande. Dites-moi, mon cher ami, n'avez-vous jamais été amoureux? Non, Madame, lui répondis-je, car mon pere ne veut me marier que dans deux ans; assurément, dit-elle, il doit être bien content d'avoir un fils aussi formé que vous l'êtes. Cependant, poursuivit-elle, je ne verrois pas un grand inconvénient que vous vous prissiez d'inclination pour quelque femme, pourvu que ce ne fût point pour quelque tête évaporée, qui, au lieu de vous former le cœur, vous prouvât que l'on peut s'en passer. Ah! je m'en garderai bien, lui dis-je, cela nuiroit à mon établissement,

ment, & ces choses-là sont contre l'honnête homme. Mon cher enfant, répondit-elle, j'ai une grande vénération pour votre probité ; mais il est tard, soupez avec moi. Je ne le puis pas, Madame, repris-je ; mon cher pere & ma chere mere seroient trop inquiets. Et bien, allez-vous-en donc, dit-elle avec un air impatienté : je lui obéis, & je sortis fort content de ma personne ; j'aurois cru m'en être bien tiré, si quelque temps après on ne m'avoit pas dit qu'elle me faisoit passer pour un sot.

A force d'aller dans le monde, j'appris insensiblement les usages : à force d'entendre des sottises, je me déshabituai d'en dire ; mais à force d'aller avec des gens qui en faisoient, je ne pus me dispenser d'en faire. De l'extrême simplicité, je passai à l'extrême étourderie. Ces deux excès opposés se touchent ; c'est le défaut de réflexion qui les produit tous deux : on ne s'en garantit qu'en s'accoutumant à penser ; mais c'est un parti que tout le monde ne peut pas prendre. Je remarquai que chacun vantoit le bonheur & se plaignoit du malheur ; je ne concevois pas pourquoi on avoit la maladresse de trouver l'un plutôt que l'autre, & je n'avois pas encore assez de raison pour sentir que les routes qu'on prend pour arriver au bonheur sont presque toujours celles qui vous en

éloignent ; je crus en savoir plus que les autres , & j'imaginai , comme tous les gens de mon âge , que la suprême félicité étoit d'être homme à bonnes fortunes : ainsi , avec de l'étude & une sérieuse attention sur moi-même , j'acquis en peu de temps tous les ridicules nécessaires pour mériter ce titre ; j'eus beaucoup de respect pour moi , & beaucoup de mépris pour les femmes. Voilà le premier pas pour faire son chemin auprès d'elles ; je fis des agaceries avec une impertinence qui faisoit voir combien je me croyois de graces ; je me louai avec une confiance qui persuadoit presque les fots de mon mérite , & j'eus des prétentions avec une effronterie qui fit croire que j'avois des droits. En un mot , je me donnai un maintien capable de déshonorer vingt femmes ; c'étoit un talent marqué dans un homme qui avoit été aussi neuf que moi : aussi m'admirai-je perpétuellement ; car un sot est bien plus content de devenir un fat , qu'un homme d'esprit de devenir un homme de bon sens. Je manquai de respect à beaucoup de femmes ; plusieurs s'en offenserent sans que je m'en affligeasse ; plusieurs m'écouterent sans que je m'en souciaisse : je fus très-souvent téméraire , & quelquefois heureux ; je séduisis des prudes en louant leur vertu , des coquettes , en feignant de ne pas

admirer leurs charmes, & des dévotes, en déchirant tout l'Univers.

Mais je gardai toutes ces conquêtes aussi peu de temps qu'elles m'en avoient couté ; le caprice me dégoûta des premières ; la légéreté m'enleva les secondes ; la fausseté me révolta contre les troisiemes : ainsi, ce bonheur prétendu que j'envisageois, s'évanouissoit toutes les fois que je croyois le posséder. J'ai remarqué souvent que tous les faux bonheurs ont un point de vue, comme certains tableaux, dont les beautés diminuent & disparoissent à mesure qu'on en approche.

Je m'étois cependant fait une réputation qui contribua à mon établissement ; car, qu'un jeune homme soit à la mode, il passe pour être aimable, & pour lors on ne s'informe pas s'il est raisonnable : on proposa à mon pere un parti convenable, c'est-à-dire une fille riche ; j'acceptai la proposition ; l'entrevue se fit ; la personne avoit passé sa vie au couvent ; elle me trouva admirable : on me fit jouer avec elle ; à peine ouvrit-elle la bouche pour nommer les couleurs, je lui trouvai beaucoup d'esprit, & je me crus certain de son bon caractère. Après avoir pris des précautions aussi sages pour le bonheur de l'un & de l'autre, on nous maria : la troisieme fois que nous nous

vîmes, on nous fit honnêtement coucher ensemble, en présence de trente ou quarante parens qui ne devoient jamais devenir nos amis. Le lendemain, ces Messieurs s'égayerent à nos dépens, avec cette légèreté lourde & gauche de gens qui sont dans l'habitude d'être plaisantés, & qui sont insupportables lorsqu'une fois dans leur vie ils se croient obligés d'être plaisans. Ma femme soutint leurs mauvais propos sans se déconcerter; le plus fort étoit fait. Je vous avoue que le mariage, quoique fort respectable, m'a toujours paru un tant soit peu indécent : on oblige une fille de recevoir publiquement dans son lit quelqu'un qu'elle ne connoît pas, & elle est déshonorée d'y recevoir en secret quelqu'un qu'elle adore. Que l'homme est étonnant ! sa tête est un amas d'inconséquences, & cependant on l'appelle un être raisonnable ; ce n'est assurément qu'un titre de convention. Zélamire & moi, nous vécûmes assez bien ensemble pendant deux ans : elle parloit peu, je lui répondois encore moins ; je croyois que la taciturnité faisoit partie de la dignité d'un mari. Plus d'un ami me dit que ma femme avoit de l'esprit ; je leur dis, pour leur marquer ma reconnoissance, que la leur avoit le cœur tendre. Notre intelligence entre Zélamire & moi ne dura pas long-temps ; nos

goûts, nos caracteres, nos connoissances différoient en tout. Nous passions notre vie en petites contradictions, qui jettent plus d'amertumes dans le commerce que des torts décidés; nous fûmes assez heureux pour perdre patience, assez sinceres pour nous le dire, & assez sages pour nous séparer sans éclat, sans donner des scenes au Public. Nous nous quittâmes comme deux époux qui se détestent, sans manquer au respect qu'ils se doivent. Ma femme se retira dans une de ses terres, à ce qu'elle me dit, & moi je me livrai plus que jamais au monde.

Enfin, après avoir éprouvé l'erreur de la dissipation & l'abus des bonnes fortunes, pour parvenir à la félicité, je crus l'envisager dans les honneurs, & je devins ambitieux. Vous voyez, mon fils, que je ne me fais pas grace d'un seul de mes défauts, pour vous les faire éviter tous. Je ne savois pas quels chagrins je me ménageois : la montagne des honneurs est bien escarpée ; il faut ou trop de mérite ou trop de mauvaises qualités pour y arriver ; mais on est aveugle sur soi-même ; & parce que j'avois eu assez de talens pour faire le malheur de quelques femmes, je m'en croyois assez pour faire le bonheur d'un Etat ; je formai des brigues, j'intéressai pour moi plusieurs per-

sonnes que je méprisois, & qui ne m'estimoient pas. Je les éblouis à force de promesses ; je leur fis entrevoir une protection chimérique , pour en obtenir une réelle. Enfin, j'eus la place d'un homme estimé ; mais je ne la possédai qu'autant de temps qu'il m'en fallut pour faire voir mon incapacité & mon ingratitude. L'injustice m'avoit élevé , l'équité me déplaça ; je me retirai rempli de haine pour les grandeurs & pour les hommes , mais désespéré de sentir que je n'en pouvois pas être regretté. On souffre bien plus des sentimens qu'on inspire , que de ceux qu'on reçoit ; rien n'est si humiliant que de ne pouvoir pas être estimé de ceux qu'on a droit de mépriser ; un ambitieux permet le mépris , pourvu qu'il soit élevé ; un homme déplacé soutient le malheur , pourvu qu'il ne soit pas méprisé. J'allois mourir de chagrin d'avoir perdu un poste qui m'auroit fait mourir d'ennui , lorsque je rencontrai un Sage qui dissipa mes ténèbres , & qui me montra le bonheur , en me prouvant que jusqu'alors je n'avois fait que changer de malheur. Il s'étoit , comme moi , instruit à ses dépens : c'étoit un homme d'une ancienne noblesse ; il avoit passé sa jeunesse avec des femmes ; l'ambition l'en avoit détaché , & l'avoit lié avec des hommes faux ; la raison l'avoit corrigé de ce dernier travers ,

& l'avoit déterminé à vivre à la campagne. Il avoit d'abord été un agréable, ensuite un homme de Cour, & il avoit voulu finir en honnête homme. Je me liai intimement avec lui; sa probité gagna mon cœur, & sa sagesse éclaira mon esprit. Mon ami, me dit-il un jour, j'ai payé, ainsi que vous, le tribut aux fausses opinions; j'ai cherché la félicité parmi toutes les erreurs, & je ne l'ai trouvée qu'après en avoir abandonné la recherche. Lassé du monde que j'habitois, je voulois aller sous un autre ciel, sous un ciel où les ames fussent aussi pures que l'air qu'on y respire; je me retirerai ici, c'est le domicile de mes peres; j'y vis avec mes voisins; je leur découvre des vertus dont je fais souvent mon profit, & je ne leur trouve que des défauts communs, des défauts de province, des défauts qui tombent trop dans le petit, pour germer un seul instant dans un homme qui pense. J'oublie le monde, c'est un parti plus sûr & plus honnête que de déclamer contre, & j'éprouve que le seul moyen de devenir heureux est d'être Philosophe. Philosophe ! m'écriai-je, cela me paroît bien ennuyeux. Je vois bien, reprit-il, que vous ignorez ce que c'est qu'un Philosophe; la philosophie conduit toujours au vrai bonheur, lorsqu'on se garantit de l'amour-propre. Cette philosophie

n'est point une vertu âpre telle qu'on se la représente, qui prend la causticité pour la justesse, l'humeur pour la raison, & le dédain pour un sentiment noble. La philosophie dont je parle est une vertu douce qui craint le vice, & qui plaint les vicieux; qui, sans le moindre étalage, pratique exactement le bien; qui fait distinguer une foiblesse d'avec le sentiment; qui chérit, qui respecte tout ce qui serre les nœuds de la société; qui établit une parfaite égalité dans le monde; qui n'admet de prééminence que celle que donnent les qualités de l'ame; qui, loin de haïr les hommes, les prévient, les soulage, leur fait connoître les charmes de l'amitié par le plaisir de l'exercer; & qui tâche d'enchaîner tous les cœurs par les liens de l'amour & de la reconnoissance. Ah! lui dis-je avec transport, c'est vous seul que je prends pour mon guide; je sens que je serois heureux si je ressemblois au portrait que vous venez de faire; je ne m'étonne pas qu'il y ait si peu de vrais sages: il est plus facile de mépriser les hommes, que de les soulager. Mais, continuai-je, avez-vous pu trouver ici quelqu'un digne de votre société? La vertu, pour s'entretenir, a besoin de se communiquer. Je me flatte, répondit mon Philosophe, d'avoir une amie respectable; c'est une femme retirée

à une lieue d'ici , dans l'Abbaye de.....; elle a vécu dans la dissipation; sa tête lui a fait commettre plus de fautes que son cœur; elle a connu trop de monde différent, pour s'être acquis des amis; elle s'est trop livrée au tourbillon, pour avoir eu le temps de s'attacher des amans; presque tous ses jours ont été marqués par de fausses démarches; ses étourderies ont paru des foiblesses; le printemps de son âge s'est passé, la vivacité de son imagination s'est ralentie; elle s'est dégoûtée des plaisirs; elle a commencé à réfléchir; elle a connu qu'elle avoit fait tort à sa réputation sans avoir fait subir d'épreuves à sa vertu; & en découvrant l'abus du monde, elle est venue sentir & goûter le prix de la retraite. J'en partage toutes les douceurs avec elle; je vais souvent la voir, je lui développe toutes mes pensées, elle me confie les siennes; nous éprouvons que la véritable amitié, l'amitié délicate, l'amitié tendre & attentive, ne peut guere subsister qu'entre deux personnes d'un sexe différent, qui sont parvenues à l'âge de mépriser l'amour. Ce que l'on doit aux femmes multiplie les égards, détruit les inconvéniens de l'égalité, émouffe les pointes de l'envie, rend les nuances de la sensibilité plus douces, & devient le principe d'une confiance plus liante & plus intime.

Ce discours alla jusqu'au fond de mon ame ; il me rappela l'image de Zélamire. Ne pourriez-vous pas, dis-je d'un air attendri, me faire connoître une femme si estimable ? Vous allez souvent à l'Abbaye de . . . , j'y dois faire une visite à une dame nommée Elmasie. Elmasie ! répondit mon ami ; d'où la connoissez-vous ? Je ne la connois point, répliquai-je ; mais ma femme, qui, depuis long-temps, vit loin de moi, sans qu'aucune aversion nous ait défunis, m'a écrit de faire toucher sa pension à cette Elmasie, qui auroit soin de la lui faire tenir ; je ne puis en être si près, sans aller lui rendre un devoir qui me paroît indispensable. Vous en ferez content, répartit mon ami ; c'est elle-même dont je viens de vous faire l'éloge ; je veux, dès demain, vous y présenter. Cachez-lui mon nom, lui dis-je aussi ; je suis curieux de pénétrer, sans qu'elle me connoisse, l'opinion qu'elle a de moi ; je veux lui demander des nouvelles de Zélamire, de sa situation, de la vie qu'elle mène, des sentimens qu'elle a pour moi : je n'ai jamais eu d'éloignement pour elle ; nous ne nous sommes séparés que parce qu'elle vouloit quitter le monde où je voulois rester ; je ferois fâché qu'elle me méprisât : je veux que ma femme me regarde comme un ami qu'elle ne voit point. J'entre dans vos vûes, me ré-

pliqua mon Philosophe , & je les seconderai.

Le lendemain nous exécutâmes notre résolution ; nous allâmes à l'Abbaye. Nous demandâmes Elmasie ; on nous fit entrer dans un parloir assez obscur ; je fus saisi d'une espee de frémissement dont je ne pouvois me rendre raison à moi-même ; je redoutois une amie de ma femme , je sentoie qu'elle ne pouvoit pas avoir pour moi une parfaite estime : c'est supporter la peine des reproches , que de les deviner. J'étois agité de ces pensées , je gardois le silence de l'inquiétude , lorsque la porte s'ouvrit : je vis entrer une grande femme qui avoit le visage couvert d'un crêpe , je me sentis ému ; mon ami me présenta comme un homme qui tiroit parti du malheur , pour devenir vertueux. Elmasie soupira , & dit d'une voix languissante : Plût au ciel que l'époux de Zélamire imitât cet exemple ! Monsieur ; me dit-elle , je voudrois que vous le connussiez ; je désirerois qu'il mît vos fautes à profit , pour réparer les siennes , & pour se rejoindre à une femme qui est tombée dans quelques erreurs , qui a pu être blâmable , mais qui n'a jamais été méprisabie : elle a toujours aimé son mari ; cette vertu fait sa consolation , & cependant la rend à plaindre. Ce discours , interrompu par des soupirs , ces reproches pleins de tendresse , le son de voix

qui les exprimoit , me défillèrent les yeux en éclairant mon cœur. Madame , lui dis-je en tremblant , je fais que Zélamire vous regarde comme son amie , & je vois qu'elle ne se trompe pas. Je le suis encore plus de Thémidore , répliqua-t-elle ; Zélamire lui a caché sa tendresse par un excès d'égard ; elle a été réservée , de peur de l'importuner ; elle savoit que c'est l'importunité de l'amour qui conduit souvent à la haine ; cependant elle se reproche à présent sa froideur ; c'est elle qui a pu causer l'éloignement de son mari ; si elle eût marqué davantage le désir qu'elle avoit de lui plaire , elle eût peut-être empêché ses égaremens : sans doute il est malheureux ; il va d'écueils en écueils ; son infortune doit être au comble , par l'humiliation de s'être toujours trompé. Non , ma chère Zélamire , m'écriai-je en me jetant à ses genoux , il est au comble du bonheur , puisqu'il vous retrouve : revoyez Thémidore , rempli de respect & d'amour pour vous ; le voile de l'erreur qui nous enveloppoit tous deux est enfin déchiré ; nous touchons à la vieillesse ; mais nous nous aimons , c'est être jeunes encore , la raison répare en nous les outrages du temps ; s'il a changé nos traits , la vérité a rajeuni nos ames , & la vertu va les confondre : deux époux qui s'estiment à notre âge sont

plus heureux que ceux qui ne sont unis que par le feu de la jeunesse & le caprice des passions.

Oui, mon cher Thémidore, me dit Zélamire, je pense comme vous, rien ne pourra nous séparer; nous allons passer nos jours avec le respectable ami qui nous a réunis. La vie que nous menerons deviendra le modele du bonheur; notre conversation sera liante sans être fade, nous soutiendrons des opinions pour nous instruire, & jamais pour nous contredire; je jure de vous aimer toujours; c'est un serment que j'ai rempli d'avance par l'impatience que j'avois de le former : n'oublions pas cependant nos foiblesses; rappelons-nous-les, moins pour nous en punir que pour en garantir nos enfans; notre jeunesse leur a donné le jour, que notre vieillesse leur vaille un bien plus précieux, qui est la sagesse & le vrai bonheur. Après une reconnoissance si tendre, nous retournâmes chez notre ami; la pureté de notre amour sembla renouveler notre être: j'adore Zélamire, je la respecte, elle m'aime; nous sommes convaincus qu'il n'y a que la vertu seule qui donne la vraie félicité; soyez-en persuadé, mon fils, connoissez-la, soyez-en digne, & je serai toujours heureux.

Telle fut l'instruction de Thémidore à son

filz ; je ne fais pas s'il en devint plus raisonnable : on en peut douter ; car M. de Fontenelle dit que les sottises des peres sont perdues pour les enfans , & je vois tous les jours qu'il a dit vrai.

Je suis engagé maintenant à raconter l'histoire de Zélamire ; c'est ce que je vais faire sans aucun préambule , de peur d'ennuyer ; car j'ai remarqué que je suis quelquefois sujet à ce petit accident.

Ma chere fille , dit-elle un jour à la jeune Aldine , je suis votre mere ; vous avez quinze ans , vous êtes jolie , & cependant je suis votre amie. Je vais vous en donner la preuve en vous confessant toutes mes foiblesses ; je vous connois assez d'esprit pour craindre que vous ne tombiez dans beaucoup d'erreurs. Mon premier soin , pour vous en garantir , a été de vous donner une éducation différente de la mienne. On m'a tenue dans un couvent jusqu'au temps de mon mariage ; j'ai voulu vous élever sous mes yeux ; c'est un parti qui ne laisse pas que d'avoir ses inconvéniens. Une fille qui accompagne sa mere , est ordinairement droite , silencieuse , méprisante & caustique ; elle se tait , elle observe , elle récapitule , elle sourit & rougit souvent mal-à-propos ; de fille dédaigneuse , elle devient , en se mariant , im-

polie par faux air, contrainte par humeur, & facile, pour paroître au dessus du préjugé.

J'ai prévu tous ces dangers, & pour les prévenir, j'ai cherché à ne pas vous en imposer. Je vous ai menée dans le monde, je vous ai même permis d'y parler ; & en vous faisant craindre la honte de dire des sottises, je vous ai empêché de critiquer celles que l'on disoit : on a de l'indulgence pour les autres, lorsque l'on croit en avoir besoin pour soi-même. Je vous ai laissé dire des naïvetés, sans vous en reprendre ; j'en ai laissé le soin au rire de ceux qui les entendoient ; je pense même qu'on doit avoir bonne opinion d'une fille à qui il échappe quelques propos risibles. Si elle n'en tenoit aucun, je la soupçonnerois d'être un peu trop instruite ; il faut bien que la naïveté soit une décence dans une fille ignorante, puisqu'elle devient un art dans une fille qui ne l'est pas.

Jusqu'à présent vous avez rempli mes vûes ; votre caractère est liant ; vous avez de la simplicité dans les propos, & de l'esprit dans le maintien : voilà les vertus extérieures de votre état. Mais vous en allez bientôt changer ; je suis sur le point de vous marier ; vous n'avez pas assez d'expérience pour éviter tous les travers que la fatuité des hommes & la malignité des femmes préparent à une jeune personne

qui, dans le monde , est livrée à elle-même ; c'est pour vous en instruire que j'ai voulu vous entretenir & vous confier tous les écueils dans lesquels je suis tombée.

Ma première sottise a été d'aimer mon mari sans me donner la peine de le connoître. On peut être presque sûr qu'une femme qui fait la faute d'aimer son mari au bout de huit jours, fera celle de ne plus l'aimer au bout d'un an. Rien ne prouve tant un fond de tendresse dans le cœur , & vous croyez bien qu'une femme tendre n'a pas beau jeu avec un homme qui ne l'épouse que par ce qu'on nomme dans le monde convenance. On traite une femme que l'on prend pour son bien, comme on traite une terre qu'on achete pour son revenu : on y va passer huit jours par curiosité, on en touche l'argent , & l'on n'y retourne plus : cela est humiliant ; il arrive que ce sont des étrangers qui font valoir & la terre & la femme. Voilà , à peu de choses près , le commencement de mon histoire.

J'en reviens à mon couvent ; j'y étois caressée, gâtée, & ennuyée; les Religieuses me confioient tous leurs petits secrets ; les vieilles me disoient du mal de la Dépositaire, & les jeunes me disoient du bien de leur Directeur : il y a des plaisirs pour tous les âges.

Ma

Ma mere vint un jour m'annoncer qu'elle alloit me marier ; cela fit un grand effet dans ma tête ; j'en parlai le soir à mes cheres amies la mere St. Chrysoftôme & la mere de la Conception , qui me firent par conjecture un portrait du mariage à faire mourir de rire : rien ne fait dire tant de sottises , que l'envie d'en deviner une. Deux jours après , je leur dis adieu , en leur promettant que , dès que je serois mariée , je viendrois leur communiquer mes connoissances , & seconder leur pénétration , de mon expérience. Le jour de mes noces arriva ; & quoique j'eusse été prévenue par ma mere , je ne puis vous cacher , ma fille , que je fus étonnée ; je vous promets que vous le ferez aussi. Votre pere m'importuna beaucoup pendant les premiers mois ; il eut ensuite plus d'égards : je ne fais comment cela se fit , je l'aimai vivement tant qu'il fut importun , je me refroidis quand il fut attentif. Il s'en apperçut ; il devint froid aussi , & sur cet article nous jouâmes bientôt à fortune égale. Dès qu'il n'eut plus de sentimens , il me débita des maximes : un mari ne tarde guere à n'être qu'un pédant avec qui on passe la nuit. Il voulut me présenter aux amis de ses parens. Rien n'est si cruel que des amis de famille ; ce sont pour l'ordinaire de vieilles figures qui usurpent ce titre , parce que

depuis trente ou quarante ans ils ennuiant une maison de pere en fils.

La plupart de ceux qui venoient dans la nôtre étoient des gens à gros visage , qui mangeoient beaucoup & qui ne parloient point , qui digéroient bien & qui pensoient mal ; c'étoient des Conseillers fort honnêtes gens , qui se couchoient à onze heures du soir , pour être au Palais le lendemain à sept ; des femmes qui se portoient bien , & qui prenoient du lait par précaution ; des filles qui vivoient de régime pour trouver à s'établir , en se donnant un air de raison , & quelques gros Abbés plats & galans , qui faisoient des déclarations d'amour , & qui ne vouloient pas faire celle de leurs biens. Je pensai périr de tristesse , & je fus très-certaine que lorsqu'on viendrait chercher la félicité chez mon beau-pere , on seroit obligé de se faire écrire pour elle.

Je fis connoissance avec des femmes de mon âge ; je les crus mes amies , parce que j'allois tous les jours au spectacle avec elles sans leur parler , & que nous soupions ensemble dans quelque maison où la maîtresse , désœuvrée jusqu'à dix heures , attendoit tristement quatorze ou quinze personnes qui ne se convenoient guere. On y faisoit la meilleure chere du monde ; mais la conversation étoit presque toujours

en lacunes : elle consistoit dans quelques paroles vagues , qui étoient , pour ainsi dire , honteuses de rompre le silence général , & qui cependant avoient des prétentions à former l'entretien : on y répondoit par quelques plaisanteries plates & détournées , par quelques jeux de mots , suivis de grands ris tristes & forcés , qui ne servoient qu'à faire sortir l'ennui. La gaieté est une coquette ; elle refuse ses faveurs lorsqu'on veut les lui arracher. De tous les êtres féminins , c'est celui qui se laisse le moins violer.

Enfin , on sortoit de table , au grand soulagement de tous les conviés ; car il n'y a rien de si ennuyeux que des cercles , & presque tous les soupers ne sont pas autre chose : on jouoit jusqu'à trois heures du matin , & l'on se séparoit , persuadé qu'on s'étoit amusé. Pour moi , qui n'ai pas l'imagination vive , je me retirois chez moi , bien convaincue que , lorsqu'on est quatorze , le bonheur ne s'y trouve jamais en quinzième.

Je rêvois perpétuellement au peu de félicité qu'on trouve dans le monde ; je renonçai aux maisons ouvertes , & je me formai une société. Ce seroit là sans doute qu'on trouveroit le bonheur , si l'on étoit certain de ceux qui la composent ; mais on ne se connoît que pour

s'être rencontrés, on ne se juge que par conjectures, on ne se lie que par prévention, on en rabat à l'examen, on se confie par besoin, on se trahit par jalousie : la tracasserie se met de la partie, & mine sourdement ; la prétendue amitié se découd, la société se disperse, on se voit de loin en loin, & lorsqu'on se trouve, on se caresse, & l'on se déteste. Je m'étois cependant conservé deux personnes dont je me croyois sûre ; c'étoient une vilaine femme & un bel homme : la femme se nommoit Célénie, & l'homme Alménidore. Je jugeai à Célénie un fort bon caractère, parce qu'elle avoit de petits yeux, & je pris Alménidore pour le plus honnête homme du monde, parce qu'il étoit bien fait. Parmi tous les jeunes gens qui me faisoient la cour, c'étoit celui dont les hommages me flattoient le plus ; ses regards étoient tendres, & je croyois que c'étoit son cœur qui les rendoit tels. Ses discours, remplis des louanges les plus fades, étoient, selon moi, dictés par le discernement le plus juste & le plus délicat : il me juroit qu'il m'adoroit ; cela me paroissoit une vérité incontestable ; quand je voyois des hommes en dire autant aux autres femmes, cela me paroissoit une raillerie trop grossière. Alménidore ne me vantoit jamais sans rabaisser les autres : louer une femme par

comparaifon, eft une façon immanquable de lui tourner la tête ; cela flatte fa jalousie & fa vanité : il n'en faut qu'une des deux pour lui faire accroire qu'elle a le cœur tendre.

Alménidore avoit encore un talent bien dangereux ; c'étoit celui d'être amufant ; c'eft de quoi l'on ne peut guere fe garantir. Quand vous ferez dans le monde, ma fille, ne craignez jamais les hommes qui feront réellement amoureux ; il n'y a rien de fi trifte que ces Mefſieurs-là : tous ces hommes à ſentimens, qui ont de grands yeux blancs & fixés, qui pouffent de gros ſoupirs, & qui font toujours prêts à ſe tuer pour ramaffer un éventail, ne font nullement à craindre ; leur ridicule commence par faire rire, & finit par excéder.

Mais défiez-vous de ceux qui ont affez de ſang-froid pour épier & découvrir nos foibleſſes, qui ont affez peu de ſentiment pour faire uſage de leur eſprit, qui font plus galans que tendres, qui ne font jamais de déclarations, de peur d'effaroucher, & qui vont chez les femmes pour les avoir, & non pour les aimer.

Voilà ceux qui poſſèdent vraiment le grand art de ſéduire ; lorſque l'on eſt ſans expérience, on ne les ſoupçonne de rien, on ne les regarde que comme des connoiſſances aimables, on

rit avec eux sans scrupule, on s'accoutume à les voir, on a peine à s'en passer; ils s'en aperçoivent; ils suivent toutes les gradations de la sensibilité; ils arrangent leur marche en conséquence, & la tête d'une femme est prise avant que sa main soit baissée.

Aldine, en cet endroit, interrompit Zélamire, pour lui faire cette question : Ma mere, Alménidore n'étoit-il pas amusant ? Il l'étoit beaucoup, ma fille, répondit Zélamire; mais par bonheur pour moi il devint amoureux : celui qui m'en fit appercevoir fut une grosse bête, ami de mon mari, qui se répétoit sans cesse, & que par conséquent personne ne répétoit. On peut s'en rapporter aux fots pour remarquer tout; ils n'ont que cela à faire. Ils sont espions par malignité, & indiscrets par besoin de conversation. Celui-là me parla si souvent de l'amour d'Alménidore, que je commençai à m'en douter; je remarquai qu'il étoit moins gai, quoiqu'il voulût le paroître davantage, & qu'il prenoit bien plus de liberté avec les autres femmes qu'avec moi. Je ne pus m'empêcher en secret de lui en savoir gré; je causois quelquefois avec lui; il devenoit sérieux, & j'aurois été fâchée s'il eût été plaisant : autrefois il me disoit, sans conséquence, qu'il m'adoroit, & pour lors il rougissoit du nom

d'amour. Ces découvertes ne m'affligèrent point ; je me défiai de ma foiblesse, je me soupçonnai, je m'examinai, & je me convainquis. Il ne me restoit de raison que ce qu'il m'en falloit pour être sûre que j'en avois beaucoup perdu ; j'en eus cependant assez pour craindre les suites de mon penchant, & pour vouloir en arrêter les progrès.

Je questionnai mon ami la bête, pour savoir ce qu'on pensoit de moi ; il me répondit qu'il n'y avoit qu'une voix sur mon compte, & qu'il passoit pour constant que j'avois pris Alménidore : cependant je gardois trop peu de ménagemens pour être condamnée ; on prend plus de mesures lorsque l'on est d'accord. Je demandai si quelques soupçons..... Ah ! bon Dieu, oui, me répondit-il, il est le premier à en plaisanter. J'en fus piquée, je l'avoue : il n'y a rien de si incommode qu'un mari trop jaloux ; il n'y a rien de si humiliant qu'un mari qui ne l'est pas assez. Mon amour-propre se révolta au profit d'Alménidore ; j'en vins même jusqu'à lui faire des agaceries en présence de Thémidore : mais Thémidore n'en étoit pas ému ; il s'en applaudissoit au contraire ; il paroïssoit me remercier ; il me lançoit les épi-grammes d'un homme plaisant, & jamais il n'y en avoit une seule d'un homme piqué. J'étois

outrée, & dans ces dispositions, Alménidore me trouva seule. Vous trembléz pour moi, ma fille ; rassurez-vous, vous allez voir qu'il y a des vertus que l'on doit au hasard. Je commençai par prendre la chose au tragique ; je priai Alménidore de mettre fin à ses visites ; j'ajoutai que je n'ignorois point tous les propos qu'occasionnoit son assiduité, & que j'y voulois mettre ordre. Madame, me répondit-il, si je n'étois pas votre ami, & si j'étois de ces petits-maîtres qui ne veulent que se donner l'air d'une bonne fortune, je vous obéirois avec plaisir ; mais je suis trop honnête homme pour cesser de vous voir ; ce seroit vous perdre de réputation : votre mari ne fera jamais accusé de vous l'avoir défendu, il ne vous fait pas l'honneur d'être jaloux. Alménidore me dit ces derniers mots d'un air ironique. Monsieur, lui répondis-je, cela ne peut prouver que l'excès de sa confiance. Cela prouve encore plus, répliqua Alménidore, son manque de sensibilité : voilà de ces choses impardonnables dans un mari ; & quand on ne les pardonne point, poursuivit-il d'un ton plus doux, il est aisé de les punir : mais pourquoi lui voudrois-je du mal ? c'est lui qui, par ses plaisanteries déplacées, vous a fait rougir le premier de mon amour. Mon respect m'auroit toujours empê-

ché de vous en instruire; votre mari m'en a épargné la peine : je le regarde comme mon bienfaiteur. Il me paroît, lui dis-je, que vous voulez lui marquer votre reconnoissance d'une façon bien singulière. Madame, dit Alménidore, l'équité me presse plus à son égard que la reconnoissance. Pour moi, Monsieur, lui répondis-je, je ne suis point curieuse de pénétrer dans vos motifs; mais je fais ce que je dois à moi-même, & je vous défends de me revoir. Vous voulez apparemment, répartit Alménidore, passer pour volage, après avoir passé pour sensible. Cela vous fera plus de tort que vous ne pensez, Madame. Sans doute que je n'ai pas le bonheur de vous plaire; je vois que je vous importune, mais on ne le croit pas : ceci aura tout l'air d'une rupture, je vous en avertis. C'est-à-dire, lui répliquai-je, que pour prévenir une telle opinion, vous voudriez que cela prît le tour d'un arrangement. Madame, me répondit-il, votre réputation y est trop intéressée pour que je ne le désire pas. Voilà qui est admirable, m'écriai-je; il va me prouver que je dois manquer de vertu, afin que l'on m'en croie. C'est, me dit-il, la façon la moins pénible, & peut-être la plus sûre, de se faire estimer : si nous cessons de nous voir, on sera convaincu que nous sommes vus comme amans;

& si nous nous voyons toujours, on se persuadera que nous ne pouvons nous voir que comme amis.

Mais il me semble, lui répondis-je, qu'entre homme & femme on ne croit guere à l'amitié. Du moins, reprit-il, vous y croyez, Madame. *Comme cela*, lui répliquai je. Comment, s'écriait-il, serois-je assez heureux pour que vous ne fussiez pas mon amie ? Voilà un bonheur d'une nouvelle espece, lui dis-je. Madame, poursuivit-il, cela en feroit bien plus tendre. Vous êtes insupportable avec vos conféquences, lui répartis-je d'un air embarrassé. Me défendrez vous toujours de revenir, me dit-il d'un ton languissant ? Alménidore, lui dis-je, en portant ma main sur mes yeux, que vous connoissez bien mon foible ! En cet instant nous nous tûmes, & nous nous regardâmes ; il tourna la tête du côté de la porte, apparemment pour savoir si elle étoit fermée, & par bonheur Célénie l'ouvrit & vint nous interrompre.

Vous ne disiez plus rien, dit Aldine à sa mere ; comment vous interrompit-elle ? Ma fille, lui répondit Zélamire, vous éprouverez peut-être un jour que dans un tête-à-tête on n'est jamais interrompu davantage que lorsqu'on ne dit rien.

Je ne pus pas douter de mes sentimens pour

Alménidore, & je m'y ferois livrée de plus en plus, si l'on ne m'eût pas avertie que cette Célénie, que je croyois mon amie, étoit ma rivale, & ma rivale préférée. On m'offrit de m'en convaincre ; j'eus la foiblesse d'y consentir : on me cacha dans l'appartement de Célénie : elle ne fut pas long-temps sans y venir avec Alménidore. La conversation ne fut pas longue ; je le vis dans les bras d'une femme qu'il déchiroit si cruellement en ma présence. A ce spectacle, je pensai m'évanouir ; ma fureur seule m'en empêcha. J'entendis le perfide me donner cent ridicules, & sur-tout me plaisanter sur ma crédulité : ma rivale faisoit à chaque instant de grands éclats de rire ; il n'y avoit que la joie qui interrompoit le plaisir. J'eus la patience de les laisser sortir ; je me crus corrigée, je n'étois qu'humiliée : je bannis Alménidore sans retour. Il m'avoua qu'il n'avoit aucun goût pour Célénie, & il ne se justifia qu'en me disant que c'étoit une femme qui lui faisoit du bien. Ce fut alors que j'appris, pour la première fois, que l'argent supplée souvent aux charmes : je sentis qu'on doit plaindre les femmes qui en donnent, & mépriser celles qui en reçoivent. Je quittai mon système de sentiment pour trouver le bonheur ; mais je ne sus comment le remplacer, & je fus incertaine si

je me ferois dévote ou bel-esprit ; car il n'y a personne qui tous les ans n'ait le choix d'une réputation nouvelle.

Une femme de notre voisinage , qui étoit sage avec éclat, & tendre avec mystère, pensa m'attirer dans son parti ; elle avoit été assez belle pour avoir été trompée dans sa jeunesse par plusieurs agréables : après en être devenue la fable, elle s'en étoit détachée, & avoit fait les honneurs de sa nation à quelques Ministres étrangers, qui l'avoient trouvée fort étrange : de là elle s'étoit retirée dans une province, où elle se livroit à des Officiers subalternes, qu'elle entrelardoit pieusement de quelques bêtes à froc ; car dans tous les temps les Moines ont été les troupes auxiliaires des femmes dérangées. Elle me confia tous ses secrets, & m'avoua ingénument qu'il n'y avoit que les révérends Peres qui eussent pu la fixer. Cela ne m'étonna point, elle n'étoit plus jolie ; & quand une femme est changée, elle cesse d'être changeante.

Je ne me trouvai point assez voluptueuse pour me faire dévote ; je me décidai pour le bel-esprit : je vis bientôt que c'est un état dans le monde. J'examinai les Ouvrages de la plupart de ceux qui avoient examiné mes actions ; je fus recherchée, considérée, citée : on vanta

mes jugemens , & jamais mon jugement. A la fin je m'ennuyai de ne voir que des beaux-esprits , qui très-souvent manquoient d'esprit. Je crus que je trouverois plutôt le bonheur avec des gens aimables ; je voulus les attirer , je voulus les séduire , & , sans m'en appercevoir , je donnai dans la coquetterie ; j'éprouvai que c'est un chemin où l'on trouve des fleurs & point de fruits : on marche toujours , on n'arrive jamais , & la réputation y fait naufrage en pure perte : je fus bien convaincue que ce n'étoit qu'un plaisir de dupe.

On ne se corrige que par les extrêmes ; je voulus être réservée , & je fus prude : je me mis entre les mains d'une petite femme qui avoit un air sec , un teint pâle , & une voix aiguë. Elle m'assura qu'elle avoit trouvé le bonheur ; j'en fus surprise ; je me défois un peu du bonheur d'une femme sans rouge. Cependant je lui demandai en quoi il consistoit. Dans la vertu , reprit-elle avec un ton suffisant ; venez chez moi , liez-vous avec mes sociétés , vous y trouverez cette félicité qui vous est inconnue. Je la suivis , & je m'en repentis ; je me trouvai confondue avec un amas de commeres qui avoient le maintien droit & l'esprit gauche , vives par tempérament , & bégueules par décence : elles prononçoient le nom de vertu ,

même en s'y dérobaient ; elles succomboient plus au danger de l'occasion , qu'au charme du penchant ; mais , leur foiblesse passée , elles reprenoient leur fierté , pour en accabler froidement celui qui venoit de la faire paroître. Je renonçai à ce bonheur : je m'étois ennuyée de la coquetterie , qui est une fausseté gaie ; je fus révoltée de la pruderie , qui est une fausseté triste & tracassière ; car la tracasserie n'habite que chez les prudes & chez les Grands.

Je m'étois si souvent trompée , que je ne fus plus à quoi me déterminer ; rien n'humilie tant la vanité , que les méprises de l'amour-propre : je tirai cependant un jugement favorable de ce qu'aucune de mes fautes n'avoit pu me plaire. On n'est jamais sans espérance de trouver la vérité , lorsqu'on n'a pas rencontré une erreur qui contente. Je voulus essayer de vivre plus en société avec votre père ; il s'y prêta avec assez de graces : il ne vécut avec moi ni comme mari ni comme ami , mais comme une connoissance aimable ; nous ne nous estimions pas assez pour vivre ensemble : il me disoit des choses galantes , qui cependant n'avoient aucun objet ; en un mot , il se conduisoit comme un homme qui n'a ni droits ni prétentions. Je me souviens qu'un jour il me trouva lisant une brochure , intitulée *le Je ne sais quoi*. Je

connois cet Ouvrage , me dit-il ; l'Auteur y fait un grand éloge de ce je ne fais quoi , & l'Auteur a tort ; le je ne fais quoi est vu en beau , & feroit toujours vu en laid si on le connoissoit bien. C'est à tort que l'on nomme ainsi le trouble de deux cœurs qui voudroient s'unir. Qu'un Amant adore une femme aimable , ce qu'il sent pour elle , il fait bien quoi ; ce qu'il voudroit lui dire , il fait fort bien quoi , & ce qu'il voudroit faire pour lui en donner des preuves , il fait encore mieux quoi. Cette femme , que je suppose n'avoir jamais aimé , est touchée de l'amour de cet Amant ; elle nous tromperoit , si elle nous disoit qu'elle ne fait pas ce que c'est que ce sentiment qui se développe en elle : elle y résiste , elle veut l'éviter ; elle fait bien pourquoi. Quel est donc ce je ne fais quoi , lui dis-je ? C'est , me répondit-il , le serment qu'une femme fait d'aimer son mari , qu'elle ne connoît point ; comme il n'est fondé sur rien , c'est déjà un je ne fais quoi : c'est le plaisir que le mari prétend lui procurer , qui est encore un je ne fais quoi , parce qu'il n'y a que l'amour seul , qui n'est presque jamais entre eux , qui fait savoir ce que c'est que ce bonheur : c'est la jalousie de ce mari qui est souvent fondée sur je ne fais quoi , & son déshonneur prétendu , attaché à la conduite de

sa femme, qui est le plus je ne fais quoi de tous. Ainsi, puisque vous voulez le savoir, le je ne fais quoi est le génie des maris.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette peinture, sur-tout dans la bouche de Thémidore ; je ne fais rien de plus ridicule qu'un mari petit-maître ; ses façons légères semblent défier une femme d'avoir un attachement : je ne conçois pas que ce puisse être une vertu que de ne lui pas manquer, puisque c'est une justice que de lui être infidelle. Enfin, Thémidore eut assez peu de ménagemens pour vouloir me raccommoder avec Alménidore : j'en fus surprise, je l'avoue, & le peu d'obstacles qu'il trouva en moi me fit sentir son imprudence. On arrangea un souper. Alménidore m'y parut plus volage & plus aimable que jamais. Célénie y étoit aussi ; elle n'aimoit plus Alménidore, & s'amusoit toujours avec lui : le goût qu'il lui avoit inspiré étoit totalement passé ; elle ne s'en cachoit pas. Voilà la différence qui est toujours dans la conduite des hommes & des femmes. Un homme qui a une affaire réglée, ne se fait pas un scrupule de saisir toutes les occasions que le hasard lui donne. Une femme est plus délicate, mais elle aime peut-être moins longtemps : en général, les femmes sont plus inconstantes, & les hommes plus infideles.

Notre

Notre souper fut charmant; Célénie fut aussi gaie qu'une femme qui ne doit ses conquêtes qu'à sa beauté : je devins son intime amie, & je sentis que cette union entraînoit nécessairement le pardon d'Alménidore; je ne pus cependant pas m'empêcher de lui faire des reproches très-amers; mais il me répondit que cette aventure n'étoit qu'un badinage : ce mot occasionna une dissertation qui fut appuyée sur plusieurs exemples, & ces exemples me démontrèrent clairement qu'à moins que d'assassiner, tout étoit badinage dans le monde.

Notre partie fut suivie de plusieurs autres. Thémidore plut à Célénie : heureusement pour elle, Thémidore avoit beaucoup perdu au jeu; il avoit besoin de ressources : par conséquent il trouva que Célénie avoit encore de la fraîcheur. Il se vanta de nos soupers; il lui paroissoit délicieux de se trouver en partie carrée avec sa femme. Il avoit une maison de campagne; nous y allâmes passer quelques jours. Alménidore, à force de m'amuser, recommença à m'occuper : il étoit si gai quand il me voyoit, que j'étois triste quand je ne le voyois pas; je croyois même que ma tristesse faisoit partie de ma reconnoissance. Célénie étoit ordinairement présente à tous nos entretiens.

Alménidore me demanda un jour si nous ne pouvions pas nous en passer : je répondis que cela étoit impossible , & cependant , depuis cette question , je la trouvois toujours de trop ; je lui faisois plus de politesses & moins d'amitié : plus elle m'importunoit , plus je voulois le lui cacher : je croyois lui faire des caresses , & je ne lui faisois que des complimens. Apparemment qu'elle s'en apperçut ; elle manqua un jour au rendez-vous ; je me trouvai seule avec Alménidore. Je fus d'abord effrayée : il me donna tant de paroles d'honneur qu'il seroit sage , qu'il me rassura. Le temps étoit beau , il me proposa une promenade ; je crus , après tous ses sermens , la pouvoir hasarder. Il commença adroitement par être fort enjoué ; en m'amusant , il étourdit mes craintes : insensiblement il fit tourner la conversation sur le sentiment ; il avança des propositions que je voulois réfuter ; il les soutint ; en les prouvant , il se rendit intéressant. Je l'écoutois , je devins rêveuse , & je ne répondis qu'en soupirant : je m'aperçus de mon trouble ; je voulus retourner sur mes pas ; mais nous nous étions égarés dans le parc , qui étoit fort grand , & que je ne connoissois pas. Voilà qui est affreux , m'écriai-je , que va-t-on penser de moi ? en vérité ,

cela n'est pas raisonnable. Ah ! me dit-il , vous ne vous êtes tant écartée que par distraction. Il est vrai , repris-je , que ce n'étoit que dans la vûe de faire de l'exercice. Pour moi , poursuivit-il , je ne me suis égaré que parce que je ne pouvois pas faire autrement : je suis si attentif à vous regarder , à vous entendre , à vous persuader , que je ne m'apperçois ni du lieu où je suis , ni des routes qui peuvent m'y avoir conduit : à vous dire le vrai , Madame , continua-t-il , quand j'ai l'honneur d'être avec vous , je songe beaucoup plus à faire mon chemin qu'à retrouver le vôtre.

Alménidore , répliquai-je , voilà un propos qui ne va qu'à une petite maîtresse ; je suis fâchée que vous me regardiez comme telle. Il s'en faut bien , Madame , reprit-il aussi-tôt ; si je ne vous aimois pas , il y a long-temps que je vous aurois convaincue ; mais en effet , lui dis-je pour détourner la conversation , je crois que vous avez abusé bien des femmes. Celle qui les venge , me répondit-il , me les fait oublier. Je m'apperçus qu'il rougit en disant ces mots ; je ne fis pas semblant de le remarquer ; au contraire , je lui reprochai d'avoir été toujours trop entreprenant , & de s'être déclaré trop brusquement. Lorsque j'en agissois ainsi ,

repartit-il, je n'aimois pas; j'éprouve que lorsqu'on a une véritable passion, on n'ose pas la faire deviner. Alménidore, dis-je d'un air un peu troublé, changeons de conversation. Vous voyez bien que vous en êtes l'objet, répondit-il, en me baissant la main. Ah! Monsieur, lui dis-je, en la retirant assez brusquement, mais cependant pas autant que je l'aurois pu, je ne puis pas souffrir ces façons-là. Voilà la première fois, poursuivit-il, que je vois une femme aimable s'offenser vivement de la justice qu'on lui rend. Ce mot de vivement est de trop, répliquai-je; je serois très-mécontente de moi si je ne me fâchois pas froidement. C'est-à-dire, reprit-il, que vous me méprisez. Mais, Monsieur, m'écriai-je, où avez-vous pris qu'on vous méprise? C'est dans votre sang-froid, dit-il, qui est insultant, à force d'être dédaigneux. Ne diroit-on pas, répondis-je, que l'estime & l'amitié sont quelque chose de bien chaud? Je vous estime, Monsieur; je veux bien être votre amie, mais il faut que vous ayez la bonté de vouloir bien en rester là. Je voudrois pouvoir vous obéir, répondit-il, mais cela n'est pas en moi, ainsi je ferai mieux de prendre demain la poste, & de m'en retourner. Comment, Monsieur, lui dis-je, vous pré-

tendriez me laisser ici entre Célénie & mon mari ? En vérité, vous voulez me faire jouer un joli personnage ! Madame , répliqua-t-il , je vous en propoisois un autre qui n'étoit pas si indécant. Alménidore , lui dis-je , affeyons-nous , & parlons sensément. J'y consens , reprit-il. (Je fis une faute de m'affeoir , & je ne vous le dis , ma fille , que pour vous avertir d'y prendre garde quand vous serez seule avec un homme.) Eh bien , Madame , me dit Alménidore , me voilà prêt à vous entendre. Parlez-moi avec vérité , lui dis-je , quel est votre but ? Mon but , reprit-il , étoit de vous plaire ; je vois bien que je n'y parviendrai pas à présent , mon dessein est de ne vous plus aimer ; je sens trop que le second projet ne réussira pas mieux que le premier. Mais , m'écriai-je , quelle est cette idée-là de m'aimer ? car je jurerai que cet amour s'irrite par la contradiction , & ne doit rien au sentiment. Ah ! Madame , me dit-il , ne m'accablez pas par vos doutes , c'est bien assez de vos rigueurs. Par exemple , lui dis-je , pour le consoler un peu , je vous crois un fort honnête homme , mais je vous juge bien léger. Est-ce à vous , Madame , reprit-il , à reprocher des défauts dont vous corrigez ? Il me prit la main , je la lui laissai ;

il la baïssa, je me troublai, je m'en apperçus : apparemment que je me défendois mal , car Alménidore me pressoit davantage , mais cependant avec une vivacité mêlée de crainte : je voulus l'intimider encore en feignant de me fâcher. Ah ! pour le coup , Monsieur , lui dis-je , c'est pousser le manque de respect trop loin : il se ralentit à ces mots ; j'étois rouge , il l'imputa à ma colere ; je crois qu'il se trompoit. Il me demanda le sujet qui m'irritoit ; je le traitai d'impertinent : ce mot le rendit immobile , & son immobilité me rendit la raison : j'eus honte d'avoir été si près du danger ; je prenois le parti de m'éloigner , lorsque j'apperçus très-près de nous Thémidore assis sur le gazon à côté de Célénie : il ne me dit rien , mais je crus remarquer qu'il me railloit par ses regards ; je commençai à craindre qu'il n'eût été à portée d'entendre notre conversation , & je n'en pus pas douter le lendemain , car il nous proposa une promenade , & nous conduisit dans le même endroit , où nous trouvâmes un poteau nouvellement placé , sur lequel je vis ces mots écrits en très-gros caractères : *Route de l'occasion perdue*. Il y a peu d'allées couvertes , dit-il à Alménidore , qui portent le nom de celle-là. Alménidore fut interdit , & je fus con-

fondue. Nous quittâmes la campagne le lendemain : je ne cessai pas de faire des réflexions ; je m'accablai moi-même de reproches ; la certitude où j'étois que Thémidore étoit instruit de ma foiblesse , me le rendit insupportable ; je lui déclarai que j'étois entiément dégoûtée du monde , & que je voulois me retirer dans une de ses terres. Nous nous séparâmes amicalement ; je le priai de m'oublier ; je cherchai un asile dans l'Abbaye de où , sous le nom d'Elmasie , je touchai la pension que je m'étois réservée. J'appris , depuis ce temps ; toutes les adversités de Thémidore , j'en fus attendrie ; j'oubliai tous ses procédés : je pense que dès que l'on est malheureux , on cesse d'avoir tort. Nous nous sommes retrouvés , nous nous sommes réunis , nous sommes convenus de nos foibleses ; les avouer , c'est vouloir s'en corriger. Depuis que nous vivons ensemble , je sens le calme renaître dans mon ame , je commence à connoître que je suis dans la route du bonheur. Deux époux se retrouvent toujours ; il n'y a qu'un amour pur qui puisse rendre constamment heureux : nous jouissons d'une félicité parfaite , parce que nous jouissons de nous-mêmes , & que nous sommes parvenus à nous estimer. Après ce récit , Aldine tint ce discours

à Zélamire. Ma mere, je vous suis assurément bien obligée de vos instructions ; j'espère que vos expériences me suffiront ; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous l'avez échappé belle.

Fin de l'Histoire de Thémidore.





Z U L M I S

E T

Z E L M A I D E.

C O N T E.

SIl'on suivoit toujours les regles de la Nature & de l'équité, il n'y auroit que des heureux sur la terre; on ne verroit ni meres rigides, ni filles dissimulées, ni maris maussades, ni femmes infidelles.

On se conduit par des principes bien différens: une fille trompeuse devient un jour une mere défiante & trompée; les époux s'achetent au lieu de se choisir, & l'on enlaidit l'Hymen en le séparant de l'Amour.

Cette morale est nécessaire pour justifier Zelmaïde.

Elle étoit fille d'une Reine (comme vous le croyez bien), qu'on appeloit la Reine Cou-

leur de rose, quoique déjà âgée ; & l'on voyoit à ses cheveux, que le blanc étoit sa couleur de nécessité, & la couleur de rose sa couleur d'inclination.

Elle avoit autrefois, c'est-à-dire il y a longtemps, épousé le Prince Gris de lin, sur lequel je n'ai point de mémoires bien étendus. Il est à présumer qu'il n'avoit pas assisté à beaucoup de siéges. Sa femme étoit devenue veuve, & avoit eu raison. Zelmaïde étoit sa fille unique, par conséquent fort riche, & par une autre conséquence, destinée à un mari fort sot. C'étoit à un Génie de ses voisins, qu'on appeloit le Génie Épais, & qui certainement portoit bien son nom. Il parloit peu, pensoit encore moins, & rêvoit beaucoup. Je n'ai pas ouï dire qu'il ait jamais rien composé ; mais c'est tout ce qu'il auroit pu faire qu'une Ode comme on les faisoit l'année dernière.

Enfin, c'étoit-là l'époux dont Zelmaïde devoit être honorée. Leurs Etats étoient mitoyens, & leurs cœurs éloignés. Cela s'appelle aujourd'hui une affaire de convenance.

On s'attend bien que Zelmaïde étoit une Princesse accomplie : il ne tiendrait qu'à moi de lui prêter quelques défauts, mais je ne profiterai pas de la permission ; & pour faire son portrait en peu de mots, elle étoit aussi ai-

mable qu'une bégueule se croit respectable.

La Reine Couleur de rose, dont le talent n'étoit point d'élever des enfans, avoit confié l'éducation de la Princesse à la Fée Raisonna-ble. C'étoit une vieille Fée décrépète, & qui, comme toutes les femmes de son âge, avoit, dit-on, été belle comme le jour. Son Palais étoit bien loin d'ici (Tavernier & Paul Lucas, qui mentent beaucoup, en auroient dû parler dans leurs Voyages). Enfin, les Nouvellistes du Palais Royal, à force de parcourir sur la carte les bords de l'Escaut, de la Lys & du Rhin, ont découvert qu'il étoit situé dans le pays des Fées.

C'étoit chez la Fée Raisonna-ble qu'on met-toit tous les enfans : les Grands par air, & sans que cela tirât à conséquence; les Petits par principes, & sans que cela les menât à rien.

La vraie science de la Fée étoit de rendre l'esprit juste & le cœur droit, d'apprendre à sentir & à penser; mais en même temps elle enseignoit à parler modérément, à réduire les leçons en exemples, & les maximes en actions. On peut conclure de là, que nos Historiens modernes, nos faiseurs de Contes, & moi tout le premier, n'avons point fait nos classes chez elle. On trouvoit dans son Palais plus de gens d'esprit que de beaux esprits : on n'étoit point

flatté de ce dernier titre , & l'on étoit persuadé qu'il étoit plus aisé d'être un bel-esprit qu'un homme d'esprit.

Comme elle étoit chargée d'un grand nombre d'enfans , & qu'elle n'étoit pas Fée pour rien , elle les distinguoit , en donnant à chacun une bougie mystérieuse , qui avoit le don de rester allumée tant que celui qui la portoit étoit docile à ses préceptes , mais qui s'éteignoit dès qu'on en étoit ennuyé ; & pour lors il falloit abandonner le Palais. C'est cette bougie qu'on a nommée dans la suite la lumière de la raison.

L'état de chaque bougie faisoit distinguer à la Fée le goût, le penchant, & la profession de ses disciples. Les filles qui devoient être coquettes se plaisoient à porter la leur dans une lanterne sourde ; une prude allumoit la sienne dès qu'elle voyoit quelqu'un , & la souffloit dès qu'elle se croyoit seule.

Les Philosophes avoient toujours la leur éteinte , & croyoient de bonne foi qu'elle étoit plus brillante que celle des autres. La Fée les renvoyoit à leurs parens. Ils n'en étoient pas moins persuadés des obligations qu'ils lui avoient. Ils prenoient l'amour-propre pour le mérite , & le raisonnement pour la raison. Les Poëtes , au contraire , avoient une bougie à la-

quelle le feu prenoit si vivement , qu'elle couloit d'abord , ou s'usoit en un jour.

Depuis cinquante ans au moins , la Fée n'avoit pu conduire aucun de ses écoliers jusqu'à la fin de son éducation. On devoit lui redemander les garçons à dix-huit ans , & les filles à seize , & jamais elle ne pouvoit garder les uns jusqu'à dix-sept. ans , & les autres jusqu'à quinze. Passé cet âge , la bougie s'éteignoit. Elle échouoit toujours à cette dernière année , par les ruses de la Fée Trompeuse , qui étoit sa mortelle ennemie.

Trompeuse n'étoit point une de ces Fées terribles qui ont des cheveux de serpens , des dents de rouille , des yeux comme des charbons ardens , & un char tiré par des dragons volans. Elle étoit bien plus dangereuse ; elle étoit attirante au lieu d'être effrayante ; elle avoit le pouvoir de prendre telle figure qu'elle vouloit , & avoit toujours soin d'en prendre une aimable , pour nuire plus sûrement , & pour être adroitement mal-faisante.

La Fée Raisonnable n'avoit pas droit de lui interdire l'entrée de son Palais ; c'étoit au contraire une épreuve nécessaire pour la perfection de la jeunesse , mais qui tournoit presque toujours à son imperfection.

Elle se monroit aux uns sous la figure de

la Fée Ambitieuse , & leur peignoit les grands en beau. La Fée Raisonnable s'efforçoit en vain de les peindre dans le vrai , *c'est-à-dire en laid* : on l'écoutoit sans la croire ; le portrait qu'en faisoit la Fée Trompeuse , flattoit l'orgueil , il n'en falloit pas davantage ; l'amour-propre de ceux à qui elle parloit, s'approprioit déjà les respects qu'on ne rend qu'à la place , & le souffle de la vanité éteignoit bientôt la bougie.

Trompeuse étudioit avec soin le caractère des filles ; à celles qui n'en avoient aucun (ce qui arrivoit souvent), elle faisoit valoir la douceur & la gloire d'attirer vingt Amans , sans en aimer un seul ; donnoit le nom d'esprit à l'art de les engager ; le nom de gentillesse à la malignité d'entretenir l'esprit , & le nom de sagesse au plaisir de les railler.

Si par hasard elle en trouvoit qui avoient le cœur bon , elle en faisoit des dupes ; elle leur inspiroit le désir d'aimer , en leur vantant le bonheur d'un attachement durable & d'un amour sincère. C'étoit vainement que la Fée Raisonnable , vertueuse sans être sévère , & aimable sans être fausse , leur représentoit que ce bonheur est trop dépendant de celui auquel on s'attache ; on ne l'en croyoit pas. L'amour-propre , *ce vilain amour-propre* , qui pourroit

produire tant de vertus , & qui les gâte presque toutes , leur persuadoit que la Fée se trompoit , & qu'il n'étoit pas possible qu'on cessât jamais de les aimer.

Toutes les vûes de la Fée Trompeuse se tournerent vers Zelmaïde ; elle négligea même de séduire les autres , & la Fée Raisonnable en profita pour achever l'éducation de deux ou trois garçons qu'on n'a jamais employés dans le monde , parce qu'on les trouvoit trop singuliers , & de deux filles qu'on força de se faire Religieuses par raison , pour les en corriger.

Zelmaïde avoit quinze ans , & jusqu'alors *sa petite bougie s'étoit maintenue allumée comme une chandelle d'offrande* ; mais il se trouva un certain Zulmis qui l'empêcha de brûler jusqu'au bout. Il étoit fils d'un Roi de la Cochinchine ; c'étoit *un petit Monsieur* fort agréable , qui savoit l'Espagnol comme un Indien , l'Anglois comme un Turc , & le François comme Paméla.

Il inventoit des modes , *avoit une montre de Baillon* , faisoit des logogriphe , & savoit par cœur le Bal de Strasbourg. Il avoit donné ordre qu'on lui envoyât , par la diligence de Lyon , les Jugemens nouveaux , une Comédie bourgeoise transcrite par Minet , & le Cordon de

St. Michel; mais tout cela fut faisi & confisqué à une barrière des Etats de la Fée Raisnable. Quoiqu'il eût des ressources en lui-même, il n'en cherchoit pas moins Zelmaïde, qu'il voyoit quelquefois, & qui s'amusoit autant à l'entendre parler qu'à lire le Mercure.

La Fée Trompeuse, pour le confirmer dans son goût naissant pour cette jeune Princesse, prenoit souvent la figure de la Fée Raisnable, & lui vantoit beaucoup le mérite de Zulmis. La Princesse aimoit bien la Fée dans ces momens, & ne lui trouvoit jamais tant de raison que lorsqu'elle en manquoit. Quand elle retrouvoit la Fée Raisnable, elle remettoit la conversation sur Zulmis : la Fée lui disoit de s'en défier; elle ne pouvoit pas allier ces contradictions, & finissoit par dire que la Fée Raisnable étoit vieille & commençoit à perdre la raison.

Un jour qu'elle se promenoit dans un petit bois du Palais, elle y trouva Zulmis qui rêvoit; elle fut émue, & ne put pas s'empêcher de l'interrompre. La Fée Trompeuse avoit su amener ce hasard; car, en les servant, elle vouloit en tromper d'autres, & se préparoit peut-être un jour à les tromper eux-mêmes.

Je me croyois seule ici, dit Zelmaïde avec un air ému, & tenant toujours sa bougie qui commençoit

commençoit à l'incommoder. Je ne m'attendois pas non plus, dit Zulmis, à m'y voir avec vous ; je me contentois d'y rêver ; mais puisque le hasard nous y rassemble, & que nous sommes tous deux disciples de la Fée Raisonnable, éprouvons, en raisonnant ensemble, si nous avons bien profité de ses leçons. Volontiers, reprit Zelmaïde, car j'aime à raisonner. Vous venez de me dire que vous rêviez à moi ; de quelle façon y rêviez-vous ? je suis curieuse de savoir si c'est de la même manière que je rêve à vous. Quoi ! vous rêvez à moi, Zelmaïde, s'écria Zulmis ? Oui, sans doute, répliqua-t-elle avec une naïveté qui prouvoit que sa bougie brûloit encore ; mais je n'y rêve que la nuit, car la Fée m'a défendu d'y songer le jour. Ah ! pour moi, dit le Prince, à toute heure, à tout instant, soit que je dorme ou que je veille, vous êtes le sujet de mes songes ou de mes pensées ; vous excitez en moi des impressions que je ne connoissois pas ; c'est un tumulte d'idées & de sentimens qui me tourmentent & qui me plaisent ; je m'en demande la cause à moi-même, & je ne la puis comprendre : mais ce que je comprends encore moins, c'est que mon ame, mon esprit & mon cœur, que la Fée nous assure être indépendans du corps, y sont né-

cessairement liés dans ces instans , & réfléchissent sur lui les effets de tous leurs mouvemens. Oui , charmante Zelmaïde , dès que je pense à vous , dès que je rêve à vous , je fors de mon état naturel ; mais c'est pour passer dans un état mille fois préférable. J'en goûtois toutes les douceurs quand vous avez paru. . . . Mais , en effet , dit Zelmaïde , vos yeux ne sont pas comme ils ont coutume d'être ; ne vous en offensez pas au moins. Ils me plaisent autant de cette façon-là.

Votre état , Zelmaïde , auroit-il quelque conformité avec le mien ? Mais répondit-elle , oui cela peut être je n'en suis cependant pas sûre. Puisque nous sommes en train de raisonner , je vais vous en faire la peinture. Je rêve à vous plus que je n'y songe ; c'est apparemment par respect pour les ordres de la Fée. Quand je suis éveillée , je ne vous cherche pas , & je désire vous trouver. J'aime votre conversation , elle m'amuse sans me faire rire , & j'en suis bien aise , parce que je n'en ai pas l'air moins raisonnable. Vous n'avez peut-être pas plus d'esprit qu'un autre ; mais cependant ce que vous me dites me plaît davantage : c'est sans doute la façon dont vous le dites. Quand vous me quittez , je deviens triste ; il semble que le contentement se sépare

de moi pour aller avec vous , & me laisse dans un état de langueur dont j'ai honte , sans savoir pourquoi. Voilà l'histoire de mes journées. Et celle des nuits , demanda Zulmis en la regardant tendrement ? Ah ! Zulmis , je n'ose pas vous la conter. Eh ! qui peut vous en empêcher , dit Zulmis en lui baissant la main ? craignez-vous de me rendre trop content ? Prenez donc garde , dit la Princesse , vous ferez tomber ma bougie ; vous êtes cause que j'ai déjà eu bien peur pour elle. Et comment cela , répondit Zulmis ? Vous voulez donc tout savoir , répliqua Zelmaïde ? oh ! pour cela , Zulmis , vous êtes impatientant..... Je serois bien fâché de vous déplaire , poursuivit le Prince ; mais vous m'affligez véritablement. Hé bien , dit-elle , je vais donc vous satisfaire.

Vous savez que la premiere chose que la Fée Raisonnable recommande aux filles , c'est de tenir toujours leur bougie allumée ; c'est-là ce qui décide , à ce qu'elle prétend , de leur réputation , de leur vertu , & de leur établissement. L'article essentiel , à ce qu'elle dit , est de n'avoir jamais de prédilection que pour celui qu'on épouse. Si par malheur on en marque pour quelque autre , adieu la bougie , elle s'éteint , & l'honneur s'évanouit avec sa flamme.

La vôtre , dit Zulmis , rend bien de l'éclat ;

je ne puis imaginer qu'elle ait couru quelques dangers.

Mais oui répondit Zelmaïde, il est vrai qu'elle est allumée ; il me semble pourtant qu'elle éclaire moins que quand je vous ai abordé ; cela m'inquiète. Pourquoi , s'écria Zulmis , avoir des inquiétudes si mal-fondées ? Mais nous nous éloignons du point le plus intéressant de notre conversation. Je crois l'avoir oublié , dit Zelmaïde. De quoi s'agissoit-il donc ? De vos histoires de nuit , répondit Zulmis. Il est vrai ; vous m'en faites souvenir , reprit Zelmaïde. En vérité , Zulmis , je m'imagine que je fais mal de vous confier toutes ces choses-là. Ce ne sont que des rêves au moins ; & comme vous en êtes l'objet , je crois que vous pouvez aussi en être le confident. Hé bien , voilà parler raison , dit Zulmis. Je ne fais , poursuivit Zelmaïde , ma bougie pétillie furieusement ; on diroit qu'il est tombé de l'eau dessus. Revenons à votre rêve , je vous en conjure , dit Zulmis. Hé bien , mon rêve.... je ne le conçois pas. La Fée m'a souvent dit que les rêves n'étoient que des impressions gravées dans notre ame par des idées qui nous ont occupés le jour. Le mien n'est pas de cette nature , car il m'a mise dans une situation , dans un désordre , dans une satisfaction que

je n'ai jamais sentie , & dont je n'ai jamais eu le moindre soupçon pendant tout le temps que j'ai veillé. On vous a dit souvent que j'étois destinée à épouser le Génie Epais ; je ne le connois que pour l'avoir vu deux fois venir ici avec ma mere ; on m'a dit qu'il m'avoit trouvée jolie : je ne fais pas si on lui a rapporté que je l'avois trouvé fort sot. Cela prouve , dit Zulmis , que vous avez tous deux l'esprit juste. On me répétoit souvent , continua Zelmaïde , que c'étoit lui qui devoit être mon mari. Je demandois à la Fée ce que c'étoit qu'un mari ; elle me répondoit que c'étoit quelqu'un qu'on devoit aimer de tout son cœur ; cela m'embarraffoit , & j'aurois voulu , puisqu'on doit aimer un mari , qu'il fût fait de façon à rendre l'amour un plaisir plutôt qu'un précepte. La Fée disoit alors que c'étoit de ces choses sur lesquelles il ne faut point raisonner : c'est un des articles qui m'impatientent le plus dans la Fée Raisonnable ; elle semble n'employer la raison qu'à exclure le raisonnement. Je sortois toujours fort peu satisfaite de tous ces entretiens-là. Un jour je vous vis , vous m'abordâtes ; nous liâmes une conversation qui nous conduisit à la connoissance : cette connoissance approcha bientôt de l'amitié ; nous devînmes amis. Vous remplîtes

l'idée que je m'étois formée de ce que devoit être un mari ; j'en parlai à la Fée , qui me réprimanda , & qui m'assura que ma bougie s'éteindroit pour toujours, si j'avois du penchant pour un autre que le Génie Épais. Ce discours-là me donna de l'humeur , & je me retirai de bon e heure. Je ne fus pas plutôt endormie qu' je me crus éveillée ; je vous vis entrer dans ma chambre , & jamais je ne vous avois mieux trouvé le modele d'un mari. Vos cheveux étoient épars ; vos yeux vifs ne rendoient cependant que des regards languissans. Vous vous jetâtes à mes genoux vous me baisâtes la main ; je voulus la cacher vous la cherchâtes , & je vous en fus gré Ah ! Zulmis , je n'ose poursuivre. Je commets certainement une faute en vous faisant ce récit ; j'en rougis , & l'on ne rougit jamais que quand on fait mal.

Je fais donc mal en vous écoutant , dit Zulmis avec une voix entrecoupée ; car je sens aussi le feu qui me monte au visage , & je n'en suis point inquiet. Poursuivez , aimable Zelmaïde , achevez mon bonheur.

Je ne puis avoir la force de vous contredire , répondit la Princesse. (Le Lecteur saura qu'ici la bougie de Zelmaïde diminue beaucoup sans qu'elle s'en apperçût.) Où en étois-je , dit

Zelmaïde ? je perds toujours le fil de mon histoire , & je m'en prends à vous. Je ne vous interromps cependant pas , répliqua Zulmis ; vous en étiez , je crois , à votre main , que vous me fûtes gré de chercher ; il ne s'agit plus que de savoir où j'eus le bonheur de la trouver. Ah ! oui , reprit la Princesse , je la cachai , il est vrai , parce qu'en la tenant dans la vôtre , vous gêniez trop ma tranquillité..... Mais je n'y gagnai rien (cela prouve qu'il y a une étoile pour tout.) Je ne fais comment cela se fit ; mais mon obstination à vous refuser cette faveur , vous en valut d'autres auxquelles je ne songeois pas , & dont je ne pouvois me défier. Vous étiez plus pressant , & moi plus agitée. En vain je vous repouffois , en vain je vous criois que je vous détestois , ma physionomie me servoît mal apparemment ; cependant je rappelai toutes mes forces pour vous marquer ma colere , quand j'aperçus tout-à-coup la Fée Raisonnable : sa vue m'effraya , mais la douceur de son air me calma. Il vaut bien mieux la voir en rêvant que lorsqu'on est éveillé. Pourquoi, Zelmaïde , me dit-elle , tant résister à ce Prince ? Il vous aime , il vous plaît ; c'est donc lui que les Dieux ont marqué pour être votre époux. Ils seroient injustes de vous en donner un autre ,

& de vous commander des sentimens contraires à ceux qu'ils vous inspirent. Vraiment je suis de votre avis , dit Zulmis ; cette Fée raisonne bien mieux la nuit que le jour. Hé bien , que lui répondîtes-vous ? Hélas ! Zulmis , je ne lui répondis rien , je soupirai , je vous regardai , je vous sentis dans mes bras..... je ne vis plus la Fée ; je voulus l'appeler , & je ne pus prononcer que ces mots : Ah ! Zulmis.... mon cher Zulmis , que faites-vous ? Je me sentis alors dans un état que je ne puis dépeindre. Je me réveillai , je me crus perdue ; je regardai bien vite à ma bougie , & je fus toute surprise de la voir plus brillante que quand je m'étois couchée. N'en doutez point , Zelmaïde , s'écria Zulmis.... ce rêve étoit un ordre des Dieux , tout mon cœur en est rempli , jamais je ne me suis senti tant de piété. Oui , votre récit m'a mis hors de moi-même ; sans doute c'est le feu divin qui m'anime & je lis dans vos yeux qu'il vous inspire aussi.

Zulmis ! Zulmis ! répondit la Princesse , puis-je le croire , lorsque les desseins de ma mere y sont si opposés ? Il me semble qu'une mere ne doit vouloir que ce que les Dieux ordonnent , ou que les Dieux nous trompent en nous faisant vouloir ce que défend une

mere (*). Ce beau raisonnement ne déconcerta pas le Prince , qui commença à presser Zelmaïde , comme si elle eût rêvé. Elle prit la fuite ; mais elle trouva la Fée Trompeuse , qui , sous les traits de la Fée Raisnable , l'arrêta , & donna le temps à Zulmis de la saisir. Elle disparut dans le même moment. Cette vue avoit redoublé les instances du Prince : Zelmaïde vouloit toujours s'échapper ; mais tout d'un coup sa bougie glissa de sa main , & s'éteignit en tombant. Ah ! ç'en est fait , s'écria-t-elle , voilà tout ce que je craignois arrivé. Cruel ! vous êtes cause que ma bougie est éteinte , je n'oserai plus reparoître devant la Fée. Hé bien , fuyons sa vue , dit Zulmis ; ne pourrons-nous être heureux sans elle ? Hélas ! répondit Zelmaïde en pleurant , vous m'abandonnez. Je ne puis me fier à vous..... Non , je veux rechercher ma bougie. En disant ces mots , elle voulut effectivement se baisser & chercher à tâtons ; mais elle fit un faux pas dont Zulmis profita. Ah ! Zulmis , lui cria-t-elle , vous me prenez en trahison ; ce procédé est horrible..... Zulmis..... Zulmis.... voulez-vous bien finir ?..... Ah ! je vous ab-

(*) Quelques Critiques s'imagineront peut-être que, dans cet endroit, j'ai pillé le *Pastor Fido* ; ils seroient dans l'erreur ; j'ai seulement imité sa façon d'argumenter.

horre je ne vous le pardonnerai jamais....
Oui, j'en suis sûre, vous me ferez infidèle.
Zulmis, sans répondre un seul mot, l'accabloit de baisers. Quoi ! disoit-il avec la voix tremblante du bonheur ; quoi ! tant de charmes feroient la proie du Génie Epais ? Zelmaïde ! adorable Zelmaïde ! Ici ils perdirent tous deux la parole, & pour tout dialogue, silence & baiser, baiser & silence. Zelmaïde revint à elle, & voulut dire encore, je vous abhorre ; mais elle se méprit en articulant, & dit, en poussant un soupir : ah ! Zulmis, je vous adore.

Le Lecteur ne s'attend pas, je crois, à voir Zelmaïde retrouver sa bougie ; elle ne se donna même plus la peine de la chercher : mais quand elle fut revenue de son ivresse, quand elle vit de sang froid l'avantage que Zulmis venoit de remporter, la honte & la douleur s'emparèrent de son ame. On ne connoît jamais mieux la pudeur, que lorsqu'on vient de s'en écarter. Elle fit des reproches au Prince ; elle n'osoit plus paroître devant la Fée. *C'étoit la Fée Trompeuse, qui, fière de les avoir réduits, s'étoit empressée de l'annoncer à la Fée Raisnable.* Enfin Zulmis fut si persuasif, qu'il dissipa les craintes de Zelmaïde. Ils sortirent à l'instant du Palais de Raisnable. Je ne fais pas s'ils furent aussi contents que je le suis d'être sorti de ce Palais de

la Raïson ; je craignois de ne pouvoir pas m'en tirer , & je ne crois pas qu'on m'y rattrape.

Les voilà donc voyageant avec l'amour de plus & la raïson de moins ; ils firent peu de chemin , parce que le plaisir les arrêtoit souvent. C'est un obstacle qui s'use promptement. Zulmis , après plusieurs preuves de sa façon de penser , en fut réduit aux simples assurances. Il jura à Zelmaïde qu'il l'aimeroit toujours , & commença à devenir beau parleur : mais Zelmaïde ignoroit encore que les protestations d'amour ne sont que des ressources , & qu'il n'y a que les faits qui soient de vrais sermens. Un jour ils rencontrèrent dans un bois (car c'est toujours dans un bois qu'il faut que ces choses-là arrivent) , ils rencontrèrent une tortue qui leur dit , d'une voix traînante , qu'elle étoit Fée , qu'elle les connoissoit , & qu'elle les protégeoit. Cette manière d'éloigner les mots à un quart-d'heure l'un de l'autre , plut tant à nos Amans , qu'ils la conserverent ; elle devint même , pendant quelque temps , le bon ton de la Cour ; mais comme tous les Arts vont en se perfectionnant , ce ne sont plus à présent les mots qui traînent , ce sont les pensées.

Zelmaïde fut un peu honteuse d'apprendre que la tortue la connoissoit ; cependant elle

s'y accoutuma. Je fais, leur dit cette Fée, que vous êtes fatigués, & je me suis traînée exprès ici pour vous donner mon équipage. Ils virent en effet un char attelé de six tortues. Le Prince & la Princesse s'y placèrent, & la tortue protectrice les laissa aller. On se doute bien que c'étoit la Fée Trompeuse qui avoit pris cette forme; ce ne sera pas la dernière qu'elle prendra.

La lenteur de cette voiture impatienta beaucoup Zulmis, & causa des maux de cœur à Zelmaïde; ils commencèrent à se dire en bâillant : ah ! que nous sommes heureux ! La conversation se tourna insensiblement en monosyllabes; le Prince s'endormit, la Princesse en fut choquée; l'aigreur se mit de la partie : le Prince descendit, & tout-à-coup les six tortues devinrent six papillons qui enleverent Zelmaïde & la porterent chez la Fée Coquette.

Zulmis fut fort étonné quand il l'eut perdue de vue, & demeura fort honteux de se trouver à pied comme un Comédien de campagne; il n'y eut alors de plus sot que lui que le Génie Epais, qui étoit arrivé chez la Fée Raisonnable avec la Reine Couleur de rose, pour venir chercher & épouser Zelmaïde. Il fut *confondu* quand on lui dit qu'elle n'étoit plus dans le Palais. La Reine, qui en étoit sortie à quatorze ans à peu-près de la même façon, cria beau-

coup , mais admira en secret la patience & la vertu de sa fille ; elle n'est pas la seule qui ait pensé ainsi en pareille circonstance. Le Génie n'écoutoit pas un mot de ce qu'on disoit , & répondoit à tout. Sa figure étoit l'image de son esprit ; il avoit de petit traits noyés dans un visage boursoufflé ; il ressembloit à un enfant *que l'on regarde avec un microscope*. Il avoit un frere qui lui étoit encore inférieur pour l'esprit ; on le nommoit le Génie la Bête , pour le distinguer ; malgré cela l'on prenoit souvent l'un pour l'autre.

Sa fureur fut poussée à l'excès , & il disoit toujours : Je n'entends point raison , Mesdames (le fait étoit vrai) , je veux avoir ma femme ; j'ai compté là-dessus ; si l'on me prend pour un sot , on se trompe fort ; en un mot , je n'en veux pas avoir le démenti. Si on a donné la Princesse à un autre qu'à moi , je veux qu'on me la rende ; & si c'est elle-même qui s'est donnée , il faut la renvoyer chez sa mere , & la faire mettre à Saint-Lazare.

On lui dit , pour le calmer , qu'il raisonnoit très-bien , & l'on convint de faire des perquisitions pour découvrir où étoit Zelmaïde. Cette résolution l'appaisa : en effet , il partit avec la Reine ; *& comme c'étoit un petit homme bien fin , il demandoit à tous les voyageurs , sans faire*

semblant de rien, s'ils n'avoient pas trouvé une fille qui se laissoit enlever de bonne volonté par quelque Petit-maître. Si par hasard quelqu'un d'eux avoit fait la rencontre d'une femme & d'un homme, il en rendoit compte au Génie. Hé bien, répliquoit-il avec vivacité, cette femme ou fille s'appelle-t-elle Zelmaïde? Je ne fais pas son nom, lui répondoit-on. Comment diable voulez-vous donc que je la reconnoisse, disoit-il? Il s'applaudissoit, & disoit à la Reine : Voyez-vous, il faut être rusé; c'est d'abord le nom qu'il faut demander; c'est un moyen bien plus sûr pour reconnoître quelqu'un, que les traits du visage.

Le voyage se passa en entretiens de cette force-là; ce qui fit que la Reine fut très-contente que sa fille se fût échappée. Elle étoit cependant toujours soumise au Génie Epais; elle ne pouvoit en espérer un autre que par sa permission. Tel étoit l'ordre du Destin; car un Conte de Fée ne se passe pas plus du Destin, qu'un Opéra nouveau de tambourins & de pantomimes.

Je reviens à Zelmaïde, qui étoit arrivée chez la Fée Coquette, & je laisse le temps à Zulmis de marcher long-temps avant que de raconter ses aventures. La Princesse ne se plut point dans ce nouveau Palais; elle avoit trop d'esprit pour

s'amuser avec des femmes , qui souvent réduisent le leur en pantomimes ; & elle avoit trop bien débuté avec Zulmis , pour être satisfaite d'un pays où le cœur & le tempérament ne sont que dans la tête.

Elle vit plusieurs filles qui avoient manqué leur établissement , quoiqu'elles fussent réellement filles ; mais l'apparence étoit contre elles , & c'est le cas où il vaut mieux le paroître que l'être.

Elle remarqua beaucoup de femmes séparées de leurs maris , qui n'avoient à se reprocher que leur étourderie ; on ne pouvoit pas blâmer leurs époux , car leur déshonneur n'étant qu'un préjugé , le tort des femmes consiste plus dans l'opinion publique que dans l'infidélité.

La Reine Couleur de rose , qui connoissoit son sang , se douta bien du chemin qu'avoit pris Zelmaïde. Malgré son âge , elle faisoit quelquefois le même voyage ; elle avoit été coquette dans sa jeunesse , elle l'étoit encore dans sa vieillesse ; c'est un travers qui survit toujours aux agrémens qui le font tolérer : on s'en moque quand il devient un ridicule.

Elle prit son écharpe couleur de rose , sa robe à fleurs vertes , & ses souliers blancs brodés d'argent. Le rouge à double couche ne fut

point épargné. Les assassins furent placés avec choix ; elle se mira , minauda , & partit.

Toutes les portes du Palais lui furent ouvertes : rien ne relève tant l'empire de la coquetterie , que les hommages & les prétentions d'une vieille. Elle aperçut sa fille , l'intimida par sa présence , & la rassura par ses caresses.

Viens m'embrasser, dit-elle , ma pauvre Zelmaïde , viens , ne crains point ta mere ; tu me rencontres ici , & tu fais que je n'ai été chez la Fée Raisonnable que pour t'en retirer. Fais-moi ta confidente ; est-tu venue ici par inclination , ou par désœuvrement ? Hélas ! ma mere , répondit Zelmaïde en soupirant , je suis bien malheureuse ! Quel en est le sujet , reprit la Reine avec un air de bonté. Avoue-moi tes fautes , ma chere fille , je te les pardonnerai *avec autant d'indulgence que si je n'en avois jamais fait.*

Vous me rassurez , grande Reine , dit Zelmaïde. Après ces mots , elle posa sa main sur son front , recueillit tous ses esprits , & après un moment de silence , s'exprima en ces termes : Ah ! ma mere , qu'il est long d'attendre jusqu'à seize ans pour se marier !

Me voilà au fait , répliqua la Reine ; j'ai été de ton sentiment. A l'âge de quatorze ans je commençai à trouver que chez la Fée Raisonnable

nable les soirées étoient bien longues ; je trou-
vai le secret de les rendre plus courtes ; j'en
sortis comme vous ; je m'étois fiée à un Petit-
maître qui me trompa. J'étois promise en ma-
riage au Prince Gris de lin ; il fallut avoir re-
cours à l'artifice pour l'abuser. Je me retirai ,
sous prétexte de piété , dans une maison de
Vierges consacrées à la Déesse Isis ; le Prince
Gris de lin en fut informé , & crut que je n'é-
tois sortie de chez la Fée Raisnable que parce
que la dévotion m'avoit tourné la tête. Cette
opinion redoubla son amour ; il me fit plusieurs
visites , il me pressa beaucoup : je résistai à ses
instances ; à la fin j'y cédaï , après avoir joué
mon rôle , & depuis ce temps j'ai toujours été
heureuse & respectée.

Ah ! Madame , s'écria Zelmaïde , vous ve-
nez de conter mon histoire. Je m'en doutois ,
dit la Reine ; tu as été persuadée par quelque
jeune homme , cela marque ta bonne foi ; tu
as eu des bontés pour lui , cela prouve ton
bon cœur ; tu voudrois à présent rétablir ta
réputation & tromper un mari , cela fait voir
ton bon esprit. Je demeurerois fille sans peine ,
dit Zelmaïde , de la façon dont je l'ai été de-
puis un an ; mais il me semble qu'on perd sa
considération en vieillissant , ce qui est le seul
dédommagement du plaisir ; ainsi je prends le

parti que vous avez pris : conduisez-moi , je vous prie , dans cette maison de Vierges.

J'y consens , ma fille , répondit la Reine ; mais je dois vous avertir d'un article assez embarrassant : sans doute vous avez eu de la foiblesse pour ce jeune Amant dont vous ne m'avez pas dit le nom. Il se nomme Zulmis , dit Zelmaïde ; c'est un Prince , vraiment. Il vous a donc trompée , répondit la Reine ? car ces Messieurs-là sont moins scrupuleux sur l'amour que sur la gloire.

Je reviens à l'article embarrassant. Dans cette maison d'Isis , on sort par une porte différente de celle où l'on entre ; elle s'appelle la porte des épreuves : c'est celui qui doit vous épouser qui vous mene par la main ; il est maître de vous faire sortir par la porte d'entrée ; mais s'il a quelque défiance , ce qui arrive souvent , il conduit toujours par l'autre. Lorsqu'une fille s'est retirée dans ce Temple par un excès de ferveur , elle passe sans obstacle ; mais si sa conduite n'a pas été sans reproches , la porte se baisse , on ne peut pas sortir , & l'on est condamné à rester dans cette maison de mortification pendant toute sa vie.

Mais véritablement , ma mere , dit Zelmaïde , cet article est embarrassant ; comment avez-vous pu faire pour passer ?

Le Prince Gris de lin étoit si persuadé de sa sagesse, répondit la Reine, qu'il auroit cru m'outrager en me faisant sortir par la porte des épreuves ; mais il est rare de trouver des hommes aussi crédules. Le Génie Epais est trop sot pour n'être pas soupçonneux. N'importe, dit Zelmaïde, je n'ai plus que cette ressource, il faut la tenter ; d'ailleurs, je vous avouerai que j'aime Zulmis plus que jamais ; je suis inquiète de lui : la dissipation du monde iroit mal avec mes inquiétudes ; je les irriterois en m'efforçant de les contraindre. Si Zulmis est perdu pour moi, je consens sans peine à passer ma vie dans la maison des Vierges. Si l'absence le fait réfléchir sur son ingratitude, si le repentir le ramene, s'il vient me trouver ; son amour se renouvellera bien davantage, lorsqu'il saura que je ne l'ai quitté que pour fuir les autres hommes, ou pour songer à lui dans le fond d'une solitude.

La Reine, aussi charmée que surprise d'avoir mis au jour une fille à sentiment, la conduisit sur le champ au Temple d'Isis ; elle fit demander la Grande-Prêtresse, & lui présenta Zelmaïde comme un modèle de sagesse. La Prêtresse lui répondit avec des yeux bénins & un ton mielleux, que cela ne l'étonnoit pas, puisqu'elle étoit sa fille. Je la recevrai avec

grand plaisir , grande Reine , continua-t-elle , mais je dois en faire une petite politesse à notre Modérateur ; je ne doute point qu'il n'agrée la Princesse : souffrez que je le fasse avertir. Quelques momens après , le Modérateur entra ; c'étoit un Grand-Prêtre d'Isis , fait à peindre , qui avoit cinq pieds & six pouces , les sourcils bruns & les narines ouvertes ; sa physionomie annonçoit qu'il rendoit la porte des épreuves impraticable. Vous regardez attentivement , dit la Prêtresse à la Reine , le vénérable rayon de la sainte Déesse. Il répand la bénédiction sur notre maison ; jamais nous n'avons eu tant de Vierges que depuis que nous sommes assez heureuses pour le posséder. Je le crois , répondit la Reine ; de mon temps , vous n'aviez qu'un petit vilain Prêtre que nous haïssions toutes. Je m'en souviens , dit la Prêtresse , c'étoit la Déesse qui nous l'avoit donné dans sa colere. Hé bien , Très-Vénérable , continua-t-elle , que pensez-vous de la Princesse ?

Je la juge très-propre , répondit-il , à attirer sur nous les influences célestes de la Déesse , & c'est , si je ne me trompe , la Vertu qui l'amene ici , comme c'est - elle qui m'y retient. Vous êtes bien poli , répliqua Zelmaïde en rougissant. Oh ! le Vénérable est connoisseur , dit la Supérieure , l'expérience vous le prou-

vera. Après ces complimens , la Reine laissa la Princesse entre les mains de la Prêtresse & du Vénérable , & retourna dans son Palais , résolue d'informer le Génie Epais de l'excès de zele de sa fille.

Je profite de cet intervalle pour instruire le Lecteur de ce que devint Zulmis.

L'éloignement de Zelmaïde ranima sa passion ; il s'agitoit , il imploroit l'Amour , il apostrophoit la Fée Tortue , il parloit fort mal des Dieux & du Destin , & même tout haut. Ce fut là le premier monologue qui ait jamais été fait : il arrive souvent que ceux qu'on entend dispensent de la reconnoissance pour celui à qui on doit cette invention : il ne se promenoit pas de long en large , mais il alloit tout droit son chemin ; enfin il se consola en se fatiguant , car il s'endormit (le Lecteur s'imagine bien que je ne laisserai pas échapper une si belle occasion de placer un songe). En effet , une heure après qu'il se fut livré au sommeil , dans le temps que l'Aurore alloit paroître , & que tous les songes sont vrais , il se crut transporté dans un Palais , qui étoit admirable sans doute ; il étoit habité par deux Fées. L'emploi de l'une étoit de rassembler plusieurs particules d'une substance aérienne & subtile , & d'en former les esprits. Ces esprits étoient tous différens

entre eux , bons ou mauvais , déliés ou pesans , solides ou superficiels , doux ou caustiques ; selon la qualité de la substance dont ils étoient composés ; car souvent il s'y mêloit un peu de matiere grossiere , ce qui faisoit les fots ; encore plus souvent beaucoup de nitre , ce qui faisoit les esprits satiriques & méchans ; en un mot , la différence de tous ces mélanges faisoit la différence de tous ces caracteres , soit grands & élevés , soit flatteurs & rampans ; les vices & les vertus se pétrissoient avec la substance qui formoit chaque esprit , & se développoient à mesure que se délioient les organes des corps qu'ils animoient.

Après que la Fée avoit créé un certain nombre d'esprits , elle venoit les déposer entre les mains de l'autre Fée , dont l'emploi étoit de former les corps avec de la matiere terrestre. Comme elle étoit malicieuse , & quelquefois mal-faisante , elle se plaisoit à rendre ces images différentes entre elles. Après s'être sérieusement appliquée à former l'image d'un homme bien fait , elle se délassoit & rioit en faisant dix autres corps ou bossus ou tortus. Elle faisoit le même traitement aux visages ; quand elle en avoit fait une douzaine de beaux , elle en faisoit trente qui étoient ridicules : les uns étoient louches , les autres avoient un nez

épaté; ceux-ci étoient près d'être bien, mais ils étoient fades; ceux-là avoient l'air ignoble. Tel étoit le caprice de la Fée, qu'elle exerçoit encore avec plus de plaisir à l'égard des femmes : elle paroissoit souvent avoir les meilleures intentions du monde en donnant toutes les perfections au corps de quelques-unes, & l'on étoit tout étonné de voir qu'elle y joignoit une tête d'une laideur abominable. D'autres fois elle formoit des corps en dépit des Graces, sans taille, sans embonpoint, sans blancheur, & leur donnoit une figure charmante; les premières étoient destinées à être de bonnes jouissances, & les dernières à être de bonnes fortunes.

Ce n'étoient-là que les malices innocentes de la Fée; elle avoit malheureusement le droit d'animer ces corps avec tel esprit qu'elle jugeoit à propos de choisir; & comme elle étoit instruite de l'état & des emplois que le Destin réservoir à chacun, l'esprit qu'elle emprisonnoit dans chaque corps étoit presque toujours le contraire de celui qu'on auroit dû avoir.

Un spectacle si nouveau fit naître à Zulmis la curiosité de savoir de quel genre étoit l'esprit qui animoit Zelmaïde. Il s'en informa à la Fée Maligne, qui lui fit cette réponse: Zelmaïde est une Princesse accomplie; je n'eus aucune idée de mal en la formant depuis la tête jusqu'aux

pieds , ce qui ne m'arrivera de long-temps ; mais je lui donnai une ame trop sensible , & je m'en repens , car elle s'est attachée follement à un certain Zulmis , qui est assez aimable , mais qui est un peu fat ; aussi , pour l'en punir , il reverra cette Princesse , qui le traitera comme un chien , & il passera trente nuits avec d'autres Beautés , sans en être plus heureux.

Cet oracle l'affligea tant , qu'il se réveilla ; il se trouva seul sur une pelouse humide , & il se sentit encore plus fatigué du chemin qu'il avoit fait , qu'effrayé de son rêve. Il se remit cependant en marche sans avoir d'objet déterminé , étant également inquiet du traitement qu'il devoit recevoir de la Princesse , & de celui qu'il devoit faire aux autres Beautés. Il s'imaginoit sottement (car l'amour-propre tire toujours tout à lui) que c'étoit trente épreuves auxquelles Zelmaïde l'exposeroit , & trente sacrifices qu'il lui feroit.

Il voyageoit dans cette confiance , lorsqu'il apperçut qu'il étoit dans une grande avenue qui conduisoit à un Château : il espéra que peut-être il y trouveroit Zelmaïde ; ainsi son premier motif , pour y aller , fut l'amour , quoi-qu'il en eût de plus pressans , qui étoient le besoin & la lassitude. Il trouva à la grille de la première cour , deux Nains qui faisoient les

Géans : il leur demanda poliment si la Princesse Zelmaïde n'étoit pas dans ce Palais. Ils lui répondirent fièrement qu'ils ne connoissoient pas cela. Du moins, Messieurs, poursuivit-il encore plus humblement, ayez la bonté de m'apprendre le nom de votre Maître ou de votre Maîtresse. *Je ne fais comment*, répliquèrent-ils en haussant la voix. Eh, Messieurs, ayez pitié, dit Zulmis, d'un pauvre Prince qui vous demande le nom de.... Eh, que diable ! s'écria un des Nains en l'interrompant, on se tue de vous dire que ce Palais appartient à la Fée *Je ne fais comment*. Ah ! je vous demande pardon, dit Zulmis, le nom de votre Maîtresse est *Je ne fais comment* ? Eh, oui, mon garçon, reprit l'autre Nain, vous n'entendez donc pas le François ? Pendant cet entretien, la Fée *Je ne fais comment* revint de la promenade, & demanda à ces Nains quel étoit cet homme. Ils lui répondirent que c'étoit le Prince *Je ne fais qui*. Zulmis se présenta à la Fée avec un air de Seigneur, lui fit une révérence légère & un compliment avantageux. Ce début répondoit au caractère de la Fée, & lui donna bonne opinion du mérite de Zulmis. Elle lui ordonna de l'accompagner ; & pendant ce trajet de la cour jusqu'à son appartement, elle le questionna, l'interrompit, le

loua, & le contredit. Le Prince ne favoit comment prendre la chose, & voyoit le nom de la Fée qui tiroit son étymologie de son esprit, & même de sa figure ; car elle n'étoit pas comme une autre ; elle avoit des cheveux blonds & la peau noire , un œil grand & beau , & l'autre petit & joli ; c'étoit-là l'uniforme des autres traits : elle avoit les joues molles , parce qu'il faut les avoir fermes , & l'esprit dur , parce qu'il faut l'avoir doux. Le Prince ne connoissoit encore que cela d'elle.

La Fée demanda à dîner ; ce qui fit grand plaisir à Zulmis. On lui annonça qu'elle étoit servie ; elle dit qu'elle avoit mal au cœur , & qu'elle ne mangeroit que le soir ; ce qui fit beaucoup de peine à Zulmis.

Elle avoit autant de tempérament que d'humeur ; ce qui la contrarioit cruellement , & la rendoit quelquefois obligeante malgré elle : mais elle étoit difficile , & favoit , dans le plaisir même , trouver des circonstances qui fau-voient les droits de son humeur.

Elle ne connoissoit pas encore Zulmis , & , pour n'en être pas connue , elle lui dit qu'elle avoit l'esprit sérieux. Elle voulut raisonner , elle bâilla ; il tourna la conversation sur le sentiment , elle le railla ; il voulut hasarder l'équivoque , elle s'en offensa. Le Prince étoit

entièrement déconcerté. Elle trouva qu'il faisoit trop chaud dans ses appartemens , elle sortit dans ses jardins. Dès qu'elle y fut , elle dit qu'il y faisoit du serein ; elle rentra toujours accompagnée de Zulmis , qui n'avoit plus besoin de demander comment elle se nommoit.

Enfin , l'heure du souper arriva ; elle passa dans la salle à manger, fit placer le Prince vis-à-vis d'elle ; elle appuya ses coudes sur la table, marmotta quelques injures entre ses dents, chercha querelle à tous les plats , brusqua tous les domestiques, & dit des politesses au Prince d'un ton si rentré & si impoli , qu'il s'imagina qu'elle lui faisoit des reproches. Ses réponses ne furent pas justes , parce qu'il n'entendoit pas les demandes ; outre cela , il mangeoit beaucoup , ce qui le fit passer pour un sot. Après le souper, elle lui demanda s'il favoit lire des Comédies. Non, Madame, répondit-il, j'ai négligé ce talent-là , depuis que l'on m'a dit qu'on n'en favoit plus faire. Voilà qui est assez plat ce que vous répondez-là , dit la Fée ; avec qui donc avez-vous vécu ? Du moins vous savez quelque jeu ? Je ne fais que le tric-trac , Madame. Assurément voilà un beau choix , répliqua-t-elle aigrement , il faut que vous ayez été Pere de l'Oratoire. Madame,

dit-il humblement ; je ne suis qu'un Prince. Mon cher ami , répondit-elle , vous paroissez bien délicat pour faire ce métier-là. Madame , reprit Zulmis , si vous jugez à propos , je vais vous conter mon histoire. Eh non , en vérité , dit-elle , j'aimerois autant lire le loup galeux. Je crois bien que vous n'êtes propre qu'à vous coucher , aussi bien il est tard. A ces mots , le Prince se retira respectueusement , & demanda à une femme de la Fée où il devoit coucher. Cette femme lui éclata de rire au nez , & lui dit qu'il n'y avoit qu'un lit dans la maison , qui étoit celui de la Fée ; qu'elle faisoit quelquefois passer aux étrangers la nuit dans la cour : mais que quand elle leur avoit fait l'honneur de les faire manger avec elle , elle leur faisoit ordinairement le plaisir de les y faire coucher : en disant ces mots , elle prit le Prince , & le ramena dans l'appartement de la Fée , qui avoit déjà pris sa coiffure de nuit & ôté son rouge ; ce qui ne rappela pas Zulmis. Je crois , lui dit-elle , que vous avez été assez sot pour vous imaginer que j'avois plusieurs lits dans ce Palais : je me suis réduite au simple nécessaire ; & puisqu'on peut coucher deux ensemble , il est certain que de deux lits il y en a un de superflu ; il faut être économe & honorable. Je remplis le premier titre en ne

multipliant pas les meubles inutiles, & je m'acquitte du second en vous permettant de coucher avec moi. Toutes les femmes sortirent alors de la chambre, & laissèrent le Prince en tête à tête avec la Fée. Madame, dit-il en tremblant assurément je suis bien sensible..... Ce n'est point là ce que je vous demande, dit la Fée; tout ce que j'exige, c'est que vous soyez reconnoissant. Grande Fée, reprit Zulmis avec un peu plus de hardiesse, j'accepterois vos faveurs avec plaisir, mais j'ai un engagement. Un engagement, répliqua la Fée! Dites-moi, s'il vous plaît, ce que c'est qu'un engagement, cela me paroît neuf. Cela se peut-il, dit Zulmis; pouvez-vous méconnoître un effet dont vous avez dû si souvent être la cause? Eh bien, répondit la Fée, ce que vous dites-là peut être assez joli, quoique je ne l'entende pas; mais je meurs de peur que cela ne soit que fade. Revenons à la question que je vous faisois. Un engagement empêche donc un honnête homme de se coucher pendant toute sa vie? Oui, Madame; dit le Prince, quand ce n'est pas avec celle qui l'engage. La chose est singulière au possible, dit la Fée; il faut que ce pauvre garçon-là ait été élevé dans quelque coin du monde absolument ignoré; & puis, après cela, négligez l'éducation des

enfans ! Oh ça , mon cher ami , continua-t-elle , donnez - moi de meilleures raisons , car vous devez sentir vous-même qu'elles ne sont pas recevables. Eh bien , Madame , répliqua-t-il , puisque vous m'ordonnez de parler avec franchise , j'ai fait un vœu de ne coucher qu'avec des Vierges ; un Oracle me l'a ordonné. Et que fais-je donc , s'il vous plaît , dit la Fée ? Voilà un propos bien singulier que vous me tenez-là ! Madame , on m'a dit , répondit Zulmis , que vous aviez coutume de coucher avec tous ceux qui ont l'honneur de manger avec vous , & je présume que ce n'est pas d'aujourd'hui que vous donnez à souper. Il est vrai , répliqua-t-elle , mais cela ne veut rien dire : j'aurois bien voulu qu'on se fût oublié jusqu'à me manquer de respect , & même jusqu'à ne pas dormir tout d'un somme ! Quoi ! reprit le Prince , tout ce que vous exigez , c'est qu'on dorme à côté de vous ? Sans doute , répondit-elle : je vous conseillerois de vous émanciper ! Je veux qu'on couche avec moi pour dire seulement que le lit est bon ; cela fait honneur à une maison. Ah ! Madame , dit Zulmis , à ce prix j'y consens ; en conséquence il se déshabilla ; & la Fée , en se déchauffant , fit voir au Prince deux jambes , je ne fais comment , dont la vue étoit un vrai calmant.

Enfin, après quelques cérémonies à qui se coucheroit le premier ; ils se placèrent l'un à côté de l'autre. La Fée lui dit : A propos, j'oubliais, avant que vous vous endormiez, de vous prévenir que je suis sujette à rêver, à conter des histoires en dormant. Il n'importe, Madame, répondit le Prince, pourvu que vous permettiez de ne les pas écouter.

Le silence fut exactement gardé de part & d'autre pendant un quart d'heure. Zulmis crut entendre la Fée articuler quelques mots de loin en loin. Il prêta l'oreille, & voici de quelle façon la Fée commença ses histoires.

Il y a un mois qu'un Prince coucha avec moi, & fut assez sot pour me laisser dormir ; je le punis, & le changeai en bléreau.

Le pauvre Zulmis, à ces mots, frissonna depuis la tête jusqu'aux pieds ; cependant, comme il ne vouloit pas être bléreau, il s'approcha doucement de la Fée pour s'éprouver. Dans l'instant elle prononça cet arrêt.

Il y a quinze jours qu'un Bramine passa la nuit à mes côtés, & fut assez insolent pour vouloir me séduire ; je le changeai en loup-garou.

Zulmis fit aussi-tôt un bond du côté de la ruelle, afin de n'être point loup-garou, mais fort inquiet de savoir si un bléreau étoit plus heureux.

La Fée feignoit de s'être réveillée par le mouvement que venoit de faire le Prince. Quoi donc ! dit-elle , n'êtes-vous pas encore endormi ? Madame , répondit-il en balbutiant..... je n'en étois pas éloigné. C'est peut-être moi , poursuivit la Fée , qui ai troublé votre sommeil ? Eh point du tout , Madame , répliquait-il promptement. Nai-je pas déjà conté quelques histoires , dit-elle ? Il faudroit m'en avertir. Ah ! vous êtes trop bonne , dit le Prince toujours en tremblant.

Le silence recommença pendant une demi-heure. Zulmis commençoit à reprendre ses sens , quand la Fée prononça ces terribles paroles :

Si le Prince , qui est actuellement dans mon lit , est éveillé , je vais le changer en chat des Chartreux.

Dans l'instant , le Prince fit semblant de dormir & de ronfler : mais quel fut son état , lorsqu'il entendit la Fée qui poursuivit ainsi ! Et si ce même Prince est assez impoli pour dormir , je vais le changer en barbet.

Il tomba en foiblesse sur le champ : la Fée le tâta , & le trouva froid comme un marbre ; à force de secours & d'eaux spiritueuses , elle le fit revenir. Qu'avez-vous donc , lui dit-elle ? Oh ! rien , Madame , répondit-il avec une voix éteinte.

éteinte. Comment rien, dit la Fée ? cela n'est pas possible ; ce n'est pas là votre état naturel ? Pardonnez-moi, Madame, répliqua-t-il. Voilà précisément, dit la Fée, ce que je ne vous pardonnerai point. Vous êtes fait comme un déterré, & si vous sortiez d'ici aussi défait, cela me feroit tort. Je veux bien, pour vous rendre à vous-même, violer la loi que je m'étois faite de rester toujours insensible ; vous me faites compassion, approchez-vous de moi, je veux bien vous faire plaisir.

Voilà tout ce que Zulmis craignoit ; il obéit cependant : la Fée le serra contre elle ; mais Zulmis, en dérangeant sa main par hasard, crut toucher une peau de chien de mer. Comme il étoit déjà très-effrayé, il fit un élan surprenant. La Fée alors prit sa baguette, le toucha, & le malheureux Zulmis devint un petit choupille fort joli, & courut dans la chambre en aboyant beaucoup. Les femmes du Palais arrivèrent à ce bruit, & la Fée le fit chasser, quoiqu'il fit un temps à ne pas mettre un chien dehors.

La Fée rit beaucoup de l'aventure. C'étoit encore la Fée Trompeuse qui s'étoit transformée pour rendre service à Zulmis : c'est ce que la suite fera voir.

Zulmis, quoique très-affligé de son nouvel

état, prit cependant son parti en grand chien. Il délibéra s'il feroit hargneux ou caressant : il crut que le plus sûr étoit d'être fort doux, tant qu'il ne feroit qu'un chien de hasard, & qu'il ne devoit aboyer qu'en cas qu'il apparût un jour à quelque Dame. Il savoit que c'est alors le premier devoir d'un petit chien de japer à chaque visite. Cela fournit les plus jolies choses du monde à sa maîtresse ; par exemple, celle-ci : Qu'est-ce que c'est donc que ce petit vilain-là qui ne connoît pas les amis de la maison ?

Zulmis, pour mériter une telle fortune, s'accoutuma, dans ses différentes conditions, à danser les olivettes entre deux chaînes, à passer à travers un cerceau, à battre du poivre, à sauter par-dessus une canne, à faire sentinelle, à ne marcher qu'à trois pattes, & à faire la révérence toutes les fois qu'on éternuoit : mais tant de talens le fatiguèrent beaucoup, parce que son maître les lui faisoit exercer trop souvent. Enfin, il s'échappa, & après avoir couru huit jours & huit nuits, ennuyé de ne manger que rarement & de ne dormir qu'à l'air, il résolut de s'attacher au premier venu. Le hasard voulut que ce fût un Jardinier qui retournoit chez lui, après avoir vendu ses légumes au marché. Zulmis l'aborda, le caressa, & le suivit. Le Jar-

dinier le prit en amitié ; ainsi , dès ce moment , voilà Zulmis le chien du Jardinier.

Ceux qui savent la nécessité des événemens dans un Conte , ne seront pas surpris en apprenant que ce Jardinier étoit celui des Vierges d'Isis.

Zulmis gagna bientôt toute l'affection de la famille Jardiniere. Il fut trouvé si joli & si plein de graces , qu'on résolut d'en faire un présent à la Princesse. Zulmis ne fut point du tout fâché de cette résolution , quoiqu'il ne connût point cette Princesse ; mais il étoit bien certain que sa condition seroit meilleure. Il devoit être présenté le lendemain : il étoit déjà agréé , & on lui faisoit répéter ses révérences avec un grand succès : mais quelle fut sa surprise quand il reconnut sa chere Zelmaïde dans la Princesse ! Il se pressa de faire la révérence , fit des courbettes étonnantes , fit des cris de joie , & s'élança sur Zelmaïde , en l'accablant de caresses , & en remuant la queue comme un chien qui retrouve sa maîtresse.

Zelmaïde l'aima à la folie , & depuis la perte de son Amant , ce fut-là le premier instant où sa tristesse fut un peu suspendue. Elle demanda le nom du petit chien ; on l'ignoroit : l'Amour lui suggéra le véritable ; elle l'appela Zulmis. A ce nom , Zulmis redoubla ses caresses , fit des

efforts pour parler, & ne put qu'aboyer. La nouveauté de cet événement fit verser quelques larmes à la Princesse, que Zulmis s'empressa de lécher.

Hélas ! disoit souvent la tendre Zelmaïde en soupirant & en baissant son petit chien, hélas ! mon pauvre Zulmis, celui dont tu portes le nom est un infidele qui m'a trompée, qui m'a oubliée, & que j'aime toujours. Ces discours étoient interrompus par des lamentations de Zulmis, qui fendirent le cœur de Zelmaïde. Je vois, continuoît-elle, que mes malheurs te font compassion. Eh ! quelle ame seroit assez dure pour n'en être pas touchée, puisque toi-même en es attendri ? Les cris de Zulmis redoubloient ; il étoit au désespoir ; il voyoit la douleur & la fidélité de sa Maîtresse sans pouvoir la détromper ; il adoroit Zelmaïde, & maudissoit la Fée *Je ne fais comment.*

Dans cet instant, la Reine Couleur de rose entra chez sa fille : le premier sujet de la conversation fut le petit chien ; on dit sur lui tout ce qu'on pouvoit dire. Enfin, la Reine parla ainsi à la Princesse : Eh bien, ma chere fille, à quoi vous déterminez-vous ? Le Génie est instruit du parti que vous avez pris : loin de vous soupçonner, il vous admire & vous aime plus que jamais ; il demande à vous voir. Ah !

ma mère, répondit Zelmaïde, je dois vous avouer ma foiblesse, Zulmis est toujours présent à mon cœur, je ne le reverrai plus sans doute; mais enfin je m'y suis livrée, tout autre objet m'est insupportable; & j'aime mieux me mettre au nombre des Vierges d'Isis, & consacrer mes jours à cette Déesse (car je ne puis plus lui consacrer mon cœur), que de trahir Zulmis & tromper le Génie en recevant sa main. Ici le petit chien recommença ses plaintes, & le Génie Epais parut accompagné du Vénérable.

Zulmis, en voyant son rival, ne put pas s'empêcher de lui mordre le gras de la jambe; ce qui le mit fort en colere, jusqu'à dire qu'il étoit défendu d'avoir des chiens dans des maisons de filles. Mais le Modérateur prit la parole, & dit : Seigneur, nous les permettons aux pensionnaires. Et à vos Vierges, reprit le Génie? Oh! pour nos Vierges, répondit modestement le Vénérable, ce sont mes affaires. Revenons aux miennes, dit le Génie. Quoi donc! Zelmaïde, on prétend, que vous faites l'enfant, & que vous voulez rester ici: je ne puis pas vous en empêcher; mais, en vérité, vous ne savez pas ce que vous perdez. Je m'en doute à peu près, Seigneur, répondit la Princesse, mais mon parti est pris.

Oh pour cela, Madame, dit le Génie Epais à la Reine, je n'ai jamais vu de vertu comme celle-là ! je manque là une bonne affaire, & je tomberai peut-être sur quelque jolie Princesse qui me jouera quelque vilain tour. Cela se pourroit au moins, & quoique je ne sois pas un sot..... enfin, je ne ferois pas le premier ; cependant je vais encore essayer de persuader Zelmaïde ; en conséquence, il continua ainsi : A propos, Princesse, savez-vous que quand vous serez Vierge, vous ne pourrez plus avoir votre chien ? Je le donnerai à une pensionnaire, dit la Princesse, & du moins je le verrai toujours. Zulmis aussi-tôt lécha Zelmaïde ; la Reine éternua, il fit la révérence ; le Vénérable laissa tomber son mouchoir, il le rapporta ; le Génie voulut le caresser, il lui montra les dents. Mais il est vrai, dit-il, que ce petit chien-là est joli, il ne lui manque que la parole. La visite dura encore une heure sans que Zelmaïde fût persuadée : il fut même décidé qu'elle prendroit le voile un mois après. Cela fit une grande nouvelle dans le Temple ; le petit chien continua d'être un bien plus grand événement. Chaque Vierge lui donnoit des dragées, des biscuits & des gimblettes ; on ne s'entretenoit que de lui.

Ah ! qu'on voit de jolies choses quand on

est chien ! ne le ferai-je jamais quand je deviendrai vieux ?

Zulmis avoit si bien gagné l'affection de toute la maison, que chaque Vierge le demandoit à la Princesse pour un jour. On en vint jusqu'à le demander pour une nuit. Zelmaïde n'avoit pas la force de le refuser. Voilà donc Zulmis passant tour-à-tour dans tous les lits des Vierges. Ce fut alors qu'il fut bien surpris, en voyant qu'il y étoit toujours en troisieme.

Enfin, Zulmis remarqua que toutes ces Vierges-là, passé quinze ans, se faisoient appeler ainsi, comme on se fait souvent appeler Monsieur le Marquis. Je ne fais s'il en fit part aux autres chiens de la maison, qui l'ont rendu aux autres par tradition ; mais, depuis ce temps, aucun chien ne veut sauter pour les pucelles de quinze ans.

Zulmis se rappeloit le songe qu'il avoit fait, & le voyoit accompli ; sa Maîtresse l'avoit traité comme un chien, & il avoit couché avec plusieurs Beautés sans en être plus heureux. Cependant, le lendemain étoit le jour que Zelmaïde devoit faire ses vœux ; Zulmis résolut de troubler la cérémonie à quelque prix que ce fût. En effet, ce triste moment arriva. Toutes les Vierges étoient assemblées dans le Temple ; la Reine étoit venue, en fondant en larmes,

voir le sacrifice de sa chere Zelmaïde. Cette Princesse charmante étoit parée comme une victime ; elle avoit mis ses habits les plus éclatans , pour s'en dépouiller un instant après & se plonger dans un deuil éternel. Elle versa quelques pleurs en sortant de sa chambre avec sa mere & son cher petit chien , & dit ces mots entrecoupés de sanglots & de soupirs : Ma mere , vous êtes témoin de ma fidélité. Zulmis , que ne peux-tu savoir que c'est à toi que je m'immole ! Elle ignoroit qu'elle lui perçoit le cœur.

Elle arriva au lieu marqué pour faire les sermens de son malheur. Le Vénérable l'attendoit, orné de ses habits de Grand-Prêtre : c'étoit lui qui devoit recevoir l'engagement. Zelmaïde alloit prononcer les paroles fatales ; un silence profond régnoit dans le Temple. Zelmaïde avoit les yeux baissés ; sa mere couvroit les siens d'un mouchoir , quand Zulmis sauta tout-à-coup au visage du Vénérable , & prit si bien ses mesures qu'il lui arracha le nez avec ses dents. Il tomba évanoui ; les Vierges poussèrent des cris lamentables ; Zelmaïde demeura immobile , & la Reine rit dans ce même mouchoir où elle venoit de pleurer. Zulmis fut saisi , sa vie étoit en danger ; mais la Reine le prit , l'emmena , & dit qu'elle en répondoit. Cependant

le Chapitre s'assemble , toutes les Vierges condamnerent à mort le chien de la Princesse , & dirent qu'il falloit le réclamer , & que c'étoient elles qui devoient le juger.

La Princesse le regrettoit , mais n'osoit pas s'opposer à la sentence.

Elle devoit bientôt connoître tous ses malheurs. A la fin du jour , quand toutes les Vierges furent retirées , Zelmaïde apperçut vis-à-vis sa fenêtre la Fée Trompeuse dans le même char qui l'avoit conduite chez la Fée Coquette. Elle crut qu'elle ne pouvoit pas se dispenser poliment de lui demander des nouvelles de sa santé. O Zelmaïde ! Zelmaïde , répondit la Fée , je viens vous avertir d'un crime effroyable qui est prêt à se commettre , & que vous pouvez prévenir. Quel est-il , dit la Princesse ? Je fais , poursuivit la Fée , que vous aimez toujours Zulmis , & je vous apprends qu'il vous adore. Zulmis m'adore , s'écria la Princesse ? en quel pays est-il ? Ah ! Fée secourable , transportez-moi dans votre char..... Il n'en est pas besoin , répliqua-t-elle. Votre petit chien , que vous avez nommé Zulmis , est Zulmis en effet ; c'est votre Amant que j'ai métamorphosé ainsi pour le faire passer jusqu'à vous , & c'est lui qui sera demain égorgé à vos yeux ; il ne reprendra sa figure humaine qu'en poussant son dernier soupir , & l'u-

sage de la parole ne lui fera rendu que pour vous dire : Zelmaïde , je vous aime , & je meurs.

La Princesse fondoit en larmes à ce récit , & n'étoit pas loin de s'évanouir. (Elle ne s'évanouira pourtant pas , car cela gâteroit tout.) Vous pouvez lui sauver la vie , continua la Fée ; c'est en disant que vous consentez d'épouser le Génie Epais. Hélas ! dit la Princesse , vous savez que ce moyen n'est pas praticable. Si j'accepte pour époux le Génie Epais , il voudra me faire sortir par la porte des épreuves ; je crains que cela ne me réussisse pas , & ne serve qu'à me faire renfermer ici , sans pouvoir sauver la vie à Zulmis. Donnez-moi votre consentement , dit la Fée , je me charge du reste. Dois-je me fier à vous , répondit Zelmaïde ? Oui , reprit la Fée , je ne vous sers que pour tromper quelqu'un. A ces mots , qui valaient mieux que sa parole d'honneur , elle disparut , & Zelmaïde envoya dire le lendemain à sa mere qu'elle avoit changé de résolution , & qu'elle vouloit épouser le Génie Epais.

Le Génie Epais , comblé de joie , vint la voir aussi-tôt , & lui fit ce compliment : Eh bien , vous vous êtes donc ravisée ? Ma foi , vous avez fait sagement ; je voyois bien , moi , que dans le fond vous en mouriez d'envie ; mais vous n'osiez pas le dire ; voyez ce que c'est

que la timidité. En vérité, vous avez une vertu qui me fait plaisir. Madame, dit-il à la Prêtresse, je vous avertis que j'épouse demain la Princesse, qu'elle n'est plus à vous, que par conséquent son petit chien n'est plus soumis à votre autorité, que je lui fais grace, & qu'il ne quittera jamais sa Maîtresse, car il m'importe peu que votre Vénérable ait un nez ou n'en ait point.

La Prêtresse fut irritée d'apprendre ce changement; & Zulmis fut au désespoir, en jugeant que la Princesse l'avoit oublié, puisqu'elle épousoit le Génie Epais; mais c'étoit-là un raisonnement de chien.

La Reine tira à part le Génie, & lui dit : Seigneur, sans doute, vous ne ferez pas sortir ma fille par la porte des épreuves, ce seroit l'indisposer contre vous, en lui faisant entendre que vous doutez de sa vertu; & vous auriez tort assurément, car la pauvre enfant est si simple & si innocente. Savez-vous bien, Madame, répondit le Génie, que vous ne savez ce que vous dites, & si vous n'étiez pas Reine, je vous soutiendrois que vous raisonnez comme une cruche. Votre fille a été sage, ou ne l'a pas été : si elle l'a été, comme je le crois, elle doit me prier de la faire sortir par la porte des épreuves; & si. . . . vous m'en-

tendez bien, ah pour lors nous verrions beau jeu ; comme elle a toujours été ici, je brûlerois la maison, & le Vénérable n'en feroit pas quitte pour son nez.

Il fut donc arrêté que le jour suivant le Génie Epais, en présence de toutes les Vierges, fortiroit avec Zelmaïde par la porte des épreuves. La Reine n'en dormit point de la nuit ; la Princesse fut inquiète, mais se rassura sur la foi de la Fée Trompeuse.

Jamais le jour ne fut si beau que celui qui fut destiné au mariage de la Princesse. Il sembloit que le soleil avoit pris aussi son habit de noces, & se plaisoit à jeter plus de clarté, pour mieux voir de quelle façon Zelmaïde soutiendrait le passage redoutable.

Le Génie ayant un habillement magnifique au lieu d'en avoir un de goût, vint prendre la Princesse, accompagné d'une nombreuse suite, & la conduisit à cette porte dangereuse, qui étoit si haute, & qui souvent devenoit si basse. Toutes les Prêtresses étoient rangées aux deux côtés ; la Reine suivoit Zelmaïde avec Zulmis entre ses bras, qui étoit fort inquiet de ce qui alloit arriver.

La Princesse trembloit ; ce qui augmenta sa crainte, fut d'appercevoir au delà de la porte une Fée vieille & hideuse, qu'on nommoit la

Fée Portiere. Le Génie Epais sentant sa défaillance, parce qu'il étoit obligé de la traîner, commença à en mal augurer. Mais quelle fut sa colere en voyant le ceintre se baisser & faire devant la porte une véritable barrière ! Le respect que j'ai pour un sexe que j'aime, m'empêche de répéter les vilains reproches qu'il fit à Zelmaïde. Elle étoit déconcertée & gardoit le silence, lorsque la Fée Portiere ouvrit son effrayante bouche, pour dire ces paroles rassurantes : Seigneur, c'est peut-être vous, & non Zelmaïde qui cause cet événement. Ah ! ah ! en voici bien d'un autre, dit le Génie ; vous verrez que c'est ma faute si cette Princesse n'est pas ce qu'elle doit être. Non pas, répondit la Fée ; mais je crois que c'est vous qui n'êtes pas ce que vous devez être. Il faut vous instruire de la loi bizarre qu'établit le Génie qui enchanta cette porte. Il ordonna qu'elle se baisseroit pour les filles qui n'auroient plus leurs prémices ; mais il dit qu'elle produiroit aussi le même effet pour les hommes qui auroient les leurs. Oserois-je vous demander si vous ne seriez pas dans le cas ? Voyez cette vilaine, s'écria le Génie, qui croit qu'avant de me marier j'ai été capable de . . . morbleu, vous me seriez dire des sottises. Ah ! vous êtes le coupable, dit la Fée. Comment, ventre-

bleu, répliqua le Génie, vous me nommez le coupable parce que j'ai toujours été sage ?

Toute l'assemblée, & même la Princesse, ne put s'empêcher d'éclater de rire ; ce qui redoubla encore le courroux du Génie.

Il y a un moyen, dit la Fée Portière, de rompre cet enchantement, c'est de me donner tout à l'heure ce que vous n'auriez pas dû conserver si long-temps. A vous, Madame, dit le Génie ? Oui, Seigneur, répondit-elle, ce sont là mes profits. J'aimerois mieux, répartit le Génie, qu'on me. Mais voyez la vilaine guenon ; s'il faut avoir la Princesse à ce prix, vous pouvez la garder, j'y renonce. Alors la Fée prit l'assemblée à témoin que le Génie Epais n'étoit pas capable de se marier, & dégageoit la Princesse de l'obligation de l'épouser. Ah ! que vous me faites plaisir, s'écria la Princesse ! Oh, oh, ma belle, dit le Génie tout essoufflé de rage, vous le prenez sur ce ton-là, je vais bien vous attraper ; je consens à n'être pas votre époux, mais votre destinée dépend de moi ; écoutez votre arrêt, je ne veux pas seulement que vous demeuriez dans cette maison, je la crois trop susceptible de consolations. Du moins, dit la Princesse, mon petit chien ne me quittera pas, vous l'avez vous-même prononcé. Il est vrai, répondit-il, je

m'en repens à présent, mais je ne puis plus m'en dédire. Et ne convenez-vous pas, dit la Fée, que vous perdez tout pouvoir sur la Princesse, si vous la livrez à son Amant? Eh bien, sans doute; sur quoi cela vient-il? Elle extravague, en vérité, continua-t-il tout en colère.

Dans cet instant, la Fée Portière parut sous les traits de la Fée Trompeuse. Génie Epais & sot, dit-elle à haute voix, connois ton rival. Elle toucha le petit chien de sa baguette, qui reprit sa jolie figure de Prince, & se jeta aux genoux de Zelmaïde. Le Génie se sauva en criant : *Ah! chien.*

Le mariage de ces Amans fut aussi-tôt célébré, & l'on prétend que la nuit on entendit Zelmaïde dire aussi : *Ah! chien*, mais d'un ton différent de celui du Génie. Ce qui rend vraisemblable une vieille histoire, qui assure que Zulmis & Zelmaïde vécurent heureux & eurent plusieurs enfans.

Fin de Zulmis & Zelmaïde.



AVERTISSEMENT (*).

LA première édition de cette Brochure court la Province depuis deux mois , & Paris n'en jouit pas encore ; Paris , si amateur de toutes les nouveautés ! Quoi ! personne n'y auroit été avec cette Brochure dans sa poche , ou les Libraires de cette grande Ville seroient-ils donc devenus tout à fait désintéressés , eux à qui l'appât du moindre gain a fait si souvent franchir tant d'obstacles ? Les suffrages des Provinciaux me flattent ; mais ils ne trouveront pas mauvais que je brigue ceux de la Capitale. Eh ! vite , eh ! vite , mon Imprimeur ; en vingt-quatre heures faites passer à Paris cette édition , qui est la seule qui se soit faite sous mes yeux.

(*) Cet Avertissement se trouve à la tête de l'Edition de 1775.





TANT MIEUX

POUR ELLE.



CHAPITRE PREMIER.

Qui promet plus qu'il ne tient.

LE Prince *Potiron* étoit plus vilain que son nom ; le Prince *Discret* étoit charmant ; la Princesse *Tricolore* étoit plus fraîche , plus brillante qu'un beau jour de printemps : elle détestoit *Potiron* , elle adoroit *Discret* , & fut forcée d'épouser *Potiron*. Tant mieux pour elle.

Il n'y a point d'art dans cette façon de conter. On fait le dénouement en même temps que l'exposition ; mais on n'est pas dans le secret du Tant mieux , & c'est ce que je vais développer avec toute la pompe convenable à la gravité du sujet.

Potiron , quoique laid , sot & mal fait , n'étoit pas légitime : sa mere étoit si exécrationnelle , qu'aucun homme n'avoit eu le courage de l'é-

poufer ; mais sa richesse lui tenoit lieu de charmes : elle achetoit ses Amans, & n'avoit d'autre arithmétique que le calcul de son plaisir ; elle le payoit selon le temps qu'elle le goûtoit ; elle ne donnoit jamais que des à-compte, & *Potiron* avoit été fait à l'heure.

Il avoit la tête monstrueuse, & jamais rien dedans ; ses jambes étoient aussi courtes que ses idées ; de façon que , soit en marchant , soit en pensant , il demeurait toujours en chemin ; mais comme il avoit ouï dire que les gens d'esprit font des sottises & n'en disent guere , il voulut trancher de l'homme d'esprit ; il résolut de se marier.

Madame sa mere, la Fée *Rancune*, rêva longtemps pour savoir à quelle famille elle donneroit la préférence de ce fléau, & son choix s'arrêta sur la Princesse *Tricolore*, fille de la Reine des Patagons. Cette Reine méprisoit son mari & ne se soucioit pas de ses enfans , faisoit grand cas de l'amour & peu de ses Amans : elle avoit plus de sensations que de sentimens ; elle étoit heureusement née. Un an après son mariage , elle mit au jour un Prince qui promettoit beaucoup. Il s'éleva dans le Conseil une grande discussion au sujet de son éducation. Le Roi prétendoit qu'à titre d'étranger , il avoit le droit de mettre son fils au Collège des Quatre-

Nations. La Reine s'y opposa; le Roi insista : la Reine répliqua ; l'aigreur se mit de la partie ; & le petit Prince , qui vraisemblablement avoit un bon caractère, mourut pour les mettre d'accord.

La Reine , qui vouloit renouveler la dispute , se déterminà à avoir un autre garçon : elle en parla à ses amis ; elle devint grosse , elle en fut enchantée ; elle n'accoucha que d'une fille , elle en fut désespérée. On délibéra long-temps pour savoir comment on nommeroit cette petite Princesse. La Reine alors n'avoit que trois Amans , dont l'un étoit brun , l'autre blond , le troisieme châtain. Elle donna à sa fille le nom de *Tricolore* ; ce qui prouve que cette Majesté avoit une grande idée de la justice distributive. Le Roi , qui n'étoit pas un bon Roi , parce qu'il n'étoit qu'un bon homme , crut ouvrir un avis merveilleux , en proposant de conduire sa fille dans une maison de Vierges. La Reine le contraria , & dit qu'elle ne le vouloit pas , de peur que sa fille ne connût les ressources avant de connoître le plaisir. Le Monarque ne répondit rien , faute de comprendre. J'imagine qu'il ne fut pas le seul ; mais on vit sourire cinq ou six Courtisans , ce qui fit croire qu'ils y entendoient finesse. Il y a des fots qui sont heureux au rire ; le hasard les sert souvent comme des gens d'esprit.

Tricolore fut élevée à la Cour ; elle eut le bonheur de plaire , parce que personne ne lui en enseigna les moyens : on négligea son éducation ; on ne se donna pas la peine de gâter son naturel : elle étoit simple , naïve , ne se croyoit pas aimable , & cependant désiroit qu'on l'aimât beaucoup. Les femmes la trouvoient bornée ; les hommes lui jugeoient des dispositions ; & la Reine , qui commençoit à en être jalouse , crut qu'il étoit temps de la marier , & de l'envoyer dans les pays étrangers. On la fit mettre dans les petites Affiches : on va voir ce qui en arriva.



CHAPITRE II.

Façon de faire des Entrevues.

LA Reine reçut beaucoup d'Ambassadeurs au sujet du mariage de la Princesse. Il ne fut cependant question ni de sa figure, ni de son caractère; on ne chercha ni à la voir, ni à la connoître; on fit des perquisitions exactes sur l'étendue de ses revenus; on ne demanda point son portrait, mais on prit l'état de ses biens.

La Reine, de son côté, eut la prudence de prendre des mesures aussi sensées pour le bonheur de sa fille: elle fut fort tentée de la donner au fils du Roi de *Tunquin*, parce que son Ambassadeur étoit beau & bien fait. Elle étoit sur le point de se décider, lorsque le Prince *Discret* lui fit demander la faveur d'une audience. La Reine, toujours pleine de dignité, mit son rouge, plaça ses mouches, prit son déshabillé, & s'étendit sur son petit lit en baldaquin.

Grande Reine, dit le Prince en faisant une profonde inclination, je crains bien de manquer de respect à votre Majesté. Cela seroit plaisant, répliqua la Reine; d'autres que moi

s'offenseroient de ce début ; je ne le trouve point du tout révoltant. Madame , poursuivit le Prince , j'ai une demande à vous faire ; je ne m'adresse qu'à vous , & point au Roi. Je suis le fils de la Fée *Rusée*. Vous tenez d'elle , à ce qu'il me paroît , dit la Reine , d'ailleurs votre air est intéressant ; vous avez de grands yeux noirs ; je parierois que vous n'êtes pas capable de mauvais procédés. J'en ai même de bons , répartit le Prince , le plus souvent qu'il m'est possible. Ah ! Madame , continua-t-il en soupirant , que *Tricolore* est aimable ! C'est une assez bonne enfant , reprit la Reine ; cela n'a encore idée de rien : je ne fais , mais si j'étois homme , je ne pourrois pas souffrir les petites filles ; je vois cependant qu'elles sont à la mode ; le goût se perd , il n'y a plus de mœurs. C'est parce que j'en ai , dit le Prince , que j'ai des vûes sur la Princesse. Des vûes , interrompit la Reine ! qu'est-ce que c'est que des vûes sur ma fille ? Vous commencez à me manquer de respect. Ce seroit bien contre mon intention , répondit *Discret* : je veux seulement prouver à votre Majesté. . . . Que vous n'avez point d'usage du monde , dit vivement la Reine : je vois que vous voulez platement devenir l'époux de *Tricolore* ; vous ne vous rendez pas justice ; en vérité , Prince , vous valez mieux

que cela. En ce moment, la Reine fit un mouvement qui laissa voir sa jambe ; elle l'avoit très-bien faite : le Prince étoit jeune, il étoit susceptible ; la Reine s'en aperçut, & reprit ainsi la conversation.

Je ne vous crois pas sans ressources, au moins. Le Prince avoit toujours les yeux fixés sur cette jambe. En vérité, Madame, poursuivait-il, plus je vous examine, plus je trouve que Mademoiselle votre fille vous ressemble. Il peut bien y avoir quelque chose, dit la Reine ; & vous voulez donc absolument l'épouser ? J'avoue, s'écria le Prince, que c'est l'unique objet de mon ambition. La Reine prit le prétexte du chaud pour se découvrir la gorge. Hé bien, continua-t-elle, il faut faire l'entrevue. Madame, reprit le Prince, j'ai l'honneur d'être connu de la Princesse ; je lui fais quelquefois ma cour, & je crois pouvoir me flatter qu'elle ne blâmera pas la démarche que je fais : ainsi une entrevue me paroît totalement inutile. Que vous êtes neuf, dit la Reine ! je suis bien sûre que vous ne voyez jamais ma fille que lorsqu'elle tient appartement ; la conversation ne peut rouler alors que sur des sujets vagues ; il n'est pas possible de s'étudier ni de se connoître : il faut se voir en tête à tête.

Le Prince, comblé de joie, approuva beau-

coup, & dit avec transport : Oui, je conçois, Madame, qu'une entrevue est nécessaire. Elle se fait à présent, répondit la Reine en fixant le Prince. Il parut étonné; il regarda de tous les côtés, pour savoir s'il n'appercevroit pas *Tricolore*. Ma fille a confiance en moi, reprit la Reine; je suis une autre elle-même; c'est moi qui la représente; elle vous acceptera si vous me convenez. Tout ce que je crains, poursuivit-elle avec un air modeste, c'est que ma fille ne vous convienne pas.

Le Prince connut les desseins de la Reine; il vit qu'il n'obtiendrait *Tricolore* qu'à ces conditions. La Reine étoit encore aimable; il se détermina, & s'exprima en ces termes : Cette façon de faire l'entrevue augmente mon bonheur. En même temps il serra la main de sa Majesté, qui le lui rendit bien, & qui laissa échapper ces mots : Prince, en vérité, je crois que vous conviendrez à ma fille. Je suis bien certain, continua-t-il vivement, que mon bonheur dépend d'elle. Elle est contente de l'entrevue, répliqua la Reine.

Discret s'imagina en être quitte. Je puis donc me flatter, dit-il en soupirant, que le mariage se conclura. Oui, sans doute, poursuivit la Reine, vos caractères se rapportent; mais vous savez aussi bien que moi que les Grands s'é-

pousent d'abord par Procureur : c'est moi qui suis chargée de la procuration de ma fille. *Discret* ne put pas se méprendre au sens de ce discours ; il étoit embarqué ; il eût perdu toutes ses espérances s'il eût seulement balancé ; il fut infidèle par sentiment. La conversation cessa, le plaisir fut en même temps senti & contrefait. La Reine reprit la parole par monosyllables, & finit par dire en soupirant : Ah Prince ! cher Prince, épousez encore ma fille.



C H A P I T R E I I I .

Elle ne s'y attend pas.

LA Reine alla chercher *Tricolore*, accompagnée du Prince. Hé bien, ma fille, lui dit-elle, convenez que vous avez eu bien du plaisir. *Tricolore* rougit ; le Prince se déconcerta ; la Reine s'étonna. Je vois, s'écria la Princesse, que le Prince *Discret* ne l'est pas, & qu'il vous a tout dit. Le Prince reprit son sang froid, & convint qu'il y avoit bien eu quelque chose entre la Princesse & lui, mais que ce n'étoit qu'une misère. Apparemment, dit la Reine, que vous l'avez trouvée seule. Que faisoit donc la dame d'honneur ? Il y a à parier, répliqua *Discret*, qu'elle faisoit alors ce que fait souvent la vôtre, à ce que j'imagine. Je veux absolument, continua la Reine, savoir l'historique de cette aventure. Il ne sera pas long, reprit *Discret* en soupirant : j'eus le bonheur de trouver un soir la Princesse livrée à elle-même ; elle lisoit un Roman nouveau ; j'eus peur que cela ne la dégoûtât de l'amour : je fis une dissertation sur les sentimens ; elle parut me prêter toute son attention. Me flattant de l'intéresser, je pris sur moi de vaincre ma ti-

midité ; je lui peignis l'état de mon cœur : je m'aperçus qu'elle vouloit m'interrompre ; mais sa politesse naturelle , que sans doute elle tient de vous , Madame , me laissa achever. J'eus la témérité de lui baiser la main ; elle me laissa faire , parce qu'elle prévoyoit bien que cette faveur ne tireroit pas à conséquence.

Comment , dit la Reine , vous en restâtes là ? Oui , Madame , répondit *Discret*. Comme la Princesse n'a pas tant d'usage du monde que votre Majesté , elle ne fait pas si bien faire les honneurs de chez elle. Voilà qui est bien , interrompit la Reine , le mariage aura lieu. Elle donna en conséquence les ordres nécessaires ; elle songea aux apprêts , commanda les équipages , leva les étoffes , & fit imprimer les billets. Le Roi fut étonné de la nouvelle ; il l'avoit pourtant apprise par la Gazette , mais il n'en croyoit rien. Il fit venir la Princesse & la Reine , & demanda si on le prenoit pour le Roi de carreau. Non , Monsieur , répliqua la Reine , car il me fait souvent beau jeu ; d'ailleurs , vous savez en votre conscience , que vous n'avez aucun droit sur la Princesse. Le mariage se fera ; j'ai consulté les peres. Et moi , je vous soutiens qu'il ne se fera pas , s'écria la Fée *Rancune* , que l'on vit paroître dans une désobligeante avec son fils *Potiron* sur le

flrapontin ; je prétends que la Princesse donne la main à mon bel enfant que voilà.

C'est ce que nous verrons, dit la Fée *Rufée*, qui arriva dans un cabriolet, attelé à six renards. Unissons-nous, Madame, dit à l'instant la Reine, je compte sur votre protection. Je vous l'accorde, répondit la Fée *Rufée*, & je vous en donne une preuve bien éclatante. Elle la fera au même instant contre la muraille, la toucha de sa baguette, & la Reine des Patagons devint une fort belle figure de tapisserie. *Tricolore* fit un cri, la Fée *Rancune* une grimace, le Prince *Potiron* un gros éclat de rire, le Prince *Discret* une question, & le Roi des Patagons un remerciement.

Que c'est une belle chose que les événemens dans un Conte ! La métamorphose de la Reine étoit un trait de la plus fine politique ; la tristesse de la Fée *Rancune* en étoit une preuve : la Fée *Rufée* étoit triomphante ; cependant elle ne le sera pas toujours. Que d'aventures opposées & contraires va produire le choc de ces deux Puissances ! O mon fils ! s'écria la Fée *Rufée*, que de plaisirs ! que de peines ! que de bonheur ! que d'accidens ! Comment pourrez-vous soutenir & les uns & les autres ? Allons prendre conseil de notre grand Instituteur.

CHAPITRE IV.

Qui ne dit pas grand'chose.

LE grand Instituteur habitoit depuis quelque temps avec une Fée qui ne lui faisoit point payer de loyer , mais qui ne le logeoit pas pour rien. Cette Fée étoit une petite vieille , qui avoit le visage frais , l'esprit serein , & l'ame jeune ; elle renfermoit ses passions , & faisoit parade de ses goûts ; elle les avoit tous. Elle applaudissoit aux Opéra François , & ne donnoit que des Concerts Italiens. Elle avoit deux Cuisiniers ; l'un étoit pour la vieille cuisine , & l'autre pour la nouvelle : le premier étoit pour le dîner des Savans , & l'autre pour donner à souper à des jolies femmes. Elle ne sortoit que pour le Spectacle ; elle n'alloit dans aucune maison , mais la sienne étoit toujours ouverte : elle étoit persuadée qu'on ne doit point chercher le tourbillon , lorsqu'on n'est plus dans l'âge d'y pouvoir jouer un rôle ; mais qu'il faut l'attirer chez soi , pour en juger les personnages. Elle aimoit à raisonner le matin avec les gens d'esprit , à se dissiper le soir avec de la jeunesse. Elle se garantissoit de l'ennui , dès qu'elle voyoit qu'on s'amusoit ;

& le plaisir s'éloignant d'elle , elle avoit du moins l'adresse d'en rapprocher la perspective.

Comme elle craignoit la solitude , tous ses Palais touchoient aux différentes maisons du Roi des Patagons. C'étoit une Fée suivant la Cour ; on n'étoit pas du bon air , lorsqu'on ne lui avoit pas été présenté. Elle crut que c'étoit-là le seul motif qui engageoit la Fée *Rufée* à lui amener le Prince *Discret*. Elle le trouva fort bien , & lui dit que sa figure étoit plus à la mode que son nom. La conversation roula d'abord sur des lieux communs ; ce sont de bons amis qui ne manquent jamais au besoin : on parla ensuite de l'événement du jour. La *Rufée* dit que la Reine étoit changée en figure de tapisserie. La petite Vieille s'écria aussi-tôt : Tant mieux. Madame, reprit le Prince , je vous avoue que je n'ai pas assez de pénétration pour sentir l'à-propos de ce tant mieux-là. J'aime avec passion *Tricolore*. Tant mieux , dit la Fée. Je crains , répartit *Discret* , que ce ne soit tant pis. La Reine approuvoit mon amour , maintenant elle n'est plus en état de me donner son agrément. Tant mieux , poursuivit la Fée. Je ne vous conçois pas , dit le Prince : mon pere est vertueux , mais foible ; la Fée *Rancune* en obtiendra la Princesse pour son fils *Petiron*. Tant mieux ,

s'écria la Fée d'une voix haute, tant mieux, mon cher enfant. A votre âge, on sent fortement; mais on ne va pas loin, à moins que d'être un de ces hommes privilégiés, tels que le grand Instituteur.

C'est un ami des Dieux qui tire parti de tout; il contemple sa gloire dans le passé, son plaisir dans le présent, & son bonheur dans l'avenir. Rien ne l'afflige, rien ne le décourage; c'est pour cela qu'on le nomme le grand Instituteur de tous les tant mieux du monde: je vais vous le chercher, il vous consolera. Madame, dit le Prince à sa mere lorsqu'ils furent seuls, connoissez-vous ce Monsieur Tant mieux-là? Oui, mon fils, répondit la Fée; c'est un saint personnage qui fait beaucoup de bien; il se mer à la portée de tout le monde. Voit-il une femme qui n'est plus jeune? il dit aussi-tôt: Tant mieux; & peut-être n'a-t-il pas tort, il y a plus de tant mieux qu'on ne croit dans une femme d'un certain âge. En apperçoit-il une qui tient encore à la naïveté de l'enfance? il ne manque pas de dire: Et tant mieux; & je pense, mon fils, que vous n'avez pas de peine à en imaginer les causes. Lui apprend-on qu'une femme aime son mari à la folie? Tant mieux, s'écrie-t-il à l'instant; pour aimer son mari, il faut

avoir une ame bien sensible : cette femme appartient un jour à la société ; c'est un effet pour le commerce. Est-il instruit qu'un époux est détesté ? Ah ! que c'est bien tant mieux , dit le saint homme en roulant des yeux affectueux ! c'est une preuve que cette Dame a bien de la justesse d'esprit ; je lui juge un beau naturel. Vous me paroissez au fait du sien , dit le Prince. La discrétion l'empêcha de poursuivre , & dans l'instant la petite Fée revint , accompagnée du grand Instituteur.



CHAPITRE V.

Où le Prince n'est pas gâté.

C'ÉTOIT un homme de cinq pieds six pouces, bien campé sur ses pieds, la jambe peut-être trop fournie, mais mieux cependant qu'une qui l'eût été moins; des épaules larges & effacées, de belles dents, des yeux à fleur de tête, & un nez d'espérance. Je ne fais pas s'il avoit beaucoup d'esprit; mais tout cela vaut mieux que de bons mots. Comme il étoit prévenu que la Fée *Rufée* venoit le consulter, il avoit pris son visage de Prophète; il la salua légèrement, & regarda le Prince comme un répondeur de messes.

Seigneur, lui dit-elle respectueusement, votre réputation est si étendue, que j'ai cru devoir vous demander conseil. Vous savez mes bontés pour la Reine. Oui, reprit-il froidement, je suis instruit de tout; le bonheur de votre fils est votre unique objet. Il est fort amoureux, cela est assez simple; il veut se marier, cela est assez plat; il veut que sa femme soit sage, cela est assez plaisant. Elle ne le fera donc pas, dit vivement le Prince? Vous ou moi l'en empêcherons, repartit le

Pontife. Vous voulez vous marier , & n'être pas trompé ? Ce seroit être un original sans copie. Madame votre mere , qui a garanti son mari d'un pareil ridicule , a prévu la misere de vos préjugés , & y a pourvu par la métamorphose de la Reine. Je ne vous comprends pas , interrompit le Prince avec un ton d'impatience ; vos discours sont absolument intelligibles. Je le crois bien , dit la petite Fée , oh ! c'est un bel esprit , que notre Instituteur !

J'en reviens , dit le Prince , à l'enchantement de la Reine. Doucement , dit le grand Instituteur , cela ne vous regarde point ; ce ne sera point vous qui le romprez , ce sera moi. Et comment cela , répliqua le Prince. Ah ! comment cela , reprit le grand Instituteur avec un air ironique ! Vous savez comme vous avez fait l'entrevue de *Tricolore* chez la Reine. Le Prince rougit , les deux Fées rirent , & le Prêtre continua ainsi : Vous savez comment vous avez fait cette entrevue , n'est-il pas vrai ? convenez-en de bonne foi. Hé bien , sans doute , dit le Prince , je le fais ; que cela prouve-t-il ? Cela prouve , répondit le grand Instituteur , que votre science est celle des entrevues , & que la mienne , à moi , est celle de rompre des enchantemens. Chacun a ses talens ; je n'en dirai pas davantage. J'y consens , poursuivit le

Prince; mais, du moins, tirez-moi d'un doute cruel : lequel, de *Potiron* ou de moi, fera assez fortuné pour posséder la Princesse? Vous allez le savoir clairement, repartit le Prophete. Il fit alors trois tours dans la chambre, marqua trois fois trois croissans, ce qui en faisoit neuf, leva trois fois les yeux du côté de la Lune, fit trois grimaces, trois cabrioles, trois éclats de rire, & prononça cet arrêt infaillible :

Le Prince Discret aura la Princesse Tricolore, & ne l'aura pas ; tant mieux pour elle. Le Prince Potiron aura la Princesse Tricolore, & ne l'aura pas ; tant mieux pour elle & pour moi.

Ah ! l'habile homme, dit la Fée *Rusée* ! Ah ! le grand homme, dit la petite Vieille ! Ah ! le sot homme, dit le Prince *Discret* ! Alors l'Instituteur, toujours poli, quoiqu'inspiré, fit une révérence à la Fée *Rusée*, présenta la main à la petite Vieille, & prit congé du Prince, en lui disant : Demeurez toujours le bien illuminé.





C H A P I T R E V I.

Suite des Tant mieux.

LE Prince resta fort sot : ce n'est pas le seul agréable à qui cela soit arrivé. Madame sa mere fut elle-même embarrassée ; mais le grand Instituteur étoit bien loin de se trouver en pareil cas ; la Fée *Rancune* l'attendoit dans son cabinet avec la Princesse *Tricolore* ; elles étoient venues accompagnées du Roi des Patagons & du beau *Potiron*. On peut être mieux en Ecuyers.

La Reine ne fut pas plutôt métamorphosée , que le Roi se crut capable de gouverner , parce qu'il n'avoit plus personne pour le conduire. Il tint tête à la Fée *Rancune* ; il insista sur le mariage de *Tricolore* avec le Prince *Discret* , & se fonda sur la volonté de la Reine. Si ce n'est que cela , lui répondit la Fée , je vais vous mettre à votre aise sur ce petit scrupule. Souvenez-vous que le Destin a déclaré que la Reine ne seroit en droit de marier que les enfans dont vous seriez le pere. Voilà qui est bien , dit le Roi , je n'aime point à disputer ; mais , en ce cas , votre fils pourra me ressembler. *Potiron* , qui savoit vivre , lui répliqua poliment : Vous croyez que tout le monde est aussi

pareilleux que vous : je me charge d'être le pere de mes enfans ; mais je veux savoir si personne ne se mêlera de mes affaires, & c'est pour cela qu'il faut aller trouver le grand Instituteur.

Du plus loin qu'il l'appérçut , il lui cria : Divin Oracle , je veux me marier. Et moi je ne le veux pas , poursuivit *Tricolore*. Hé bien , repartit le grand Instituteur , vous avez raison tous les deux. Nous venons vous demander , dit la Fée *Rancune* , ce qui en arrivera. Bien des choses , répondit l'homme inspiré. Je dois premièrement vous avertir que le mari de la Princesse & son amant feront deux. Ecoutez-moi... l'avenir se découvre à mes regards.....

Le Prince Discret aura les prémices de la Princesse ; tant mieux pour elle. Le Prince Discret n'aura pas les prémices de la Princesse ; tant mieux pour moi.

Vous n'avez pas le sens commun , dit à l'instant *Tricolore* ; voilà deux Oracles qui se contredisent. Ils n'en sont pas moins vrais , repartit le Prophete. Je puis donc m'attendre , dit *Potiron* , que si j'épouse cette Demoiselle , je n'en aurai pas les gants ? Cela demande explication , répliqua le grand Instituteur. Elle vous apportera ses prémices , cela est certain ; mais il faudra qu'auparavant elle ait eu dix-sept enfans.

Voilà un honnête homme , dit *Tricolore* , qu'il faut loger aux Petites-maisons. Ne vous en moquez pas , interrompit le Roi ; voilà le style de la chose. Le grand Instituteur reprit son enthousiasme. Je vois encore , continuait-il , d'autres événemens qui vous feront trembler , & qui sont pourtant des tant mieux. *Tricolore* , loin d'être intimidée , fut rassurée par ces paroles ; elle se flatta que le bonheur du Prince *Discret* feroit peut-être un de ces tant mieux-là. L'homme divin le conjectura sur sa physionomie , & prononça ces mots terribles :

Je fais ce que vous pensez ; mais , ô Princesse ! que vous vous abusez ! vous donnerez la mort à votre Amant , & ce fera tant mieux pour lui. O ciel ! s'écria *Tricolore* , cela se pourroit-il ? Mais , dit *Potiron* , cela ne laisse pas que de faire un joli caractère : si elle traite ainsi un Amant , jugez de l'accueil qu'elle fera à son mari. Son mari , reprit le Prophète , en fera quitte pour la colique. Ah ! je ne balance plus , repartit *Potiron* , elle fera ma femme. Ah ! Fée *Rufée* ! poursuivit la Princesse en criant de toutes ses forces , ah ! Fée *Rufée* ! le souffrirez-vous ? Ah ! Fée *Rufée* , secourez-moi. La Fée *Rufée* écoutoit finement à la porte avec Monsieur son fils. Elle parut sur le champ , marmotta quelques

mots , posa sa main sur le joli visage de *Tricolore* , qui devint une perdrix bien gentille. Tant mieux , dit le grand Instituteur. Dans le même instant , la Fée toucha de son petit doigt le Prince *Discret* , qui , comme vous croyez bien , parut un coq-perdrix , fier , & tout plein d'amour. Tant mieux , s'écria encore le grand Instituteur.

On se représente la joie de nos Amans ; mais qu'on juge de leur désespoir , lorsque la Fée *Rancune* saisit *Tricolore* , en disant : Doucement , doucement , mamié , nous vous mettrons en cage : comme vous êtes bien amoureuse , vous ferez une chanterelle admirable ; vous appellerez souvent ; Monsieur *Discret* ne manquera pas d'arriver ; mon bel enfant *Potiron* se cachera ; c'est ce qu'il fait de mieux : je lui donnerai un bon fusil , il tuera son rival le coq , & puis je ferai si bien que son mariage s'accomplira. Le Roi des Patagons , qui se souvint que l'Oracle avoit prédit à la Princesse qu'elle donneroit la mort à son Amant , ne put s'empêcher de pousser un soupir , & de dire : Ah ! pauvre Prince , te voilà expédié. Et *Tricolore* aussi , continua le grand Instituteur ; ce sera bien tant mieux pour elle.





C H A P I T R E V I I.

*Qui est très-court , & qu'on trouvera
peut-être trop long.*

LE Prince *Discret* , devenu coq-perdrix , fut moins tendre & plus ardent ; c'est prendre un bon parti. La Princesse *Tricolore* , enfermée dans sa cage , sentit , à n'en pouvoir douter , qu'elle ne feroit pas la bégueule. Le Prince *Potiron* fit préparer ses armes , & la Fée *Pancune* ordonna que l'on fît un grand trou. (Le Lecteur touche au grand intérêt.) Le Soleil commençoit à baisser , & le calme du soir , rassurant les habitans des plaines , les invitoit à profiter de leur bonne santé. *Potiron* partit , arriva , se plaça ; on poâ la cage à dix pas de lui , & la Fée *Rancune* se retira à l'écart. *Tricolore* , qui connoissoit cette espece de trafic , se promit bien de ne pas donner le plus petit appel : mais chez une perdrix , comme chez bien d'honnêtes personnes , souvent le physique l'emporte.

Tricolore , qui sentoit le coq à cœur-joie , laissa involontairement échapper des *kiriques* , *kiriques*. *Discret* , en cet instant , secoua ses

ailes , se redressa , s'éleva sur ses pattes , se rengorgea , tourna autour de la cage , se plaça dessus , en redescendit , alla vis-à-vis la perdrix , passa la tête à travers les barreaux , présenta son bec , & fit des cris d'amour.

Outré de dépit, *Potiron* le coucha en joue , & tira le déclin : mais tel maître , telle arme ; celle de *Potiron* fit *crac* ; il se hâta de réparer la chose ; mais *crac* encore , & toujours *crac*. Ah ! maudite arme , ah ! chienne de patraque , s'écrioit-il écumant de fureur ! Tandis qu'il perdoit son temps , le coq ne perdit pas le sien ; il fit si bien , qu'il souleva la porte de la cage , & fut le plus heureux des coqs à la barbe de son rival. *Potiron* ne pouvoit pas sortir de son trou ; son ventre étoit trop gros , ses jambes trop courtes ; il se mit à crier de toutes ses forces : Hé ! ma chere mere , ma chere mere , venez donc vite empêcher ce vilain. La Fée *Rancune* ne fit qu'un saut ; elle avoit déjà la main sur le Prince *Discret* : mais la Fée *Rufée* , qui étoit présente , quoiqu'on ne la vît point , rendit dans l'instant son fils invisible comme elle. *Rancune* le chercha en vain. Madame , dit *Potiron* , voilà une Princesse qui a bien peu de pudeur. Je l'en punirois , répondit la Fée ; mais on doit respecter son fruit. On la rapporta au Palais , elle pondit ses dix-sept œufs ; il ne s'en

trouva pas un de clair : ainsi *Tricolore* eut dix-sept perdreaux du premier lit , sans avoir cependant perdu ses prémices de Princesse. Un des oracles du grand Instituteur se trouva vérifié. Dès que ses enfans furent revêtus de queues , on les mit en liberté , & la Fée *Rufée* rendit à la mere sa forme naturelle.

Ah ! Madame , s'écria-t-elle transportée de joie , que je vous ai d'obligations ; mais , de grace , qu'est devenu votre fils ? La Fée *Rufée* , à cette question , tomba dans la tristesse , garda le silence pendant un moment , & fit cette réponse : Vous n'en aurez des nouvelles que trop tôt : le grand Instituteur ne se trompe pas ; vous ne pouvez vous dispenser d'ôter la vie à votre Amant , & dès le soir même qu'il mourra , vous serez forcée d'épouser *Potiron*. *Tricolore* voulut gémir ; mais la Fée *Rufée* , qui prévint que cela ne feroit pas amusant , la laissa seule , & fit fort bien. Je l'imiterai , & je ne rendrai pas compte des réflexions de la Princesse. Ce que l'on se dit à soi-même n'est pas toujours bon à dire aux autres.



CHAPITRE VIII.

Où l'on verra le grand Instituteur en presse.

IL est seulement nécessaire de favoir que *Tricolore*, après avoir beaucoup rêvé aux moyens d'éviter ses malheurs, se détermina à ne point passer les jardins de la Fée *Rancune*, afin de ne point rencontrer le Prince *Discret*; car, se disoit-elle fort bien, si je ne le trouve pas, il fera difficile que je le tue. On voit par-là combien cette Princesse étoit forte pour le raisonnement.

Le lendemain, jour de grande chaleur, *Tricolore*, vers le soir, voulut prendre le frais: elle gagna une pelouse verte à faire plaisir; elle ne put résister à l'envie de se coucher sous le feuillage d'un gros chêne; elle s'y endormit. On croit que je vais faire arriver le Prince *Discret*; non, ce sera le grand Instituteur; il n'y a rien à perdre. Le hasard l'avoit conduit en ce lieu: il devoit faire un discours sur les inconvéniens de la chasteté; il venoit le préparer dans ce bois solitaire. Qu'il trouva un beau texte, en découvrant *Tricolore* endormie! J'ignore quelle étoit l'attitude de la Princesse;

mais le Prêtre s'écria : Ah ! Sainte Barbe , que cela est joli ! Il se cacha derriere un buisson ; il craignoit de faire du bruit , & ne pouvoit cependant s'empêcher de taper du pied. Il étoit prêt à frémir : son transport redoubla , lorsqu'il entendit la Princesse qui dit : *Ahi !* en faisant un petit mouvement. Il devint Séraphin ; mais toutes les puissances de son ame furent occupées en voyant *Tricolore* ouvrir ses yeux à moitié , & prononcer ces mots d'une voix douce : Ah ! que cela me chatouille ! Elle parut se rendormir ; mais , la minute d'après , elle s'éveilla tout-à-fait , en s'écriant : Ah ! que cela est chaud. Elle se croyoit seule ; elle regarda , & trouva un ver luisant caché dans l'herbe , & placé le plus heureusement du monde.

Un Lecteur pénétrant jugera aisément , par la façon dont ce ver luisant se plaça , que c'étoit le Prince discret métamorphosé par sa mere. La Princesse le prit , & le considéra avec un air de complaisance , comme si elle se fût doutée de ce que c'étoit. Quoi ! dit-elle , voilà ce qui m'a tant émue ? Cela est plaisant. Voyons cependant s'il ne m'a pas piquée. En cet instant critique , le grand Instituteur creva dans ses panneaux , & malgré lui , s'écria : Ouf , je n'en puis plus.

La pauvre *Tricolore* fut saisie de frayeur &

de honte. Hé quoi ! Monsieur, qui vous auroit cru là ? On voit bien que les Prêtres mettent leur nez par-tout. Le grand Instituteur, qui ne répondoit qu'à ses idées, repartit en soupirant : Ah ! que ce ver luisant est heureux ! Vous appelez cela un ver luisant, dit la Princesse ? Oui, répliqua l'Instituteur. J'admire la sagesse de la Nature, qui lui a placé une étincelle de feu sur la queue. En effet, cela est drôle, continua *Tricolore* : & qu'en concluez-vous ? Que cet insecte lumineux, répondit le Prophète, me cache peut-être un Amant. A ce mot d'Amant, *Tricolore* tressaillit ; elle tomba dans la rêverie, contempla le ver luisant, & prononça ces mots d'un air intéressant : Le pauvre petit, qu'il est gentil ! mais savez-vous bien, poursuivit-elle, en réfléchissant à la place où elle l'avoit trouvé, savez-vous bien que vous pourriez avoir raison, & que c'est peut-être un Amant ?

N'en doutez pas, dit le grand Instituteur : cette étoile n'est qu'une étincelle que l'Amour a laissé tomber dessus le flambeau. Madame, continua-t-il, ayez la bonté de le serrer un peu, pour voir s'il remuera la queue. *Tricolore* fut curieuse de cette expérience, elle appuya ses deux doigts ; mais, ô surprise ! ô terreur ! elle sentit jaillir du sang, & sur le champ elle entendit la voix du Prince *Discret*, qui dit : Ah !

Tricolore, je meurs de votre main, que je vous suis obligé ! Le Prince expira, la Princesse s'évanouit, & le grand Instituteur s'écria : Victoire ! victoire ! *Tricolore* vient de tuer son Amant ; tant mieux pour lui, tant mieux pour elle, tant mieux pour moi.



CHAPITRE IX.

LE bruit de cet événement répandu , le Roi des Patagons fit battre aux champs ; on publia le mariage de la Princesse & de *Potiron* : rien ne pouvoit le retarder. Le repas se fit ; on mangea plus qu'on ne parla ; on parla plus qu'on ne pensa. La chère fut fine , les plaisanteries furent grosses , l'ennui succéda , & le Roi , charmé de se bien divertir , dit , d'un ton malicieux , qu'il étoit temps de conduire les nouveaux mariés à leur appartement. Je fais grace de la cérémonie. Le Prince parut bête , *Tricolore* parut triste ; tout cela étoit vrai. La Fée *Rancune* rioit comme rit la haine ; le grand Instituteur fit une belle exhortation ; mais ce n'est pas ce qu'il fera de mieux. Dès que les époux furent dans la chambre nuptiale , la belle *Tricolore* prit le déshabillé le plus galant ; mais , ce qui la rendoit encore plus charmante & plus désirable , c'étoit son embarras & sa rougeur : en pareille occasion , la pudeur est toujours en tribut à la volupté.

Potiron n'étoit pas si bien dans son bonnet de nuit. Il avoit cependant une belle robe de chambre couleur de chair. Le Roi crut que

c'étoit l'instant de les laisser; il congédia l'assemblée, & prit le parti lui-même de s'appuyer sur deux de ses Pages, & de se retirer, en disant une ordure, qu'il prit pour une finesse.

Dans le moment que tout le monde sortoit, on entendit une voix qui prononça ces paroles : Il n'y est pas encore. Madame, dit aussi-tôt *Potiron*, permettez-moi de lui donner un démenti. *Tricolore* garda un silence modeste, qui autorisoit les droits de son époux : il alloit en profiter, lorsque la Princesse fit une grimace, une plainte, & un mouvement. *Potiron*, plein d'égards, contint son feu, & lui demanda ce qu'elle avoit. Seigneur, répondit-elle, c'est quelque chose de très-extraordinaire. Sentez-vous du mal quelque part, poursuivit *Potiron*? Seigneur, cela est plus embarrassant que douloureux. Madame, permettez-moi de voir. Je n'ose pas, repartit-elle; si vous saviez où c'est! Vous me l'indiquez en me parlant ainsi, reprit *Potiron*. En même temps il fit l'examen : mais quel fut son étonnement, en appercevant une rose toute épanouie, entourée de piquans! Ah! la belle rose, s'écria-t-il! Madame, seroit-ce, par hasard, une marque de naissance? Monsieur, dit la Princesse, je crois qu'elle n'y est que de tout à l'heure. Cela est très-singulier, continua *Potiron*; c'est un tour que l'on me
joue,

jeu, ou une galanterie que l'on me fait. Mais j'apperçois des lettres; c'est peut-être une devise; souffrez que je prenne une lumière pour les lire : le caractère en est très-fin, & je le crois d'Elzévir.

Potiron alla prendre un flambeau; mais il trouva un changement de décoration. Il n'y avoit plus ni rose ni piquans; il yit à la place deux grands doigts qui lui faisoient les cornes. *Potiron* se mit en fureur. Madame, s'écria-t-il, vous avez un Amant, & voilà ses doigts. Seigneur, qu'imaginez-vous-là? vous me faites injure. Madame, ayez la bonté de vous tenir debout, pour savoir si cela ne changera point. La Princesse se leva, & les deux doigts restèrent. *Potiron* tâcha de réfléchir : il jouoit de malheur toutes les fois que cela lui arrivoit; il en fit une nouvelle expérience. Princesse, reprit-il avec un air content, tout ceci n'est qu'un jeu; ce n'est qu'une mauvaise plaisanterie de la Fée *Rusée*, qui veut arrêter mes plaisirs en me donnant des ombrages sur vous. Je remarque que ces deux doigts ne peuvent m'empêcher de vous donner des preuves de mon estime. Ils disparaîtront sans doute lorsque je les aurai méprisés. Il eut alors un désir déplacé (il n'y avoit jamais d'à-propos chez lui); il voulut se satisfaire : mais les deux doigts devinrent

aussi-tôt deux pinces qui le serrèrent impitoyablement. Il jeta les hauts cris ; & ce qui redoubla ses tourmens, c'est que dans cet instant la Princesse , par une impulsion involontaire , marcha à reculons avec autant de vitesse qu'auroit pu faire le meilleur Coureur en allant droit devant lui.

Hé ! mais , Madame , s'écria-t-il , vous êtes folle ; mais vous n'y pensez pas ; arrêtez-vous donc. Je ne le puis , Monsieur , répliqua-t-elle en lui faisant sans cesse faire le tour de la chambre. Madame , reprenoit *Potiron* , vous me mal-menez trop , je ne pourrai de ma vie vous être bon à rien : enfin , au bout d'un grand quart-d'heure , *Tricolore* tomba dans un grand fauteuil , & *Potiron* , se trouvant libre , roula par terre sans aucun sentiment.



CHAPITRE X.

Façon de rompre un enchantement.

POTIRON reprit sa connoissance ; ce n'étoit pas reprendre grand'chose : il ouvrit les yeux, regarda la Princesse, & lui tint ce discours tout rempli de bon sens : Madame, j'aimerois beaucoup mieux que vous me menassiez par le nez. La Princesse, un peu remise, eut envie de rire ; elle se retint cependant, & ne répondit rien. Y sont-ils encore, poursuivit Potiron ? J'en ai peur, dit Tricolore. C'est ce qu'il faut voir, dit le Prince. Il les trouva plus que jamais en forme de compas, avec les mêmes paroles : *Voilà pour toi*. Le caractère en étoit tout au plus gros. Je suis fort aise de les retrouver, s'écria Potiron ; j'ai dans ma poche une paire de ciseaux que ma mere m'a donnés ; ils ont la vertu de couper toutes les choses enchantées. L'épreuve réussit, il rasa les deux doigts ; mais la rose & les épines prirent la place aussi-tôt, avec ces mots écrits : *Voilà pour lui*. Il fit la même opération sur ce nouvel enchantement ; les deux doigts reparurent, & toujours : *Voilà pour toi*.

Madame, dit le Prince, il me paroît que voilà une place qui n'est jamais vacante. C'est

l'horoscope qu'on en a toujours tiré, répondit *Tricolore*. Ce que je ne conçois pas, répartit *Potiron*, ce sont ces deux devises : *Voilà pour toi ; voilà pour lui*. Je crois qu'il y a beaucoup d'esprit là-dedans , mais je ne l'entends pas. La première devise , répliqua la Princesse , me paroît la moins obscure ; il me semble que l'emblème en facilite l'intelligence. La Fée *Rancune* & la Fée *Rufée* arriverent pendant cette discussion. Mon fils , dit *Rancune* , je fais que vous êtes dans l'embarras , mais vous n'en êtes pas quitte. Est-ce comme cela que vous venez m'en retirer , répartit *Potiron* ? Pourriez-vous me dire ce que c'est que cette rose & ses accompagnemens ? C'est mon présent de nocces , répondit la Fée *Rufée*. Pour un présent de cette espece , reprit *Potiron* , il est bien à sa place. Et les deux doigts ? Les deux doigts , poursuivit *Rufée* , sont le présent de mon fils ; il les a donnés à la Princesse , & l'a chargée de vous les rendre. Malheureusement , dit la Fée *Rancune* , ils resteront là jusqu'à ce qu'ils soient à leur destination naturelle ; c'est une piece d'attente : cependant ils disparaîtront tout-à-fait , s'ils ne vous empêchent pas d'être heureux avec la Princesse. Essayez , mon cher fils. Non , parbleu , cria *Potiron* , je ne crois pas qu'on m'y rattrape. Puis se ravissant , je vais ,

dit-il, tenter encore une fois de rompre l'enchantement : ainsi, Mesdames, ayez la bonté de vous retirer.

Potiron, en effet, plein d'un nouveau courage, voulut s'emparer de la rose enchantée ; les peines ne le rebuterent pas. Hélas ! il fut la dupe de sa valeur ; il se trouva enveloppé dans vingt mille fusées de la Chine, dont la flamme étoit de toutes couleurs. *Potiron* fut traité en enfant perdu. Au feu, au feu, s'écria-t-il ! Seigneur, lui dit la Princesse, prenez bien garde qu'il n'y vienne des cloches.

Il y a de la magie dans tout ce qui se passe ici, reprit le Prince *Potiron*. C'est sans doute, répondit la Princesse, encore une galanterie de la Fée *Rufée* : il n'y a point eu de feu au fruit ; elle vous l'a réservé pour une meilleure occasion : il faut avouer que l'on a poussé bien loin la perfection de l'artifice. Les deux Fées reparurent, en disant : Ah ! qu'il sent ici le brûlé ! Il y a raison pour cela, répondit *Potiron* ; si l'artillerie du Roi est aussi bien servie que celle de sa fille, je défie que l'on prenne ses places. Il y a un moyen tout simple de lever cet obstacle, poursuivit la Fée *Rufée*. Vous savez bien que Madame votre belle-mère la Reine, a été métamorphosée en figure de tapisserie. Hé bien, répliqua *Potiron*, qu'est-ce que cela

me fait à moi ? Je fais parfaitement que c'est une de vos facéties ; mais je n'en vois pas le fin. Je vais vous l'apprendre, dit *Rufée* d'un ton plein de bonté : il est naturel que je prenne le parti de mon fils ; il étoit amoureux de la Princesse. Parbleu , interrompit *Potiron* , j'en ai été assez témoin le soir de la chanterelle ; mais , graces au Ciel , il est perdu ce petit Monsieur-là. Il se retrouvera , reprit la Fée. Je reviens à l'événement.

Voyant donc que mon fils étoit amoureux de la Princesse , & que vous étiez en droit de l'épouser , j'ai du moins cherché à vous empêcher de jouir de votre bonheur , & , pour y parvenir , j'ai jugé à propos de former un enchantement sur la Reine , & un autre sur *Tricolore*. Le dernier ne pourra être rompu , que préalablement le premier ne l'ait été : ainsi vous ne ferez disparaître la barrière qui vous prive de la Princesse , qu'en rendant à la Reine sa forme naturelle. Je vous crois beaucoup d'esprit , répartit *Potiron* , mais je ne vous trouve pas le sens commun. Comment voulez-vous que je fasse pour que la Reine cesse d'être une figure de tapifferie ? C'est , répliqua la Fée , en la traitant comme vous vouliez traiter Mademoiselle sa fille. Qui , moi ! reprit brusquement le Prince , que j'aye commerce avec une Reine

de haute-lisse ! Vous n'y pensez pas. Que trop, répondit Rancune : il faut que vous fassiez cette politesse à la Reine des Patagons, ou ce sera un autre qui désenchantera la Princesse. Mais, en vérité, s'écria *Potiron*, je vous jure en honneur que cela m'est impossible. Hé bien, dit froidement la Fée *Rufée*, qu'on aille chercher le grand Instituteur.



CHAPITRE XI.

Qui n'étonnera personne.

IL arriva en habit long , & demanda à ces Dames ce qu'elles désiroient de son petit ministère. Ce n'est qu'une bagatelle , dit *Potiron* ; il s'agit de traiter cette Reine comme vous avez coutume de traiter les jolies femmes. Vous voulez m'éprouver , répondit le Pontife. Hé bien , quand cela feroit , répondit *Potiron* , l'épreuve ne vous feroit qu'honneur. Seigneur , reprit le grand Instituteur , je fais trop le respect que je vous dois. Je vous en dispense , répondit *Potiron* : je fais fort bien que cette grande figure-là est ma belle-mère ; mais vous pouvez lui manquer de respect tant que vous voudrez , sans que je m'en formalise. Vous ne m'entendez pas , répliqua l'Instituteur ; je n'essayerai point de désanchanter la Reine ; je ne veux pas aller sur vos brisées. Rompre ce charme , sont vos affaires ; la mienne est de lever celui de la Princesse. Permettez-moi d'aller à mon petit ouvrage. Plaît-il , Monsieur le Curé , dit vivement le Prince ? Seigneur , continua la Fée *Russée* avec l'air de quelqu'un qui meurt d'envie de rire , le Destin a déclaré que ces deux en-

chantemens , par une bizarrerie singuliere , feroient liés entre eux ; en rompant l'un , l'autre le fera aussi par un effet du contre-coup. Il n'y a que vous qui puissiez venir à bout de celui de la Reine ; & si vous ne voulez pas mettre à profit un si beau privilège , l'honneur de faire cesser celui de la Princesse appartient de droit à notre Instituteur. Je me moque de cela , répartit *Potiron* , je veux avoir la rose. Seigneur , reprit l'homme céleste , prenez garde à ces paroles : *Voilà pour lui*. Hé bien , dit *Potiron* , c'est moi qui suis *lui*. Seigneur , continua le grand Instituteur , je crois que vous vous trompez ; c'est vous qui êtes *toi*. La première devise vous regarde , & les deux doigts vous reviendront tôt ou tard ; mais je suis sûr que la rose fera pour moi. A ces mots , le grand Instituteur tourna ses pas vers la Princesse. *Potiron* s'accrocha à lui pour le retenir ; mais l'Instituteur prononça ces paroles avec un ton d'inspiration : *Puissances invisibles , soumises à mes décrets , étendez en ce lieu un rideau sacré qui me sépare des profanes*. On vit sur le champ l'appartement séparé en deux par un beau rideau de velours de Gênes. *Potiron* resta avec les deux Fées du côté de la Reine Tapissierie , & l'Instituteur se trouva , du côté du lit , seul avec la Princesse.

Potiron devint furieux comme tous les petits hommes ; il voulut passer par-dessous le rideau ; il criait de toutes les forces : Attends, attends-moi, vilain Prêtre. C'est ce qu'il ne faut pas, s'écria *Tricolore*. Ce mot ralluma le transport au cerveau du pauvre Prince. Ah ! singe exécrable, reprit *Potiron*, tu auras affaire à moi. En attendant, dit la Fée *Rufée*, je crois que la Princesse va avoir affaire à lui. Ce qui me console, répartit *Potiron*, c'est qu'il se piquera du moins. Mesdames, un peu de silence, je vous prie ; il faut savoir comment il s'en tirera ; la chose mérite attention. En même temps, il se colla l'oreille contre le rideau ; il ne s'attendoit pas au dialogue que voici.

Ah, quel plaisir, dit le grand Instituteur ! Quel plaisir, interrompit *Potiron* ? mais il faut que cet homme soit enragé ! Écoutons encore. Ah, que vous me faites de mal, s'écria la Princesse ! Je ne me connois plus, poursuivit le Serviteur des Autels. Je vais m'évanouir, reprit *Tricolore*. Chère Princesse, adorable Princesse, beauté vraiment divine, continua le grand Instituteur en balbutiant, encore un moment de courage. Ah ! je suis morte, dit la Princesse en jetant un cri perçant. Le charme se rompit, le rideau disparut ; la Reine de tapisserie s'élança au cou du grand Instituteur, en lui disant :

Monseigneur , que j'ai d'obligation à votre Grandeur ! Elle passa ensuite devant *Potiron* , & lui adressa ces mots.

Je vous en fais mon compliment , mon gendre. Faut-il se faire écrire chez vous , pour suivit la Fée *Rufée* ? Mon fils , continua la Fée *Rancune* , vous n'êtes pas le seul. Seigneur , dit le grand Instituteur , j'ai bien des graces à vous rendre , je serai toujours à vos ordres , toutes les fois qu'il vous plaira d'augmenter le casuel de mon petit bénéfice. *Potiron* resta seul avec la Princesse : la connoissance ne lui étoit pas encore revenue. *Potiron* , pour la ranimer , voulut lui tâter le pouls (chacun a sa méthode) ; elle crut apparemment que c'étoit le grand Instituteur. Elle lui serra la main , en disant : Ah ! mon cher Abbé ! En même temps elle ouvrit les yeux.

Hé quoi ! c'est vous , Monsieur , reprit-elle ; que faites-vous donc là ? Ce que je peux , Madame , répondit *Potiron* (il avoit toujours la repartie juste). *Tricolore* devint honteuse : le Prince étoit embarrassé ; mais il fut encore plus curieux. Ah ! ah ! s'écria-t-il d'un air surpris , il n'y a plus ni rose ni piquans ; mais , mais cet homme-là a pourtant d'excellens secrets : c'est apparemment , Madame , cette extirpation qui produisoit vos plaisirs ? Précisément ,

répondit *Tricolore*. Je le crois aisément, répliqua-t-il. Cela n'empêche pas que ce ne soit une fort belle opération ; mais qu'a-t-il fait de tout cela ? Seigneur, dit la Princesse, il l'a emporté pour placer dans son cabinet d'histoire naturelle. Au fond, cela est juste, reprit *Potiron* ; c'est-là ce qu'il entendoit sans doute, lorsqu'il m'a remercié d'avoir augmenté son casuel. A parler franchement, je n'en suis pas fâché. Voilà bien de la besogne faite ; je sens que j'ai envie de dormir.



CHAPITRE XII.

Qui vise au touchant.

LE lendemain matin étoit consacré au cérémonial de la toilette. Lorsque *Tricolore* en fut débarrassée ; après qu'elle eut essuyé toutes les visites des femmes de Cour , qui , ce jour-là , plus que de coutume , avoient recrépi leurs appas & grimacé leurs mines ; après qu'elle eut soutenu les regards malins de la Reine & de la Fée *Rufée* ; après qu'elle eut entendu les plates équivoques de tous les Courtisans , elle crut pouvoir donner l'après-dînée aux réflexions & au repos. A quoi une Princesse peut-elle rêver ? A ce qu'elle aime ; par conséquent , le Prince *Discret* joua un rôle dans la tête de *Tricolore* (on verra bientôt ce que la tête emporte). Elle s'imaginoit avoir tué son cher Prince ; elle pesoit tout son malheur d'avoir eu un Amant qui étoit mort , & d'avoir un mari qui ne pourroit pas être vivant , sans pour cela qu'elle fût veuve. La profondeur de ses méditations l'avoit conduite jusqu'à la fin du jour , lorsqu'on vint lui dire qu'un jeune homme lui demandoit un moment d'entretien. Un jeune homme , répliqua-t-elle d'une voix

émue, un jeune homme ! Oui, Madame, répondit-on ; il ne paroît pas avoir plus de vingt ans. Son âge m'attendrit, répondit-elle ; qu'on le fasse entrer : je n'ai pas encore besoin de lumières. On l'introduisit dans l'appartement ; mais il y fut pris d'une foiblesse ; il s'appuya sur un bureau, & ne put prononcer que cette seule parole d'une voix éteinte : Ah ! Mademoiselle ! La Princesse fut troublée. Mademoiselle, reprit-elle ! que veut dire ce mot ? Je me meurs, s'écria le jeune homme ; vous êtes donc Madame *Potiron* ? Qu'entends-je, ô Ciel ! dit *Tricolore*, quel son a frappé mes oreilles ! telle étoit la voix expirante de ce pauvre ver luisant, lorsqu'il me remercioit si poliment de l'avoir écrasé ; mais plus je le considère, plus je crois le reconnoître. Dis-moi, as-tu toujours eu sur toi cette étoile précieuse ? Ah Dieux ! répliqua le Prince, puisque vous êtes mariée, il n'est plus d'étoile pour moi. Hélas ! je n'en puis plus douter, s'écria *Tricolore* ; c'est mon Prince, c'est lui ; il voit encore le jour..... Il ne tiendrait qu'à vous de me le faire aimer ; mais je crains vos préjugés : je crains.... Seigneur, interrompit *Tricolore*, vous serez mieux assis ; il vous fera plus commode de parler à tête reposée. J'y consens, répondit *Discret*, pourvu que la vôtre n'en soit pas plus tran-

quille. Il prit un fauteuil, & *Tricolore* se mit sur sa chaise longue. *Discret* reprit ainsi la conversation avec un air tendre & sérieux :

Madame, puisqu'il faut vous nommer ainsi, je m'intéresse à *Potiron*. Je reconnois votre générosité, repartit la Princesse ; que voulez-vous faire pour lui ? Lui épargner de la peine, poursuivit *Discret*. La Princesse, qui avoit beaucoup de pénétration, vit bien où le Prince en vouloit venir, & dit spirituellement : Seigneur, je reconnois votre délicatesse, mais je fais mon devoir. Remplit-il bien le sien, reprit vivement *Discret* ? La Princesse ne répondit rien. Ah ! je vois, continua le Prince, que *Potiron* agit comme vous répondez. Quoi ! il n'est point en adoration devant tant de charmes ? En achevant cette phrase, *Discret* se jeta aux genoux de la Princesse. Prince, dit-elle, relevez-vous, je vous le demande ; votre attitude est respectueuse, mais on prétend qu'elle est comode pour manquer de respect. Ne le croyez pas, repartit *Discret*, & connoissez-moi mieux ; mon amour est fondé sur la plus parfaite estime. Hélas ! répliqua *Tricolore* en soupirant, l'amour qui commence, annonce l'estime, & ment ; l'amour qui finit, promet l'amitié, & manque de parole. Voilà une maxime, reprit *Discret*, qui tire au précieux. Hé quoi ! seriez-

vous déjà bel-esprit. *Tricolore*, *Tricolore*, ne vous occupez que de votre cœur.

Apparemment qu'il la pressa, car la Princesse lui dit avec vivacité : Monsieur, je vais sonner. Hé ! que ce ne soit que l'heure du Berger, repartit *Discret* de la façon la plus tendre. Non, non, j'ai trop dans mon cœur l'idée de la vertu. J'ai vu un temps, répondit le Prince, où j'y aurois du moins été en second. En prononçant ces mots, il jeta sur elle un regard expressif, & lui serra la main. *Tricolore* en fut émue, & se défendit ainsi : Ah ! Prince, mon cher Prince, laissez-moi donc, je vous prie. Le Prince ne la laissa point, mais lui donna un baiser convenable à la circonstance. C'en est trop, s'écria la Princesse, sortez, & ne revenez jamais. Le Prince fut anéanti, & dit en tremblant : Madame, je vous obéirai.

Il étoit dans l'anti-chambre, lorsque *Tricolore*, touchée de son état, se crut obligée de lui crier de loin : Prince, quand vous reverra-t-on ? Tout à l'heure, Madame, répliqua-t-il d'un air ressuscité. Mais *Potiron* entra, & *Discret* sortit, après lui avoir fait la révérence la plus respectueuse. *Potiron* crut que c'étoit pour lui ; un mari s'approprie les égards qu'on lui rend, & sa vanité est toujours de moitié avec sa femme, lorsqu'il s'agit de le tromper.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Cela va prendre couleur.

POTIRON salua le Prince de la main & du ventre, à la façon d'un Financier. Voilà un pauvre garçon qui a l'air trop sot, dit-il à la Princesse ; je gagerois que vous l'avez reçu froidement , peut-être brusquement , & cela n'est pas bien. Je ne trouve pas mauvais que vous fassiez les honneurs de chez moi , pourvu que vous n'en fassiez pas les plaisirs. Cet avantage , répondit *Tricolore* , n'est réservé qu'à vous. Tandis que *Potiron* raisonnoit si bien , la Fée *Rufée* devinoit plus juste sur Monsieur son fils. Elle jugea dans ses yeux , que s'il ne tenoit pas le bonheur , il y touchoit du moins. Il ne se comportoit point en fat , qui , d'un défaveu même , fait une indiscretion ; il nia , avec l'effronterie qu'en pareil cas on doit avoir , & mentir comme un honnête homme. Vous ne voulez pas me confier où vous en êtes avec la Princesse , reprit la Fée ? je le saurai malgré vous , je n'ai que cela à vous dire.

En effet , dès qu'elle eut quitté le Prince , elle jeta un enchantement sur tous les maris , dont l'effet devoit être de leur donner une at-

taque de colique toutes les fois que les femmes auroient une foiblesse. Je crois le Lecteur bien certain que les tranchées vont devenir un mal épidémique. *Tricolore* ne se doutoit nullement que *Potiron* feroit dans le cas ; elle se contemplot sans cesse dans sa vertu ; elle se remercioit à tous momens de la rigueur qu'elle avoit tenue à son Amant : elle ignoroit que d'y attacher tant de mérite, c'étoit s'en étonner, & que cet étonnement est un commencement de défaillance. La vraie sagesse ne se fait gré de rien. Une femme indifférente résiste, & s'en souvient à peine ; une femme tendre s'applaudit de ses refus, & s'en applaudissant, elle s'en rappelle l'objet, elle s'attendrit, & finit par se rendre. En général, trop de réflexions sur la résistance est une préparation à la défaite. *Tricolore* cependant forma le projet de la plus glorieuse défense. On verra le succès de sa résolution.

Le lendemain, le Prince *Discret* fit épier le moment de la sortie de *Potiron*, pour déterminer l'instant de sa visite. Princesse, dit-il en l'abordant, vos yeux paroissent fatigués ; ce qui prouve que *Potiron* a passé une bonne nuit. Prince, répondit-elle, vous prenez-là un ton qui ne vous va point ; cela peut être une chose libre, elle n'est qu'entortillée. L'explication

n'en feroit pas difficile, repartit le Prince. Je vous en dispense, reprit promptement la Princesse : de quoi parlerons-nous ? De vous, dit le Prince. Non, cela m'est suspect, répliqua-t-elle. De *Potiron* ? Cela m'ennuieroit. De moi, continua le Prince sur un ton de roman ? Encore moins, dit vivement *Tricolore* ; vous ne parlez de vous que pour en venir à moi. Je voudrois, poursuivit *Discret*, que ces deux choses se touchassent. Vous allez vous embarquer si je n'y prends garde, s'écria *Tricolore*.

Tournons l'entretien sur une autre matière. Par exemple, apprenez-moi pourquoi Madame votre mère vous changea en ver luisant, je n'en ai jamais senti la raison de préférence. Cela est trop simple, répondit le Prince. Vous devez vous souvenir du temps que j'étois coq ; & même ce fut vous, Madame, qui me fîtes l'honneur de me faire entrer en charge. Abrégeons, dit *Tricolore* en rougissant. Volontiers, Madame. Vous vous rappelez sans doute que la Fée *Rancune* alloit me saisir : il falloit me faire disparaître, & ma mère n'y réussit qu'en me donnant la forme d'un très-petit animal. Elle fit sensément, continua la Princesse ; il y a tant de grosses bêtes dans le monde !

Lorsque je fus vermisseau, reprit *Discret*, je me trouvai tout d'une venue ; mais comme

mon amour étoit inféparable de moi, tous mes esprits, toutes mes sensations se réunirent, & se portèrent dans l'endroit où vous aperçûtes une espece d'étoile. Il est étonnant, répartit la Princesse, combien cela vous donna de physionomie. Madame, dit le Prince, vous me surprenez, je n'avois point de visage, &, puisqu'il faut vous parler net, mon étoile étoit sur la queue. Je ne fais que vous dire, poursuivit *Tricolore*; mais je vous le répète, vous aviez beaucoup de physionomie, & c'étoit-là une heureuse étoile. En effet, répliqua le Prince *Discret*, il me souvient que vous me prîtes avec bonté entre vos doigts, vous me serrâtes avec amitié, vous me châtouillâtes; je remuai; vous craignîtes apparemment que je ne vous échappasse; vous appuyâtes votre pousse, & vous me fîtes le plaisir de me tuer le plus joliment du monde. Je vous assure, dit *Tricolore*, que cela me fit une grande impression, & je sentis..... Vous ne saviez pas, interrompit *Discret*, qu'en cet instant je redevenois homme de votre main.



CH A P I T R E X I V.

Gare les tranchées.

LA Princesse resta quelques momens en méditation sur la dernière phrase du Prince, & même quelques larmes humectèrent ses yeux. *Discret* absorbé dans l'attention, & *Tricolore* dans la réflexion, gardoient l'un & l'autre un silence d'intérêt; présage certain d'un grand événement. *Tricolore* le rompit ainsi: Qui auroit pu penser que cet instant, qui vous rendoit vos droits, acquéroit à *Potiron* celui d'être mon époux? Si vous vouliez, Madame, dit le Prince de l'air le plus réservé, il y auroit du remède. Et lequel, répondit *Tricolore*? Madame, reprit le Prince, dans la maison d'une Princesse telle que vous, il doit y avoir plusieurs charges; *Potiron* est honoraire, je pourrois être d'exercice. Je ne vous entends pas, répliqua *Tricolore*; je veux faire de vous mon ami. Que ce titre m'est cher, s'écria le Prince en collant sa bouche sur la main de *Tricolore*! La Princesse ne la retira point, & répéta d'une voix mal assurée: Oui, vous ferez mon ami.

Le Prince leva la tête; il s'aperçut que les joues de *Tricolore* étoient plus animées, & ses

regards plus tendres. Que le sentiment que vous promettez est doux , poursuivit-il ! qu'il me rendra heureux ! Vous m'en croyez donc capable , continua la Princesse ? Oui , sans doute , reprit *Discret* , & vous avez dans les yeux un grand fonds d'amitié. Il voulut en même temps la pencher sur la chaise. Que prétendez-vous donc , dit-elle ? Une marque d'amitié. Vous êtes extravagant , reprit-elle d'un ton fâché. Je ne fais pourtant si elle l'étoit bien réellement ; car *Potiron* , qui étoit au petit lever , fit dans ce même instant une grimace dont la Fée *Rufée* s'aperçut avec joie. Qu'avez-vous donc , lui dit-elle ? Madame , c'est une espece de tranchée. Il faut prendre garde , reprit la Fée , ces sortes de maux-là ont quelquefois des suites. Je reviens à *Tricolore*.

Elle en imposa pour un moment à *Discret* ; & comme elle étoit fort raisonnable , il vit bien qu'il falloit prendre le parti de lui parler raison. Voici comme il s'y prit. Oserois-je demander à Madame en quoi elle fait consister l'amitié ? A faire tout ce qui dépend de moi , répliqua la Princesse , pour obliger celui qui en est l'objet. Ainsi , reprit le Prince , si je vous proposois d'aller bien loin pour me rendre service ? Je partirois sur le champ , dit vivement la Princesse. Madame , poursuivit *Discret* , je ne veux

point vous donner tant de peine ; je vous demande de ne pas sortir de votre place. Changeons de conversation , interrompit la Princesse, vous ne savez pas raisonner.

Madame, permettez-moi de vous faire encore une question. Je suppose que *Potiron* a dans ses jardins un grenadier ; ce grenadier ne porte qu'une grenade, dont il vous a confié la garde : je suis bien sûr que personne n'y touchera ; mais je poursuis mon raisonnement. Je suppose encore que cette grenade est enchantée, qu'elle reste toujours la même, & que l'on en peut détacher quelques grains sans en diminuer le nombre, & sans que la grenade perde rien de sa fraîcheur : votre meilleur ami se présente consumé d'altération, & vous tient ce discours d'une voix foible, mais touchante : *Tricolore*, Princesse aimable, Princesse bienfaisante, vous voyez mon état ; mon corps est desséché par une soif ardente, & près de succomber ; un grain, un seul grain de ce fruit délicieux arroseroit mon ame, & me rendroit à la vie ; le maître de cet arbre n'en pourra pas souffrir de préjudice ; il ne s'en appercevra seulement pas. *Tricolore*, que feriez-vous ? *Tricolore* baissa les yeux, rougit, parut chercher sa réponse & ne la pas trouver. Vous vous taisez, reprit le Prince : ah ! vous laisseriez mourir votre ami.

La Princesse se troubla de plus en plus, & dit, en détournant la tête : Vous êtes insupportable. Le Prince ne répondit que par exclamation : Ah ! grands Dieux, que j'ai soif ! Finissez, je vous prie, repartit *Tricolore* d'un ton foible, qu'elle vouloit rendre brusque ; finissez, Monsieur. Je vous dis que je meurs de soif, continua très-vivement Monsieur. Il y eut un débat, suivi d'un silence ; *Tricolore* l'interrompit par ces paroles entrecoupées : *Discret ! Discret !* & dans l'instant *Potiron*, qui étoit encore chez le Roi, se roula sur le parquet, en criant : Ah, la colique ! ah, la colique ! je me meurs !



CHAPITRE XV.

Remede contre les tranchées.

APPAREMMENT que ce moment étoit critique pour la vertu des femmes. L'appartement ne fut rempli que de pauvres époux qui faisoient des contorsions & des grimaces; les uns se tenoient le ventre; les autres, malgré le respect du lieu, tomboient dans des fauteuils. La Reine, qui auroit bien voulu donner la colique au Roi, accourut, en disant: Mais, qu'est-ce que c'est que ça? Le Roi, selon sa coutume, ne savoit que dire; la Fée *Rancune* enrageoit de tout son cœur, & la Fée *Rufée* rioit de tout le sien.

Cette première attaque cessa, & le calme revint. Toute colique venant de pareille cause, a des intervalles certains. Le grand Instituteur, témoin d'un événement si étrange, dit qu'il falloit remercier les Dieux de tout. Il fit ensuite une dissertation savante sur les coups du hasard. Le Roi, qui l'écoutoit, se souvint, tandis qu'il étoit en train de s'ennuyer, que c'étoit l'heure du conseil. *Potiron* l'y accompagna. Il s'agissoit ce jour-là d'une affaire importante; on l'avoit mise sur le bureau. On

étoit à prendre les voix, lorsque les tranchées reprirent à *Potiron* avec la plus grande violence; les trois quarts des Conseillers tomberent dans la même crise, & l'on vit le plancher de la salle du Conseil couvert de Juges en convulsions, qui se culbutoient les uns contre les autres, & crioient à tue-tête. *Potiron* l'emportoit sur eux tous, & répétoit alternativement avec le chœur : Ah ! le ventre ! le ventre !

On voyoit les perruques & les bonnets carrés épars ; & cependant la plupart , quoique nu-tête comme des enfans de chœur , n'en étoient pas moins des têtes à perruque. Le Roi envoya chercher le grand Instituteur & son premier Médecin ; ils entrèrent au Conseil, précédés de la Reine & des Fées. Sa Majesté fit le rapport de la maladie : le Docteur prétendit que la cause en étoit dans la région du foie ; mais la Fée *Rufée* le dépaysa, en lui disant : Plus bas, Docteur, plus bas. Elle avoua tout bonnement que c'étoit un tour de sa façon. J'ai parié, dit-elle, que je saurois tous ceux que les femmes joueroient à leurs maris, & j'ai jeté sur eux un charme qui leur donne la colique toutes les fois qu'on les attrape. C'est une petite plaisanterie de société.

Potiron ne put parler, à force de fureur ; il regarda fixement sa mere *Rancune* ; & après un

grand effort, il se mit à crier : Ah ! ma chere maman, je suis..... je suis..... Mais, Madame, poursuivit-il, en s'adressant à la Fée *Rufée*, il faut être exécration pour avoir une pareille idée ; comment, toutes les fois que j'aurai mal au ventre.... ce fera une preuve certaine..... Achevez, dit la Fée..... que Madame votre épouse n'aura pas mal au sien.

En ce moment, *Potiron* fit une grimace ; & le premier Médecin lui dit, en lui tâtant le pouls : Seigneur, vous grincez les dents. Il y a donc à parier, reprit le grand Instituteur, que la Princesse fait un autre usage des siennes. Oh parbleu ! repartit *Potiron*, je n'entends pas raillerie ; je fais un remède certain : je vais trouver ma femme, je l'enfermerai ; & pour ce qui est de Monsieur son Prince, je lui..... Ah ! chienne, s'écria-t-il en se jetant par terre ! ah ! quels tourmens ! ah ! que je souffre ! ah ! maudite femme !.... De la douceur, mon fils, de la douceur, dit la Fée *Rancune*, respectez le sexe. Il me paroît, répliqua la Reine, que le Prince *Discret* prend un meilleur parti. Il s'agitoit de plus en plus ; il étoit tout en nage. Le premier Médecin tira sa montre. Hé ! Monsieur le Docteur, que faites-vous-là, lui cria le pauvre *Potiron* ? Seigneur, répondit le premier Médecin, je regarde ma montre, pour

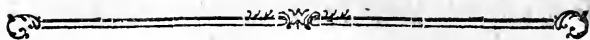
savoir combien de temps durera l'opération.

Cette attaque ne finissoit point. Mais, Madame, dit le patient à la Fée *Rufée*, il faut que votre fils ait le diable au corps. Seigneur, repartit la Fée en faisant la petite voix, il a toujours eu la bonté d'être au corps de toute ma famille. Mon fils a le talent de faire durer tant que l'on veut ces fortes de coliques ; c'est pour cela qu'à la Cour il est si fort à la mode. Le Roi des Patagons prit alors son air de dignité, & s'exprima ainsi : Il seroit pourtant à propos de faire cesser cette plaisanterie. Dans ce moment, le grand Instituteur eut l'honneur d'avoir les yeux égarés, & proféra ces paroles sacrées : *L'Esprit divin m'inspire ; ces coliques ne cesseront que lorsque la Reine & la Princesse auront recouvré leurs prémices.....* Je ne les crois pas dans le chemin, repartit le Monarque. Me voilà décidé incurable, s'écria *Potiron*.

Non, mon fils, non, mon cher enfant, interrompit la Fée *Rancune* ; dès qu'il ne s'agit que des prémices de la Reine & de la Princesse, elles les recouvreront, & j'en suis caution. Ma mere, dit *Potiron*, il faut que vous ayez un grand talent pour les choses perdues. Il y a dans les jardins du Palais, reprit *Rancune*, une fontaine que j'ai enchantée ; ses eaux ont la vertu de rendre aux femmes ce qu'elles n'ont

plus, & aux filles ce qu'elles doivent avoir : mais je vous avertis, continua-t-elle, que la Reine & la Princesse ne reviendront dans cet état qu'à une condition bien différente : il faudra que la Reine en fasse la galanterie au Roi. Je vous en remercie, dit le Monarque ; enfin, je vais donc jouer un rôle. Pour vous, mon fils, poursuivit la Fée, si vous voulez que votre colique se passe, il faut que vous vous détachiez, en faveur d'un autre, du nouveau trésor dont votre femme jouira. Pourquoi non, répliqua *Potiron* : je suis accoutumé à cela.





C H A P I T R E X V I .

Les Tableaux.

RIEN de si tentant, ni de si dangereux, que les remedes que l'on ne connoît point. La fontaine enchantée devoit être suspecte, puisqu'elle étoit indiquée par une Fée qui n'étoit contente que lorsque les autres ne l'étoient pas; mais ce que promettoient ses eaux étoit bien séduisant. *Tricolore* s'y baigna, & fit bien; la Reine l'imita, & fit mal. La premiere recouvra toute l'intégrité d'une fille de douze ans; mais sa mere tomba dans un piège que *Rancune* s'étoit bien donné de garde de déclarer. Cette fontaine avoit le secret merveilleux qu'on avoit annoncé; mais ce n'étoit que pour celles qui n'avoient jamais eu qu'un Amant. Je ne parle point d'un mari, cela ne se compte point.

Elle produisoit un effet tout contraire sur les femmes qui avoient eu plus d'une affaire dans leur vie: ces eaux ne manquoient jamais de faire paroître empreints sur le corps les portraits de tous les Amans que l'on avoit eus; &, pour ménager le terrain, ils n'étoient qu'en miniature, comme s'ils eussent été peints exprès pour être mis en bague. Les ressemblances

étoient frappantes. La Reine en fit la malheureuse épreuve : elle se plongea dans la fontaine avec confiance ; elle fut confondue, lorsqu'en sortant elle se vit si bien meublée ; elle reconnut tous ses amis. Elle fit l'impossible pour les effacer de là , comme ils l'étoient de son cœur ; plus elle se baignoit , plus les couleurs devenoient vives : les proportions étoient gardées, tous les dessins exacts, les nuances bien ménagées ; c'étoient autant de chef-d'œuvres de peinture. La Reine, qui n'étoit pas connoisseuse, ne sentit point tout le prix de ce nouveau mérite : elle questionna sa fille ; elle s'étonnoit qu'elle n'eût pas le portrait du grand Instituteur : mais comme la Princesse l'avoit reçu par nécessité, il n'en paroissoit nulle trace.

Le charme n'exprimoit que les portraits de ceux qu'on avoit eus par goût. Elle étoit dans cet excès, lorsqu'on vint lui annoncer le Roi : ce Monarque venoit la chercher avec impatience ; elle fit une résistance qui , pour la première fois de sa vie, ne fut pas jouée. Une pudeur d'amour propre lui monta au visage ; elle se rappeloit que son époux avoit plus de curiosité que d'activité ; & c'étoit, dans le cas présent, tout ce qu'elle craignoit. Elle hésitoit, elle balbutioit, & le Roi crut qu'elle minaudoit ; ses desirs en redoublèrent ; il lui donna

la main , & la traîna dans son appartement.

A peine y fut-elle , que sa crainte devint excessive. En vérité , Seigneur , lui dit-elle , il me semble qu'à nos âges. . . . cela n'est pas raisonnable. Que parlez-vous d'âge , Madame , reprit le Roi ? la fontaine vient de l'effacer. Vous me paraissez plus belle , plus jeune , plus fraîche que le jour que je vous épousai ; votre printemps est revenu , & je sens qu'il a ramené le mien : en ces instans il lui prit une vivacité de jeune homme. Seigneur , dit la Reine en le repoussant , quoi ! malgré les lumieres. Comment ! repartit le Roi , voilà une fontaine miraculeuse , elle donne de la modestie ; mais je vous connois , & vous me ferez gré de ne la pas ménager. La Reine tomba en foiblesse , & le Monarque s'écria : Ah ! bon Dieu , que de portraits ! mais , mais je connois toutes ces figures-là.

Voilà toute ma petite écurie ; voici les Pages de ma chambre ; voici celui-ci ; voici celui-là ; oh ! oh ! voilà mon gendre aussi ; en vérité , il est parlant : c'est bien la chose la plus singulière que j'aie vue de ma vie. La Reine reprit ses sens , & vit le Roi occupé à regarder avec son gros verre , pour examiner mieux. Votre Majesté , dit-elle , doit être bien surprise. Extrêmement , Madame ; vous savez que je suis
amateur

amateur. Tous ces portraits-là sont fort bons, au moins; vous figureriez très-bien dans le cabinet d'un Curieux, & je pense qu'il faut vous exposer au Sallon.

Sire, reprit la Reine, vous devez savoir combien mes amis me sont chers; j'ai prié une Fée de faire en sorte que j'en eusse tous les portraits; je ne m'attendois pas qu'elle les placeroit là. Je trouve cela très-commode, dit le Roi, cela ne remplit point les poches. Mais, poursuivit-il, je suis scandalisé d'une chose; parmi tous ces petits portraits, je ne vois point le mien, & je remarque que tous vos amis sont des enfans de quinze à vingt ans au plus. Seigneur, répliqua la Reine, je crains tant de les perdre, que je les prends toujours les plus jeunes qu'il m'est possible. Il me vient une idée, interrompit le Roi; je voudrois avoir des estampes de tout cela; je serois curieux de vous faire graver comme la Chapelle des E... T... Le grand Instituteur est un fort joli Graveur, je vais le mander, je veux le consulter.





C H A P I T R E X V I I.

Qui est de trop.

MALGRÉ la Reine, le grand Instituteur parut; le premier coup-d'œil le frappa. Voilà, s'écria-t-il, une galerie dans un goût nouveau : ce que j'y trouve de charmant, c'est que tous ces tableaux se portent aisément; c'est ce que, nous autres Savans, nous appelons communément des *veni mecum*. Cela fera une fort jolie suite d'estampes, au moins, dit le Roi. Alors l'Instituteur fit cette demande à la Reine : Comment votre Majesté désire-t-elle que jela grave? Est-ce au burin ou à l'eau-forte? M. l'Instituteur, repartit la Reine, eh! pour Dieu, mêlez-vous de vos affaires. Il me paroît, répondit le grand Instituteur, que bien des gens se sont mêlés des vôtres. Je ne demande pas mieux que de tirer ces estampes; mais, en conscience, ce n'est pas au Roi à faire les frais des planches.

Je vous entends, dit le Roi, parce que j'ai bien de l'esprit; ces petits amis-là m'ont l'air d'avoir été autant d'Amans. Je le croirois assez, poursuivit l'Instituteur : c'est une méchanceté de la Fée *Rancune*, qui a décidé que tout portrait qui cesseroit d'être dans le cœur de la

Reine, passeroit où vous le voyez. On envoya chercher la Fée *Rancune* ; & le grand Instituteur, en attendant, examina les portraits en détail. En voici, dit-il, de très-jolis ; ils ne sont qu'au crayon ; mais les attitudes sont plaisantes ; ce sont de vrais *Clinchotel*. *Rancune* arriva. Nous admirons votre ouvrage, dit le Roi ; vous avez eu, je vous l'avoue, une idée bien extraordinaire. J'ai voulu savoir, répondit la Fée, s'il y avoit une femme irréprochable, & j'ai imaginé l'enchantement de la fontaine. S'il s'en trouve une seule, poursuivit-elle, qui n'ait pas un petit portrait sur le corps, tous ceux de la Reine disparaîtront. C'est une expérience à faire, s'écria la Reine ; elle sera d'autant plus facile, que presque toutes les femmes se sont baignées. Il n'y a qu'à les faire passer dans la salle des Suisses, & nommer Visiteur le grand Instituteur.

Madame, répliqua-t-il, c'est un droit attaché à ma place ; mais je veux de la décence, & j'exige que la visite se fasse dans ma petite maison. La proposition fut acceptée : chaque femme, sans en dire la cause, fut appelée & reçue en son rang. Le Visiteur s'acquittoit de son emploi avec toute l'attention possible ; il débutoit toujours par cette phrase : *Madame, permettez-moi de voir s'il n'y a pas quelque chose*

là-deffous. Cela ne manquoit jamais ; c'étoient perpétuellement des femmes à tiroir. La Reine crut que les Coquettes pourroient rompre le charme ; mais le saint Visiteur observa que la seule différence étoit dans la peinture , & que les portraits de leurs Amans n'étoient jamais qu'en pastel. Il prit le parti de les envoyer chez *Loriot* , pour les fixer.

On fit venir une Dévote célèbre , qui ne fortoit guere d'un Temple dont elle étoit voisine ; elle marchoit gravement , parloit froidement , sentoît vivement , & ne regardoit qu'en dessous ; c'étoit la réputation la plus imposante du Royaume. Le grand Instituteur représenta que vraisemblablement cette femme n'étoit pas dans le cas de l'épreuve. La vertu , dit-il , va rarement à la fontaine , ou par négligence , ou parce qu'elle n'en a pas besoin , ou parce qu'elle ne fait pas usage du privilége qui y est attaché. On risqua l'aventure. La Dévote fut interdite , lorsque le Visiteur lui tint ce discours : Madame , votre vertu va dans l'instant recevoir le plus grand éclat ; permettez que je vous visite. Insolent , s'écria la Dévote !.... C'est ma charge , Madame..... Je vous donnerai un soufflet. C'est ce qu'il faut voir , répliqua-t-il.

Notre Sainte , piquée , frappe , égratigne , mord ; le Visiteur ardent , tient ferme , pousse ,

& triomphe. Oh ! oh ! s'écria-t-il , me voici en pays de connoissance ; voilà les portraits de tous nos bons amis : je reconnois tous les Novices & les jeunes Profès du Temple où vous allez. Voici le Procureur-Général ; ici c'est le Recteur, qui n'est pas nommé ainsi pour rien , à ce qu'il me paroît. Mais , mais , en vérité , Madame , cela est très-édifiant ; votre corps a l'air d'une congrégation. J'apperçois cependant un cadre qui n'est pas rempli ; cela fait un mauvais effet ; j'ai envie d'y mettre ordre. Ah ! Monseigneur , répondit la Dévote en se mettant les mains sur le visage , n'abusez pas de votre charge. Ah ! que faites-vous ? rien ne vous arrête ; je n'oserai pas voir la lumière après cette aventure..... Ah ! Monseigneur , ah ! que vous avez un grand..... talent pour peindre ! Le grand Instituteur fut un Héros..... aussi se trouva-t-il dans le cadre en habit de cérémonie : tous les petits portraits avoient changé d'attitude , & paroïssoient , avec respect , prosternés autour de lui. Le grand Instituteur fit conduire honorablement chez lui cette femme célèbre , & jugea à propos de finir ses visites.

Le Prince *Potiron* , qui étoit délivré de sa colique , prit son parti sur *Tricolore*. Tous les Oracles , qui avoient paru contradictoires , se

trouverent vérifiés. Le Prince *Discret* avoit eu la Princesse en qualité d'Amant, & ne l'avoit pas eue en qualité de Mari; c'étoit tant mieux pour elle. *Potiron* ne l'avoit eue que comme un sot, & même n'en profita point; ainsi il l'eut, & ne l'eut pas : elle lui avoit apporté ses prémices, & cependant avoit eu dix-sept enfans. *Discret*, par le moyen de la fontaine enchantée, avoit cueilli cette fleur si précieuse, quoiqu'il eût été prévenu par le grand Instituteur. Il avoit reçu la mort de sa Maîtresse, & ç'avoit été tant mieux pour lui. *Potiron* avoit eu la colique bien serrée.

Après de si grands événemens, les deux Fées allèrent dans d'autres Cours; le Roi continua de végéter dans la sienne, & la Reine passa son temps à se faire achever de peindre.

Fin du dernier Chapitre.





IL EUT RAISON.



C O N T E

PHILOSOPHIQUE ET MORAL.

C'ÉTOIT un homme sensé qu'Azéma ; il ne vouloit point se marier , parce qu'il favoit qu'on trompe tous les maris , & il se maria. On lui proposa deux partis ; l'un étoit une jeune Beauté qu'il aimoit , & qui lui eût été fidelle ; l'autre étoit une Veuve qui lui étoit indifférente , & qui ne l'étoit pas pour tout le monde ; c'est ce qu'on lui fit connoître clairement. Cette dernière fut l'objet de son choix ; & il eut raison. Ceci a l'air d'un paradoxe , cela va devenir une démonstration. Yrene , mere d'Azéma , se sentant près de sa dernière heure , fit venir son Génie de confiance , & lui tint ce discours sensé : Prenez soin , je vous prie , de l'éducation d'Azéma , appliquez-vous à lui rendre l'esprit juste , qu'il voye les choses comme elles sont : rien n'est plus difficile. Il est jeune , qu'il ait les erreurs

de son âge , pour en sentir le faux ; qu'il fréquente les femmes , qu'il ne soit pas méchant ; on doit se former l'esprit avec leurs agrémens , excuser leurs défauts , & profiter de leurs faiblesses. Lorsqu'il aura vu le monde & qu'il en fera dégouté , qu'il finisse par se marier , afin d'avoir une maison qui soit l'asile d'une compagnie choisie. Le bonheur d'un jeune homme , c'est d'être toujours avec les autres ; le bonheur d'un homme raisonnable , c'est d'être souvent avec soi-même. Il est bien plus doux de recevoir ses amis ; que d'aller voir ses connoissances ; l'amitié est la volupté de l'âge mûr.

Yrene expira après avoir dit tant de belles choses. Elle n'avoit rien de mieux à faire ; il y auroit une grande mortalité , si l'on cessoit de vivre lorsqu'on n'a plus rien à dire.

Le Génie attendit qu'Azéma eût quinze ans , & lui parla ainsi : On m'a recommandé de vous rendre prudent ; pour le devenir , il faut faire des sottises : vous ne croiriez peut-être pas que pour cela on a quelquefois besoin de conseils ; je présume cependant que vous pourriez vous en passer ; je vous laisse jusqu'à ce que vous ne sachiez plus quel parti prendre ; je ne vous abandonne pas pour long-temps, Azéma se confondit en remerci-

mens fort plats , fort mal tournés. Je ne vous ai pas recommandé , interrompit le Génie , de dire des sottises , mais d'en faire ; agissez toujours , & toutes les fois que vous voudrez parler , ayez l'attention de vous taire.

Après ces mots , il disparut. Azéma , livré à lui-même , voulut se donner l'air de réfléchir aux fautes qu'il commettrait par préférence : on ne peut les choisir qu'en les connoissant , & ce sont de ces connoissances qui ne s'acquierent qu'en chemin faisant. D'ailleurs , un jeune homme avantageux ne fait de sottises qu'en cherchant à s'en garantir. Il avoit une présomption qui promettoit beaucoup : un air capable est presque toujours l'étiquette du contraire. Son début fut brillant. Il étoit d'une ancienne Noblesse , sans pouvoir cependant dire , un homme de ma Maison : il ne distingua pas cette nuance ; il dédaigna les vertus simples & obscures d'un bon Gentilhomme , & préféra les vices éclatans d'un grand Seigneur. Il eut un équipage de chiens courans , grand nombre de chevaux , plusieurs carosses , des coureurs , trois cuisiniers , beaucoup de maîtresses , & point d'amis. Il passoit sa vie à tâcher de s'amuser ; mais ses occupations n'étoient que le résultat de son désœuvrement.

Le fonds de son bien s'évanouit en peu de temps ; il éprouva qu'un homme de condition , né riche , ne fait jamais qu'un homme de qualité fort pauvre ; il se trouva ruiné , sans avoir seulement effleuré le plaisir , & vit trop tard que le bonheur s'obtient & ne s'achete pas.

Pressé par ses Créanciers , trompé par ses Maîtresses , délaissé par ses Parasites , il s'écria : O désespoir ! je ne fais plus que faire. Il entendit une voix Aérienne , qui prononça ces mots : *Gagnez bien des fontanges*. Voilà une jolie ressource , dit Azéma ; je n'aurois pas cru que pour rétablir mes affaires , il fallût m'adresser à Mademoiselle Duchapt. L'absurdité de ce conseil le plongea dans la rêverie. Il marcha long-temps sans s'en appercevoir : la nuit le surprit ; il se trouva dans un bois ; il suivit une route ; cette route le conduisit à un Palais. Il se présenta à la grille ; elle étoit gardée par un Suisse qui avoit un baudrier tout garni de pompons ; & , quoique Suisse , il portoit sous ce baudrier une crevée de fontagnes. Cet ajustement en imposa à Azéma. Monsieur , lui dit-il , j'ai sans doute l'honneur de parler au Génie du siècle. Mon ami , lui repartit le Suisse , vous ne vous connoissez pas en Génies ; j'appartiens à la Fée aux Fon-

tanges. Ah ! voilà ma femme, reprit vivement Azéma. Il s'agit de savoir si vous serez son homme , reprit froidement le Suisse ; je vais vous remettre entre les mains de son Ecuyer. L'Ecuyer le regarda sans dire un mot , l'examina très-sérieusement , & ne proféra que ces paroles : Il faut voir ; prenons l'aulne de Madame ; il alla chercher une grande canne , mesura Azéma , & dit d'un ton de protection : Cela se peut. Alors il le quitta , revint un instant après , introduisit Azéma dans un appartement superbe , & l'y laissa , en lui répétant : *Gagnez bien des fontanges*. Il fut un bon quart-d'heure sans croire qu'il fût avec quelqu'un ; il entendit une voix grêle , qui crioit du fond d'un grand lit , Rouscha , Rouscha. Cette Rouscha parut , en disant : Que plaît-il à Madame ? Cet Etranger , répondit la Fée : tirez mes rideaux ; eh ! mais vraiment , poursuivit-elle , ce jeune homme est assez bien. Retirez-vous Rouscha , j'ai des conseils à lui donner.

Rouscha se retira , en disant à Azéma : *Gagnez bien des fontanges*. Azéma , en voyant la Fée à son séant , fut pénétré de respect , & demeura immobile. Jeune homme , approchez-vous donc , dit la Fée. Le jeune homme recula. Qu'est-ce que c'est donc , continue la Fée , que ce petit garçon-là , qui est timide ,

& qui ne fait point de cas de rubans ? En achevant cette phrase, elle étala aux yeux d'Azéma un couvre-pied brodé de fontanges qui étoient faites de diamans. Ah ! Madame , s'écria-t-il , le beau couvre-pied ! Est-il de votre goût , dit la Fée ? pensez-vous qu'il vous tiendrait chaud ? Je ne demande pas mieux que de vous le céder ; mais vous ne pouvez l'avoir qu'en détail ; j'en détacherai une fontange à chaque trait d'esprit de votre part. Comment , reprit vivement Azéma , il ne faut que cela ? je vais vous enlever toutes vos fontanges. Je puis vous assurer , repartit la Fée , que je ne les regretterai pas ; il est vrai , poursuivit-elle , que je suis difficile.

On servit le souper à côté du lit de la Fée. Azéma se tua pour avoir de l'esprit : Epigrammes, jeux de mots, méchancetés, choses libres, anecdotes, rien ne fut oublié , & rien ne prit : il avança même que Nicomede étoit une Tragédie héroï-comique , sans que la Fée se mît en devoir de lui donner la plus petite fontange ; elle mangeoit beaucoup , & ne disoit pas un mot. Elle fit desservir , & dit à Azéma : Mon cher enfant , est-ce là ce qu'on appelle de l'esprit dans le monde ? Oui , Madame , répondit Azéma : eh bien ! reprit la Fée , mes fontanges ne seront pas pour vous. Azéma lui proposa de les jouer au trictrac. La Fée y consentit. Il

joua d'un si grand bonheur, qu'il en gagna beaucoup rapidement ; tant il est vrai qu'on fait plutôt fortune par le jeu que par l'esprit ! Mais tout-à-coup la chance tourna : il alloit tout reperdre ; la Fée en eut pitié, & lui dit : Demeurons-en là ; j'attends ce soir quelqu'un dont le bonheur est moins rapide , mais plus soutenu. Croyez-moi , quittez le Palais , tirez bon parti de vos fontanges , & ne les perdez pas sur-tout comme vous les avez gagnées.

Azéma profita de l'avis, vendit ses pierres, retira ses terres, & se mit en bonne compagnie. On a beau la tourner en ridicule , ce n'est que là qu'on apprend à penser. Il eut même le bonheur d'y devenir amoureux d'une femme raisonnable : dès cet instant, il abjura tous les faux airs ; il tâcha de mettre à leur place des perfections ; il vit que pour triompher d'elle, il falloit l'attendrir , & non pas la séduire : l'un est plus difficile que l'autre. Une femme sensée est toujours en garde contre la séduction, il n'y a que l'estime dont elle ne se défie pas ; elle s'abandonne au charme de son impression, sans en prévoir les conséquences, & souvent se livre à l'amour , en croyant ne suivre que la raison.

Voilà ce qui fait les vraies passions. La volupté naît du principe qui les a fait naître ; &

le plaisir de voir qu'on ne s'est point trompé, garantit toujours leur durée.

Azéma, dans son ivresse, désiroit que l'hymen l'unît à un objet si estimable; mais il eut assez de sentiment pour n'en rien faire. On ne doit point songer au mariage par respect pour l'amour; l'autorité de l'un découvre trop les mystères de l'autre : sa Maîtresse en étoit si persuadée, qu'elle fut la première un jour à lui proposer plusieurs partis; elle lui fit envisager qu'à un certain âge il est de la décence de se marier, pourvu que l'on ne soit point amoureux de sa femme. Il étoit sensé, mais il étoit peureux. Effrayé de l'ennui qui assiége un vieux garçon, & des dangers que court un vieux mari, il s'écria : O mon Génie tutélaire ! m'abandonnez-vous ? Le Génie parut, & lui dit : Que me veux-tu ? Me marierai-je, reprit Azéma ? Sans doute, répondit le Génie. Oui, mais, poursuivit l'autre en tremblant, ferois-je. Suis-moi, interrompit le Génie, je vais voir si tu fais prendre ton parti : dans l'instant il le transporta dans un Palais rempli des plus jolies femmes.

La vivacité de leur esprit augmentoit encore celle de leur beauté : elles ne parloient point d'amour en soupirant, elles ne prononçoient son nom qu'en riant. La gaieté étoit

toujours occupée à recevoir des fleurs de leurs mains , pour en former les chaînes de leurs Amans. Quoique mariées , elles avoient l'air content ; mais les maris n'avoient pas le même uniforme ; ils faisoient aller la maison , & n'y paroissoient point : on prioit en leur nom ; mais on n'y jouoit point ; & lorsque par hasard ils vouloient se mettre de quelque souper , ils y faisoient la figure la plus triste ; ils étoient environnés des ris , & paroissoient toujours avoir envie de pleurer : ils ressembloient à ces esclaves Chinois qui portent des timbales sur leurs épaules , & sur lesquelles on bat la marche du plaisir , sans les y faire participer. Azéma trouva ce lieu fort amusant ; il y eut même une Coquette qui l'auroit épousé , pour en faire un représentant. Il demanda du temps , & consulta le Génie. Je vois ce que vous craignez , lui dit son protecteur , & je dois vous rassurer en vous apprenant que c'est ici le séjour de l'infidélité ; les Amans y sont en titre , & n'y sont jamais en charge ; les femmes y sont sages avec l'apparence du dérangement , & les maris n'y ont que l'air de la sottise. C'est donc le pays des dupes , reprit Azéma ? C'est son vrai nom , reprit le Génie ; visitons-en un autre. Il le conduisit dans une Ville voisine , & le

présenta dans une maison où il se rassembloit des gens aimables, qui prévenoient ceux qu'ils ne connoissoient pas, & qui n'aimoient que ceux qu'ils estimoient. Un esprit liant, des mœurs douces, une ame simple & sensible, caractérisoient la Maîtresse de cette maison ; elle étoit amoureuse, sans cesser un seul instant d'être décente & honnête, polie avec ses connoissances, gaie avec sa société, pleine de confiance, d'égards & d'attentions pour son mari, elle le consultoit moins par besoin que par respect pour elle-même ; elle avoit soin de n'inviter que des gens qui lui convinssent autant qu'à elle ; elle vouloit qu'il fût sûr, quand il lui prenoit envie de rentrer chez lui, d'y être fêté comme un ami aimable qui arrive sans qu'on s'en soit flatté.

Elle étoit persuadée, avec raison, que le peu de cas qu'on fait d'un mari n'est jamais qu'aux dépens de sa femme, & qu'on ne doit sa considération qu'à celui de qui l'on tient son état. Azéma fut enchanté du ton qui régnoit dans cette maison : il y fit connoissance avec une Veuve qu'il estima, sans aucun sentiment plus tendre.

Le Génie le mena dans plusieurs autres Sociétés, dont la première étoit l'image. Je suis bien sûr ; dit Azéma, que de toutes ces femmes-là,

mes-là, il n'y en a pas une qui ne soit fidelle à son mari. Vous vous trompez, répliqua le Génie, il n'y en a pas une seule qui n'ait son affaire arrangée; il est aisé de rendre un Amant heureux, sans que cela prenne sur le bonheur d'un époux; il ne s'agit que de respecter l'opinion. Une femme étourdie fait plus de tort à son mari, qu'une femme sensée & tendre.

Azéma tomba dans la méditation, s'en tira comme d'un profond sommeil, & parla ainsi: Et vous dites, Monsieur, qu'il faut absolument me marier? Oui, sans doute, répondit le Génie; le garçon le plus aimable, quand il est vieux, doit songer à s'amuser & à se garantir d'être incommode; en prenant une femme, il remplit ces deux objets. A un certain âge, on ne peut plus joindre le plaisir, mais il y a toujours des moyens sûrs de l'attirer chez soi; l'homme qui a été le plus recherché dans sa jeunesse, ne vit qu'un certain temps sur sa réputation; on le supporte, mais il attriste; la gaieté des autres se trouve enveloppée dans ses infirmités. Si au contraire il tient une bonne maison, on se fait un devoir d'aller lui rendre des respects, & sa femme, lorsqu'elle est aimable, devient un voile couleur de rose qui couvre sa caducité.




Me voilà déterminé, s'écria Azéma, je veux

me marier, & je vais peut-être vous étonner. Si j'épouse cette Coquette que j'ai trouvée dans le Palais des Dupes, elle me fera fidelle; mais on n'en croira rien, & pour lors l'on m'accablara de brocards: souvent un mari passe pour une bête, moins parce qu'il manque d'esprit, que parce qu'il joue le rôle d'un sot. Si je m'unis à cette Veuve que j'ai connue ici, elle aura un Amant, je l'avoue; mais cet Amant sera un galant homme qui sera digne d'être mon ami; il aura des égards pour moi, & j'en tirerai peut-être un meilleur parti que ma femme même.

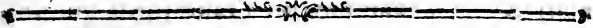
Tel fut le raisonnement d'Azéma. En conséquence il se proposa à la Veuve, fut accepté & épousa. Il eut raison.

F I N.



IL EUT TORT.



CONTE MORAL.

EH ! qu'est-ce qui ne l'a pas ? On n'est dans le monde environné que de torts ; ils sont nécessaires, & sont les fondemens de la Société ; ils rendent l'esprit liant, ils abaissent l'amour-propre. Quelqu'un qui auroit toujours raison, seroit insupportable : on doit pardonner tous les torts, excepté celui d'être ennuyeux ; celui-là est irréparable. Lorsque l'on ennuie les autres, il faut rester chez soi tout seul : mais ceci est étranger à mon sujet.

Passons à l'histoire de Mondor ; c'étoit un jeune homme malheureusement né ; il avoit l'esprit juste, le cœur tendre, & l'ame douce ; voilà trois grands torts qui en produiront bien d'autres.

En entrant dans le monde, il s'appliqua principalement à tâcher d'avoir toujours raison. On va voir comme cela lui réussit. Il fit connoissance avec un homme de la Cour : la femme lui trouva l'esprit juste, parce qu'il

avoit une jolie figure ; le mari lui trouva l'esprit faux, parce qu'il n'étoit jamais de son avis.

La femme fit beaucoup d'avances à la justesse de son esprit ; mais, comme il n'en étoit point amoureux, il ne s'en apperçut pas. Le mari le pria d'examiner un Traité sur la guerre, qu'il avoit composé, à ce qu'il prétendoit. Mondor, après l'avoir lu, lui dit tout naturellement, qu'en examinant son Ouvrage, il avoit jugé qu'il seroit un fort bon Négociateur pour un Traité de paix.

Dans cette circonstance, un régiment vint à vaquer. Un petit Marquis avorté trouva l'Auteur de Cour un Génie transcendant, & traita sa femme comme si elle eût été jolie. Il eut le régiment ; le Marquis fut Colonel. Mondor ne fut qu'un homme vrai ; il eut tort.

Cette aventure le rebuta ; il perdit toutes vûes de fortune, vint à Paris vivre en particulier, & forma le projet de s'y faire des amis. Ah ! bon Dieu, comme il eut tort ! Il crut en trouver un dans la personne du jeune Alcipe. Alcipe étoit aimable, avoit le maintien décent, & les propos d'un homme essentiel.

Un jour il aborda Mondor avec un air affligé. Aussi-tôt Mondor s'affligea (car il n'y a point de plus sottes gens que les gens d'esprit qui ont le cœur bon). Alcipe lui dit qu'il avoit

perdu cent louis sur sa parole ; Mondor les lui prêta sans vouloir de billet : il crut par-là s'être acquis un ami ; il eut tort, il ne le revit plus.

Il donna dans les Gens de Lettres ; ils le jugerent capable d'examiner leurs Pièces : ils obtinrent audience de lui plus aisément que du Public. Il y en eut un en qui Mondor crut reconnoître du talent ; il lui sembla digne de la plus grande sévérité : il lut son Ouvrage avec attention ; c'étoit une Comédie. Il retrancha des détails superflus , exigea plus de fond , demanda à l'Auteur de mieux enchaîner ses scènes , de les faire naître l'une de l'autre , de mettre toujours les Acteurs en situation , de prendre bien plus garde à la justesse du dialogue qu'au faux brillant de l'esprit , de soutenir ses caracteres , de les nuancer finement , sans trop les contraster. Il lui fit remarquer que les paquets de vers jettent presque toujours du froid sur l'action. Voilà les conseils qu'il donna à l'Auteur : il corrigea sa Piece en conséquence. Il éprouva que Mondor l'avoit mal conseillé ; les Comédiens ne trouverent pas qu'elle fût jouable.

Cela le dégoûta de donner des avis. Le même Auteur, qui auroit dû se dégoûter de faire des Pièces , en composa une autre , qui n'étoit qu'un amas de scènes informes & découfues.

Mondor n'osa pas lui conseiller de ne la point donner ; il eut tort. La Piece fut sifflée ; cela le jeta dans la perplexité : s'il donnoit des conseils, il avoit tort ; s'il n'en donnoit pas, il avoit tort encore.

Il renonça au commerce des Beaux-Esprits, & se lia avec des Savans ; il les trouva presque aussi tristes que des gens qui veulent être plaisans. Ils ne vouloient parler que lorsqu'ils avoient quelque chose à dire ; ils se taisoient souvent. Mondor s'impatienta, & ne parut qu'un étourdi. Il fit connoissance avec des femmes à prétention ; autre méprise : il se crut dans un climat plus voisin du soleil ; c'étoit le pays des éclairs, où presque toujours les fruits sont brûlés avant que d'être mûrs. Il remarqua que la plupart de ces femmes n'avoient qu'une idée, qu'elles subdivisoient en petites pensées abstraites & luisantes : il s'aperçut que tout leur art n'étoit que de hacher l'esprit ; il connut le tort qu'il avoit eu de rechercher leur société ; il voulut y raisonner, il parut gauche ; il voulut y briller, il parut lourd ; en un mot, il déplut, quoiqu'il fût fort bien ses Auteurs Latins, & sentit qu'on ne pouvoit pas dire à un jeune homme : Voulez-vous réussir auprès des femmes ? lisez Cicéron.

Mondor étoit l'homme du monde le plus

raisonnable , & ne savoit quel parti prendre pour avoir raison. Il éprouva que dans le monde les torts viennent bien moins de prendre un mauvais parti , que d'en prendre un bon mal-adroïtement.

Il avoit voulu être Courtifan , il s'étoit cassé le cou ; il avoit cherché à se faire des amis , il en avoit été la dupe ; il avoit vu de Beaux-Esprits , il s'en étoit lassé ; des Savans , il s'y étoit ennuyé ; des femmes , il avoit été ennuyeux. Il entendit vanter le bonheur de deux personnes qui s'aiment véritablement ; il crut que le parti le plus sensé étoit d'être amoureux : il en forma le projet ; c'étoit précisément le moyen de ne pas le devenir. Il examinoit toutes les femmes ; il mettoit dans la balance les agrémens & les talens de chacune , afin de se déterminer pour celle qui auroit une perfection de plus. Il croyoit que l'Amour est un Dieu avec lequel on peut marchander.

Il eut beau faire cette revue , il eut beau s'efforcer d'être amoureux , cela fut inutile : mais un jour , sans y penser , il le devint de la personne la plus laide & la plus capricieuse : il se remercia de son choix ; il vit cependant bien qu'elle n'étoit pas belle ; il s'en applaudissoit ; il se flattoit de n'avoir point de rivaux : il avoit tort. Il ignoroit que les femmes les plus

laides font les plus coquettes. Il n'y a point de minauderie, point de regard, point de petit discours qui n'ait son intention; elles se donnent autant de soin pour faire valoir leur figure, qu'on en prend ordinairement pour faire rapporter une mauvaise terre. Cela leur réussit; les avances qu'elles font, flattent l'orgueil, & la vanité d'un homme efface presque toujours la laideur d'une femme.

Mondor en fit la triste expérience; il se trouva environné de concurrens; il en fut inquiet: il eut tort; cela le conduisit à un plus grand tort, ce fut de se marier. Il traita sa femme avec tous les égards possibles; il eut tort. Elle prit sa douceur pour faiblesse de caractère, & le maîtrisa rudement. Il voulut se brouiller; il eut tort, cela lui ménagea le tort de se raccommode. Dans les raccommode-mens il eut deux enfans, c'est-à-dire deux torts: il devint veuf; il eut raison; mais il en fit un tort; il fut si affligé, qu'il se retira dans ses Terres.

Il trouva dans le pays un homme riche, mais qui vivoit avec hauteur; il ne voyoit aucun de ses voisins; il jugea qu'il avoit tort: il eut autant d'affabilité que l'autre en avoit peu; il eut grand tort. Sa maison devint le réceptacle de Gentillâtres, qui l'accablèrent

sans relâche. Il envia le sort de son voisin , & s'aperçut trop tard que le malheur d'être obsédé , est bien plus fâcheux que le tort d'être craint. On lui fit un procès pour des droits de Terre ; il aima mieux céder une partie de ce qu'on lui demandoit injustement, que de plaider ; il se comporta en honnête homme , donna à dîner à sa partie adverse , & fit un accommodement désavantageux ; il eut tort ; un si bon procédé se répandit dans la Province ; tous ses petits voisins voulurent profiter de sa facilité , & réclamerent , sans aucun titre , quelque droit chimérique ; il eut vingt procès , pour en avoir voulu éviter un : cela le révolta , il vendit sa Terre ; il eut tort. Il ne fut que faire de ses fonds ; on lui conseilla de les placer sur le Concert d'une grande Ville voisine , qui étoit très-accréditée. Le Directeur étoit un joli homme , qui s'étoit fait Avocat pour apprendre à se connoître en musique. Mondor lui confia son argent ; il eut tort. Le Concert fit banqueroute au bout d'un an , malgré la gentillesse de Monsieur l'Avocat. Cet événement ruina Mondor. Il sentit le néant des choses d'ici-bas ; il voulut devenir néant lui-même ; il se fit Moine , & mourut d'ennui ; voilà son dernier tort.



NI TROP NI TROP PEU.



CONTE MORAL.

LE sieur de Ratonville , dit le Bref , eut tant d'amour pour le laconisme , qu'il abrégéa jusqu'à son nom , & se fit appeler Raton , ou Bref tout court. On peut dire qu'il étoit né au sein de la précision. Son pere étoit un riche Négociant , toujours renfermé dans les bornes exactes du calcul , & sa mere , qui devoit le jour & l'éducation à un Géometre , régloit tout au compas. Le petit Raton , dès l'enfance , ne parloit que par monosyllabes , & n'achevoit jamais ses phrases ; il ne lisoit que des abrégés , des extraits , des précis ; Bref en étoit un lui-même par sa taille. On le pressa de prendre un état ; il n'embrassa point le parti du commerce , ni celui de la finance , par le goût si commun que les enfans ont pour la profession de leur pere , & pour celle qui semble y avoir le plus de rapport : il parcourut

tous les autres états. Il fut homme de robe un jour ; les formalités & l'éloquence prolixes du Barreau l'impatientèrent. Il fut Abbé une semaine ; le verbiage de l'école l'excéda. Il fut Militaire deux mois entiers ; cet état lui parut charmant. Il y trouva d'abord , dans les procédés & dans les propos , cette aimable précision qu'on cherche en vain ailleurs , & qu'on ne rencontre que là. Il y feroit demeuré , mais il falloit trop attendre pour parvenir aux premiers grades : l'ordre vint d'ailleurs de partir pour la Westphalie ; le trajet lui parut trop long ; Bref essaya tout , & ne fut rien. Quand on a le bonheur de naître riche , on peut vivre inutile impunément. Raton jugea donc l'indépendance le parti le plus commode ; il s'y fixa : mais , du caractère dont la Nature l'avoit formé , il n'y put éviter l'ennui qu'il fuyoit , & qu'il rencontroit par-tout. Il ne trouvoit le point de précision nulle part. Dans un cercle , quelqu'un contoit-il la nouvelle du jour ? il interrompoit l'Historien au milieu de son récit , en se récriant : Trop long ! Dans un souper , servoit-on l'entremets ? il se levoit brusquement de table , en répétant toujours : Trop long ! A la Comédie , il ne restoit qu'à la petite Piece , ou qu'au cinquième acte de la grande ; le débit lent de la

Tragédie le désoloit ; à peine l'Acteur avoit-il prononcé dix vers de suite , que Raton sortoit du Théâtre en murmurant tout haut : Trop long , vingt fois trop long ! A l'Opéra , il n'entendoit jamais que le dernier air , & à chaque reprise , il chantoit constamment : Trop long ; c'étoit son refrain. Un mardi il entra au Parterre ; il eut , pour la première fois , la patience de voir un ballet entier : mais comme il étoit petit & précis en tout , il trouvoit tous les spectateurs trop grands , & toutes les danses trop longues. Dès qu'un voisin lui masquoit la vue d'une Danseuse qu'il lorgnoit , il répétoit sans cesse : Trop grand ! morbleu trop grand ! & chaque fois que l'on recommençoit le même pas , il crioit impitoyablement : Trop long , encore un coup , trop long ! Un grand Officier de Dragons , qui étoit auprès de lui , impatienté de ses exclamations , lui répliqua en colere : Trop grand , trop long , finissez ; quand on a le corps si petit & l'esprit si court , on doit se taire , ou se tenir tapi dans sa boîte. Raton , qui étoit aussi brave que concis , lui dit tout bas : Sortons. Il partit en même temps , & fut suivi de l'Officier. Dans la première rue , il mit l'épée à la main ; mais , par malheur , il avoit le bras trop court pour atteindre son adversaire , dont le fer , propor-

tionné à la longueur de sa taille, le renversa du premier coup. Raton en tombant s'écria : Trop long ! On le remporta chez lui. La blessure étoit peu dangereuse ; mais le Chirurgien eut l'art de la rendre longue, & de désespérer notre petit homme, qui ne cessoit de lui crier son refrain. Il guérit enfin au bout de six semaines. Dès qu'il fut parfaitement rétabli, il lui prit fantaisie de se marier : le choix étoit plus difficile pour lui que pour un autre ; quoique petit, il n'aimoit pas les grandes femmes ; il en vouloit une dont la taille ainsi que l'humeur fût assortie à la sienne, qui parlât peu, mais juste, & qui fût précise à tous égards comme lui. Pour la trouver telle plus sûrement, après plusieurs vaines recherches, il fit choix d'une jeune personne de seize ans, qu'on pouvoit appeler une vraie miniature. Faite à peindre dans sa brièveté, & jolie, faite d'étoffe pour être belle ; elle y gagnoit, elle en étoit plus piquante, elle en avoit plus de graces ; ses yeux, pleins de feu, pleins d'esprit, en cachotent la moitié par modestie ; & sa bouche, encore plus réservée, ne répondoit que oui & non, mais toujours à propos ; cela lui féyoit. Elle étoit dans l'âge du silence, où l'on doit écouter pour apprendre ; un souris fin d'ailleurs suppléoit à sa réserve. Raton crut

avoir rencontré , comme l'on dit familièrement , chaussure à son pied ; mais il n'y trouva pas la précision qu'il attendoit , ni la conformité d'esprit dont il s'étoit flatté. Cloé développa ses sentimens. Il vit avec douleur qu'ils formoient un parfait contraste avec les siens. Raton ou Bref (on lui donnoit les deux noms indifféremment) examinoit tous ces objets avec un microscope qui les lui grossissoit , & Cloé les regardoit au contraire à travers un verre qui les lui rapetissoit , de sorte que l'un voyoit tout trop long ou trop grand , & que l'autre voyoit tout trop court ou trop petit. Bref aimoit les petits soupers , les courtes fêtes , les petits chiens , les petits serins , les petits coureurs. Cloé préféroit les grands repas , les longs bals , les gros perroquets , les grands levriers , les grands laquais ; elle avoit en ce point le goût des femmes de sa taille. A force de passer les nuits , elle devint vaporeuse ; elle eut recours à un grand jeûne Médecin fait exprès pour guérir les vapeurs des jeunes mariées ; il s'exprimoit avec une facilité & une abondance de termes qui faisoient extasier la femme & mourir le mari. Cloé avoit une inclination marquée pour la grande éloquence , pour les périodes nombreuses , & Bref une aversion mortelle pour les phrases.

L'entretien du Médecin orateur occasionnoit toujours entre eux un duo contradictoire. A chaque propos du Docteur, Raton s'écrioit : Eh ! trop long, Monsieur, trop long de moitié ! abrégez. Non, trop court, Monsieur, disoit-elle, trop court des trois quarts ! plus vous alongerez, plus j'aurai de plaisir. Le bouillant petit homme ne put soutenir la contradiction éternelle de sa femme ; il s'en sépara brusquement, & l'abandonna à l'éloquence verbeuse de son Galien. Dans le besoin de se consoler ou de s'étourdir, il effleura la connoissance de toutes les filles de Spectacle ; en parcourant leur cercle séducteur, il fixa un jour ses regards sur une petite Danseuse qui formoit ses pas avec une précision admirable, qui parloit & qui se conduisoit de même. La jeune Souris avoit appris à calculer sa danse & ses allures dans la finance, dont elle avoit mis les Chefs successivement à contribution ; mais, malgré la justesse de ses calculs, elle avoit des goûts & des fantaisies sans nombre, qui la rendoient souvent pauvre au sein de l'opulence. Raton la prit dans un de ces momens fâcheux qui la laissoient libre, mais indigente ; il en devint amoureux fou, & crut avoir trouvé un vrai bijou pour lui ; elle crut de son côté avoir rencontré un petit trésor pour elle. Leur union

fut d'abord parfaite ; tout paroïssoit conforme en eux , leur taille , leur caractère , leur nom même : Souris étoit faite pour Raton , & Raton fait pour Souris ; elle ne ressembloit point à celles dont tout le talent , dont toutes les faillies sont dans le brillant de leurs pas ; une loure , un menuet , un tambourin , sont leur conversation , & trois entrechats leurs épi-grammes. Souris pensoit , elle avoit de l'esprit , elle l'aimoit , l'applaudissoit dans les autres ; elle avoit pris en affection un petit Abbé qui faisoit de petits jolis vers ; elle l'engagea à rimer un Opéra ; il en fit un en cinq actes : elle présenta l'Auteur & le Poëme à son nouvel Amant , qui fit politesse à l'Abbé par vanité ; car il avoit la manie des gens riches , de s'ériger en petit Mécène. Il le protégea donc ; mais en jetant les yeux sur son Poëme , il le trouva quatre fois trop long , & condamna l'Auteur à le mettre en un acte. L'Abbé , surpris de l'arrêt , lui représenta que c'étoit un Opéra sérieux qui demandoit cinq actes ; Bref lui dit que la précision n'en vouloit qu'un : l'Auteur insista , Raton s'obstina ; les petits hommes sont têtus. Pour les mettre d'accord , Souris se rendit médiatrice , & opina pour trois. Bref y souscrivit ; mais à condition que chaque acte n'auroit au plus que deux

deux

deux scènes pour amener un ballet , & que tout l'Ouvrage ne contiendrait que soixante vers. Eh ! le moyen , interrompit l'Auteur effrayé ? Le voici , répondit Bref ; en disant cela , il prend une plume , & crac il fait main basse inhumainement sur plus de six cents vers. Arrêtez , Monsieur , s'écria douloureusement l'Abbé les larmes aux yeux , arrêtez , vous me déchirez les entrailles ; brûlez plutôt mon enfant , que de le mettre ainsi cruellement en pieces ; tout ou rien. Rien , répliqua méchamment le petit homme en jetant le Poëme au feu. L'Auteur fit les hauts cris ; la Danseuse rioit comme une folle , & Raton s'applaudissoit : cependant , comme il étoit foncièrement bon , il eut pitié de l'Abbé , & , pour le dédommager , il lui fit une pension de quinze cents livres , dont chaque quartier lui fut payé d'avance. Cette scène singulière , que la Piece avoit occasionnée , fut la meilleure pour l'Auteur qu'elle mit presque à son aise , & qu'elle guérit de la fureur des grands Ouvrages. Il se renferma sagement dans le cercle étroit de son talent , & , pour mieux faire sa cour , il ne fit plus que des Chançons , de petits Airs détachés , des Bouquets , & des Madrigaux. Le Protégé se rendit par-là très-agréable au Protecteur , qui redoubla ses bienfaits.

La maison de Souris & de Raton (car ils vivoient ensemble) devint l'asile de tous les plaisirs en raccourci ; on y donnoit des fêtes courtes & charmantes , dont elle étoit la Reine ; & des petits soupers délicieux , dont elle faisoit tout le charme. Ils étoient accompagnés de mille petits jeux variés , que l'aimable gaieté faisoit naître , que la bonne plaisanterie assaisonna , & dont l'esprit étoit le premier à faire toujours les frais. Un bon mot suivoit une saillie qui finissoit par un trait , & , ce qui flattoit le plus le maître du logis , on y contoit l'histoire du moment en trois minutes. Enfin , le cher petit Raton étoit idolâtre de sa jolie petite Souris , & croyoit avoir saisi son vrai bonheur , le point de précision qu'il désiroit. Cette félicité dura trois mois , & finit aussi rapidement qu'elle avoit commencé. Une affaire importante appela Raton ailleurs. L'amour impatient la lui fit gâter ; il le consulta plus que ses intérêts , & sacrifia cent mille francs au désir de revoir ce qu'il aimoit , huit jours plus tôt. Il en fut bien payé : en arrivant , il trouva la Souris délogée ; il ne restoit chez lui que les quatre murs , avec ce billet qu'il trouva sur l'unique table qu'on y avoit laissée.

» Je vous quitte pour des raisons trop longues à dire ; Bref , j'emporte tout pour être

» mieux dans votre souvenir : vous voulez de
 » la précision , en voilà «.

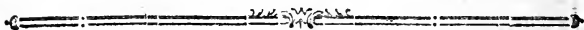
Ah ! la scélérate , s'écria-t-il ! mais dois-je en être surpris ? toutes ces Souris-là sont faites pour ronger , & pour détruire tous les lieux où elles s'établissent. Il eut beau s'armer de philosophie , ce coup fit sur tous ses sens une révolution si forte , que la fièvre le prit ; les remèdes l'augmenterent , l'impatience l'attisa. Le Médecin , la Garde , & , qui pis est , sa femme , dont la visite lui causa le transport , se donnerent tous le mot pour le réduire à l'agonie : on vint alors l'exhorter à la mort par un discours très-édifiant , mais dont la prolixité l'acheva. Le pauvre petit Raton rendit le dernier soupir , en proférant trois fois : Trop long , trop long , trop long ! Cloé suivit Raton de près. Il expira d'impatience , elle mourut de langueur ; les deux extrémités sont mortelles. La passion du trop emporta la femme au delà du vrai point de précision ; & l'amour du trop peu retint le mari toujours en deçà : ce point est le point moyen ; & qui veut le saisir doit adopter pour maxime , ni trop , ni trop peu.

F I N.



L E S

A P P R O P O S.



C O N T E.

LES à propos sont aussi rares que les mal à propos sont fréquens ; le choix des sociétés , les liaisons d'amitié , les moyens d'éviter l'ennui , les parties de plaisir , les projets de fortune ou de bonheur , la fureur de l'esprit , les discours que l'on tient , les choses que l'on fait , sont des mal à propos. Les mariages sont les premiers de tous ; & l'amour , qui est quelquefois un à propos si joli , est presque toujours le contraire , par la façon dont on le mène.

Je ne connois que les gens bornés qui savent saisir les à propos. Dans cent personnes qui s'élèvent , il y en a quatre-vingts de médiocres ; je ne finirois point , si je voulois rapporter tous les mal à propos du monde ; je me contenterai d'en donner un extrait par l'Histoire qui suit.



HISTOIRE

DES DEUX FRÈRES.

MADemoiselle DE VIERVILLE étoit une héritière de Normandie : on l'éleva dans un Couvent de Rouen ; on ne contraria point ses volontés, on ne rompit point son humeur : son caractère prit tel pli que la Nature voulut lui donner , & la Nature les donne souvent mauvais ; les Religieuses auroient craint de manquer d'égards pour sa naissance, si elles lui avoient fait la moindre représentation. Cette crainte étoit aussi fondée , que si l'on s'abste-
noit par respect , de ratifier la grande allée des Tuileries , parce que c'est un jardin royal.

Mademoiselle de Vierville étoit très-sensée ; mais , graces à son éducation , elle devint la plus impertinente de toutes les créatures ; elle le savoit elle-même , & ne put pas s'en corriger. On la maria avec Monsieur de Sermanville , Président du Parlement de ... C'étoit un homme qui de sa vie n'avoit dit ni fait rien à propos. Il n'avoit de l'esprit qu'un quart-d'heure après qu'il auroit dû en avoir

il étoit né railleur , & c'étoit toujours tant pis pour lui ; il favoit attaquer , & ne favoit pas parer ; il portoit une épée , & jamais de bouclier : effuyoit-il une repartie sanglante ? il demeuroit muet ; mais un quart-d'heure après que la conversation étoit changée , il l'interrompoit , pour dire : Monsieur , voici ce que j'aurois dû vous répliquer. Tel qu'il étoit , il épousa Mademoiselle de Vierville ; mais , trois mois après son mariage , il lui dit : Madame , je n'aurois pas dû vous épouser.

Elle étoit tendre & vive ; il étoit froid & jaloux : voilà une belle sympathie. Il la renferma avec soin ; elle n'eut point d'enfans : il consulta des Médecins , qui assurèrent que la vie sédentaire de Madame la Présidente nuisoit à la postérité ; il lui laissa voir tous ses amis , elle eut une fille & un garçon.

Monsieur de Sermanville fut obligé d'aller passer une année entière en Bretagne , pour remettre en ordre des terres dont les maisons étoient inhabitables. Madame de Sermanville resta à Rouen. Le Président revint sur les ailes de l'Amour ; il la mena dans le monde : la dissipation lui réussit si bien , que cinq mois après elle accoucha d'un beau gros garçon. Je crois qu'on peut accoucher plus à propos.

C'étoit une belle occasion de se fâcher ; M.

de Sermanville la laissa échapper ; il ne dit rien à sa femme ; mais , en récompense , il lui fit le soir une sortie pour avoir cassé une tasse de Saxe : il n'avoit pas si grand tort. Une femme a beau être fragile , elle reste toujours à son mari ; il n'en est pas de même d'un vase de porcelaine. Madame de Sermanville se régla là-dessus , & prit dans la suite bien plus garde à ses tasses qu'à sa conduite.

Ses deux fils devinrent en âge d'être dans le monde , & sa fille d'être mariée. M. le Président essaya , à cette occasion , de raisonner avec Madame la Présidente : elle lui coupa la parole , & fit bien. Monsieur , lui dit-elle , je n'ai aucunes vûes sur l'état que doivent embrasser mes enfans ; je m'en rapporte à eux pour s'examiner & se juger. Ils iront à Paris ; s'ils sont dignes de s'y faire des amis , ils seront bien conduits , je n'en serai pas inquiète ; ils ne le mériteroient pas. A l'égard de ma fille , elle a quinze ans ; je ne l'ai pas mise au couvent , on l'auroit élevée comme moi : je ne la garderai point dans ma maison , elle s'y ennuiroit ; l'ennui dessèche le cœur ; la contrainte qu'inspire la présence d'une mère , l'habitude de la voir , nuisent aux sentimens qu'on lui doit. Il faut que des enfans apprennent à désirer leurs parens , & qu'ils envisagent comme une récompense , plu-

tôt que comme un devoir, l'obligation de les rejoindre.

En vérité, Madame la Présidente, dit M. le Président, savez-vous que pour être ma femme, vous raisonnez fort bien ? Mes garçons étant à Paris apprendront à parler François, & ma fille à l'entendre : & voyez-vous, tenez, cela me fait plaisir ; je regarde cette affaire-là comme l'essentiel ; c'est à quoi je me suis attaché. Croyez-vous que je me soucie qu'ils fassent fortune ? on ne pourra pas du moins leur ôter leur noblesse ; j'ai tous les titres dans mon *armoire* du côté du *corridor* ; je les ai encore lus la *veille* de Noël : il y en avoit un très-important qui me manquoit ; mais je l'ai trouvé *avant-hier*. Ainsi, vous voyez, Madame, que vous faites bien d'envoyer vos enfans à Paris. L'aîné a de l'esprit, c'est un garçon capable de faire un grand chemin. Pour ce qui est du cadet, il ne fait pas trop son *pain manger*. Je crois cependant qu'il sauroit occuper un poste comme un autre, s'il avoit un bon Secrétaire. Je ne dis rien de notre fille, c'est une dégourdie ; mais laissez faire, dans ce pays-là elle trouvera à qui parler. Tenez, Madame la Présidente, vous prenez un bon parti, &, en vérité, vous vous conduisez comme ma femme. Et vous, Monsieur, répliqua-t-elle, vous par-

lèz comme mon mari. Tout cela est à sa place.

Trois jours après, elle mena elle-même ses enfans à Paris ; elle y choisit un logement pour ses deux garçons, & confia sa fille à Madame de Nissey. C'étoit une femme de ses amies, dont elle étoit sûre. Elle fit quelque séjour chez elle ; mais elle s'y trouva déplacée, & tous ceux qui la virent en penserent de même. Paris n'est fait que pour ceux qui y vivent ; il commence par étonner, & finit par ennuyer ceux qui y passent.

Madame de Sermanville, accoutumée dans sa province à recevoir les respects de la petite Noblesse, & les soupers des Conseillers, fut humiliée de se voir réduite à de simples égards. Elle se trouva confondue avec les autres, & fut forcée d'être polie comme une femme de qualité qui n'est pas en habit de Cour. Elle retourna dans ses terres, où elle trouva Monsieur le Président, qui avoit tout fait mal à propos.

Mademoiselle de Sermanville gagna d'abord l'amitié de Madame de Nissey. C'étoit une femme jeune, jolie & sensée, sans être coquette ; elle avoit envie de plaire : elle faisoit l'amusement de ses sociétés, & ne faisoit le bonheur de personne. Son fils étoit borné ; mais, sentant son peu d'esprit, il étoit du moins circonspect, attentif, & modeste. Les deux

Sermanville, en venant voir leur sœur, firent connoissance avec la mere & le fils. Le Marquis de Sermanville résolut d'avoir Madame de Nissey, sans en être amoureux. Le Chevalier en devint éperdu sans le savoir, & fut tout entrepris dès qu'il s'en aperçut. Le Marquis dit un jour au fils : Monsieur de Nissey, je suis tenté d'avoir votre mere. Monsieur, lui répondit-il, vous lui ferez bien de l'honneur. Le Marquis fit un grand éclat de rire, & s'en alla. Le jeune Nissey alla trouver le Chevalier de Sermanville. Votre frere, lui dit-il, veut avoir ma mere; qu'est-ce que cela veut dire? Je n'en fais rien, répliqua le Chevalier. Madame de Nissey survint avec Mademoiselle de Sermanville. Ah! ma mere, s'écria son fils, le Chevalier & moi sommes dans un grand embarras; son frere prétend vous avoir, & nous ne savons pas ce que cela signifie. Vous êtes un nigaud, répartit-elle; allez-vous-en. Nissey obéit. Le Chevalier, qui s'étoit appliqué la moitié du compliment, le suivit, en jetant sur Madame de Nissey des regards où la passion & le respect étoient écrits. Madame de Nissey en fut émue. Le trouble du Chevalier & son silence étoient un à propos.

Mademoiselle de Sermanville ne se vit pas plutôt seule avec son amie, qu'elle lui fit cette

question : Madame , oserois-je vous demander ce que c'est que d'avoir quelqu'un ? Madame de Nissey balbutia quelques paroles mal articulées. Je ne vous entends point , dit Mademoiselle de Sermanville , je veux absolument savoir ce que mon frere prétend , quand il dit qu'il veut vous avoir. Il entend , reprit , Madame de Nissey , il entend..... qu'il voudroit m'épouser. Oh ! vraiment oui , répartit Mademoiselle de Sermanville ; je suis bien bête de n'avoir pas compris cela d'abord. Le Marquis entra ; sa sœur lui cria du plus loin qu'elle l'aperçut : Mon frere , je veux absolument que vous ayez Madame de Nissey ; oui , vous l'aurez , je vous le promets. Je vous rends graces , ma sœur , dit le Marquis d'un ton fat ; vous êtes bien obligeante , & vous commencez à l'être de fort bonne heure ; Madame de Nissey y aura égard , je pense. Madame de Riqueville se jette à ma tête ; il ne tient qu'à moi de l'avoir ; mais les avantages & les inconvéniens bien pesés , bien examinés , Madame de Nissey me convient mieux. Cette Madame de Riqueville a un mari , & c'est toujours un mal à propos pour une femme. Me voilà retombée dans la perplexité , reprit Mademoiselle de Sermanville ; Madame , vous prétendez que d'avoir quelqu'un , c'est l'épouser ; Madame de Rique-

ville est mariée , & mon frere assure qu'il ne tient qu'à lui de l'avoir ; comment cela se peut-il faire ? Eh ! mais , mais , interrompit le Marquis , qu'est-ce que c'est donc que toutes ces dissertations-là ? Monsieur , lui repartit Madame de Nissey , c'est que vous ne dites & ne faites rien à propos ; & vous m'obligerez de ne plus revenir ici. Le Marquis , sans être déconcerté , sortit en ricanant , en répétant : Je l'aurai , ma sœur , fiez-vous-en à moi , je l'aurai. Madame de Nissey , pour esquiver les questions , se retira dans son appartement ; Mademoiselle de Sermanville prit le même parti : l'une rêva à ce qu'elle favoit ; l'autre tenta de deviner ce qu'elle ignoroit.

Le Marquis fit part au Chevalier de son exclusion. Le Chevalier , pénétré de chagrin , crut qu'il étoit enveloppé dans la même disgrâce , & n'eut rien de plus pressé que d'écrire cette lettre à Madame de Nissey. » Mon frere » vient de me faire part , Madame , de son imprudence ; je vous prie d'être persuadée que » je n'y entre pour rien. Ne me privez pas de » l'honneur de vous faire ma cour : je vous » donne ma parole de ne jamais vous avoir «.

Oh ! pour cela , s'écria-t-elle , voilà deux freres insoutenables ; l'un est trop fat , l'autre est trop sôt : elle lui défendit sa maison comme

à son aîné. Cette conduite dut leur prouver que les contraires ne sont pas toujours des à propos.

Le Marquis & le Chevalier résolurent d'aller à la Cour. Le Marquis ne cessoit pas de parler ; le Chevalier, timide, gauche, emprunté, ne savoit que dire. L'un parut bavard, l'autre passa pour un homme fin. A la Cour, on soupçonne des vûes à tout, & quelquefois l'imbécillité y passe pour adresse. Le silence est le grand à propos de ce pays-là.

Madame de Venal, une de ces femmes qui sont à l'affût des jeunes gens qui débutent, jugea que le Chevalier étoit un à propos pour elle. Elle l'engagea à la venir voir. Le Chevalier s'y rendit ; la conversation étoit intéressante ; les à propos se lioient ensemble fort naturellement, lorsqu'on annonça le Marquis. Oh ! Monsieur, s'écria Madame de Venal, vous venez à contre-temps. Le Marquis en fit, & le Chevalier se retira. Le Marquis ne parla que par épigrammes ; ce n'étoit pas là l'à propos favori de Madame de Venal ; il lui parut insupportable : un homme qui n'a que de l'esprit n'est pas fait pour doubler un homme qui n'a que du sentiment. Le Marquis s'en alla, mais il revint le lendemain : il crut qu'il n'avoit pas réussi par manque de témérité ; il fut entreprenant, sans que cela fût amené. Madame de

Venal s'en offensa ; son amour-propre lui donnoit quelquefois des momens de vertu. Le Chevalier arriva. Chevalier, lui dit-elle, vous venez bien à propos. Le Marquis sortit humilié. Madame de Venal crut qu'il étoit à propos de ramener la conversation du jour précédent ; & l'on prétend qu'elle trouva beaucoup de bon sens au Chevalier.

Le Marquis devint ambitieux ; il alla chez les gens en place ; il y fit un trop grand étalage de ce qu'il savoit : il avoit des connoissances ; mais il lui manquoit la plus essentielle de toutes ; c'étoit de cacher la moitié de son esprit. On ne plaît à ceux dont on a besoin, qu'en se tenant toujours en deçà de ce qu'ils font. La modestie est l'adresse la plus sûre pour faire son chemin ; le Chevalier en fit l'épreuve : bien inférieur à son frere pour les lumieres & le génie, il se désoit toujours de lui-même, & ne parloit jamais que comme un homme qui cherche plutôt à proposer des doutes, qu'à avancer des principes. Ce qu'il savoit, il paroissoit le tenir de ceux avec lesquels il s'entretenoit ; cela flattoit leur vanité. Le Chevalier obtint un poste de confiance, eut des amis, du crédit, & de la considération. Le Marquis, quoique homme capable, ne fut pas employé ; il ne vécut à la Cour que pour y perdre les trois

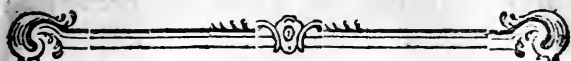
quarts de son bien , & pour y avoir des femmes dont personne ne vouloit plus. Il prit le parti de retourner dans sa province ; il y joua le rôle déplacé de Gentilhomme oisif , Nouvelliste & frondeur. Le Chevalier , dans un voyage de Paris , trouva chez sa sœur Madame de Nissey : elle fut charmée de la façon dont il s'étoit formé ; elle vit bien cependant qu'il n'avoit pas plus d'esprit ; mais , pour s'en appercevoir , il falloit de la pénétration. Le Chevalier avoit acquis une facilité à s'exprimer , qui mettoit en défaut sur son peu de fonds. Ce qu'il disoit , ce qu'il faisoit , étoit toujours à propos. Les louanges qu'il donnoit , étoient mesurées & vraisemblables ; ses politesses ressembloient à des offres d'obliger ; & lorsqu'il offroit ses services , c'étoit avec un air de sensibilité qui touchoit au lieu d'humilier. Voilà ce qu'on apprend à la Cour ; la science des à propos , l'art de les bien saisir , ne se trouvent que là : c'est à tort que l'on crie contre ceux qui l'habitent ; les vertus y sont adorées , & l'on y donne aux défauts une forme douce , qui tend au bien de la Société. Le Chevalier parut charmant aux yeux de Madame de Nissey. Il étoit riche des bienfaits de la Cour ; mais c'étoit toujours un Cadet de Normandie. Madame de Nissey crut ne pouvoir mieux faire que de lui donner sa main :

elle unit son fils avec Mademoiselle de Sermanville, & ces deux mariages réussirent. Le Chevalier fit éprouver à Madame de Nissey, que de la douceur dans le caractère, de la recherche dans les égards, de la suite dans l'amitié, de la délicatesse dans l'amour, tiennent à l'honnête homme, & que l'exakte probité est l'à propos de toute la vie.

F I N.



LA



LA NAVETTE D'AMOUR.



C O N T E.

Nous ne sommes plus dans le siècle de la science ; cela m'afflige & ne m'étonne pas : il est plus aisé de dire vingt bons mots, que de faire une découverte ; je l'ai bien éprouvé parce qu'il m'en a coûté pour devenir savant. L'on me sauroit quelque gré, si l'on voyoit les volumes immenses que j'ai parcourus pour découvrir l'origine des Navettes ; je ne l'ai trouvée dans aucun. Le hasard me l'a procurée en feuilletant un manuscrit Chinois dans la Bibliothèque d'Avignon : en voici la traduction fidelle.

C'étoit au temps des étrennes, temps abusif, où la tromperie fait son trafic, où la fausseté court les rues & donne ses premiers à compte. Il n'y avoit aucune maison à Tunquin où l'on ne trouvât des amis lourds, des vers plats, & des magots de porcelaine, bien moins magots que ceux qui les avoient donnés.

T

Je ne parle pas des parens ; les cousins du jour de l'an sont bien plus importuns que les cousins du mois de Mai.

La ville étoit remplie de femmes sensibles qui attendoient , pour quitter leurs Amans , qu'elles en eussent reçu les étrennes. L'Amour se vendoit chez les Joailliers , & sa valeur courante suivoit celle des diamans.

L'Amour pur , l'Amour vrai étoit dans un asile champêtre , à deux lieues de Tunquin. Il habitoit avec la Princesse Zisis & le Prince Mirza. Zisis étoit devenue veuve trois mois après son mariage ; ils lui avoient paru longs. Cet hymen , qui s'étoit fait au préjudice de l'Amour , avoit tourné à son profit ; il rendoit Zisis maîtresse de ses actions : c'est une grande facilité pour ne pas rester long-temps maîtresse de son cœur.

Mirza étoit son plus proche voisin ; il ne dépendoit que de lui ; il étoit joli , il étoit riche , il étoit Prince : voilà bien des dangers dont il fit des perfections.

Il sentit combien un Prince court de risques étant livré à lui-même. Il étoit sans parens qui pussent le conduire ; quand il en auroit eu , c'est un foible secours : l'autorité qu'ils ont , détruit presque toujours la confiance qu'on leur doit. Mirza méritoit des amis ; mais qu'est-

ce que les amis d'un Prince ? Souvent des pièges.

Tout homme indépendant n'a d'autres moyens que l'amour pour s'éclairer & pour s'instruire ; c'est ce parti que prit Mirza , sans s'en douter lui-même : il vit Zisis , & l'admira.

Elle se tenoit toujours à la campagne ; elle se connoissoit ; elle avoit une beauté modeste , un esprit simple , une raison douce , une ame tendre ; qu'auroit-elle fait à la ville ?

Elle reçut les visites de Mirza ; elle étudia son caractère ; elle vit que ce n'étoit encore ni un sot , ni un fat ; mais qu'il ne tiendrait qu'à la femme qu'il auroit , qu'il devînt l'un ou l'autre.

Elle résolut de ne point l'avoir , & d'en faire un homme aimable. Voilà deux choses bien difficiles ; le succès de l'une des deux doit suffire pour contenter une femme sensée. Zisis convint avec Mirza qu'ils se verroient souvent ; mais à condition que tous leurs entretiens ne rouleront que sur la raison & l'amitié , & que jamais on n'y feroit entrer ces mots de beauté ni d'amour. J'y consens , répondit Mirza ; le mot de beauté ne sortira pas de ma bouche ; mais je dirai souvent , belle Zisis. A l'égard du mot d'amour , je vous avoue qu'il ne me fera pas difficile de ne le point prononcer ;

c'est un sentiment que je redoute. Je ne veux connoître que l'amitié ; c'est un ami que je cherche , je crois l'avoir trouvé en vous , charmante Zisis ; vous me donnerez des conseils , ils se graveront dans mon cœur ; mes perfections , si j'en acquiers , deviendront votre ouvrage ; elles m'en feront plus cheres : la différence de notre sexe ne servira qu'à jeter des nuances plus douces sur notre amitié ; elle en deviendra plus intéressante. Permettez , belle Zisis , permettez , poursuivit-il avec transport , que je serre & que je baise vos mains , pour vous marquer toute ma reconnoissance.

Zisis étoit enchantée de voir dans le Prince une amitié si vive.

Tandis qu'ils s'occupoient à se jurer ainsi une renonciation totale à l'amour , on vint leur annoncer qu'un jeune Marchand demandoit s'ils ne vouloient rien. On le fit entrer ; il étala bien des fanfreluches , bien des colifichets qui séduisoient les yeux & n'étoient bons à rien.

Pourquoi tant de choses inutiles , dit Zisis ? C'est ce qui me fait vivre , repartit le Marchand ; les jeunes gens en donnent bien davantage que des choses qui leur sont nécessaires ; il semble qu'ils se fassent un plaisir d'acheter leur portrait. Tenez , poursuivit-il , voilà un bijou qui deviendra bien à la mode ; on ap-

pelle cela une *Navette* ; c'est la première qui paroît. Je l'aime d'autant plus , dit Zisis , qu'elle est toute simple ; elle n'est que de bois. Il est vrai qu'il est bien poli & bien beau : comment appelez-vous ce bois-là ? C'est du myrte , répondit le jeune Marchand d'un ton ingénu. Il jeta cependant de certains regards malins sur la Princesse , qui la firent rougir.

C'est une galanterie trop médiocre , reprit Mirza , pour que vous ne me permettiez pas de vous la faire. Quel en est le prix ? Je la donnerai pour rien à la Princesse , répliqua le Marchand ; acceptez-la de grace , je ne vous fais que crédit ; un temps viendra où vous me la payerez bien ; je vais seulement vous en montrer l'usage. Vous aurez l'attention d'avoir toujours de la soie gris de lin , pareille à cet échantillon , tout comme cet écheveau. Lorsque vous ferez seule , & même dans le monde , vous formerez un petit nœud comme celui-ci toutes les fois que vous songerez à la personne pour laquelle vous avez le plus d'amitié. Vous ferez bien aise , à son retour , de lui prouver , par la quantité de nœuds que vous aurez faits , combien vous y avez pensé : vous m'avouerez que c'est un amusement bien innocent.

Zisis prit la *Navette* , essaya de s'en servir , & réussit très-bien.

A présent, dit le Marchand, il est juste que je donne aussi les étrennes à ce joli Prince. Daignez accepter cette plume, avec ces petites tablettes : vous avez sans doute, aussi bien que la Princesse, de l'amitié pour quelqu'un ; quand vous serez absent, vous écrirez toutes les remarques que cette amitié-là vous aura fait faire. Adieu, leur dit-il, dans un an, je vous donne rendez-vous, à pareil jour, dans la ville de Tunquin.

A peine fut-il parti, que Mirza alla à la chasse, & Zisis resta seule : elle voulut prendre l'air dans ses jardins. Elle entendit un rossignol, elle s'arrêta, tomba dans la rêverie, & fit des nœuds. Elle poursuivit sa promenade ; elle apperçut deux papillons qui se tournoient, se caressoient & se joignoient ; ce spectacle l'amusa, elle fit des nœuds. A quelques pas de là, elle découvrit deux tourterelles dont les deux becs se touchoient ; cette rencontre l'occupa, elle fit des nœuds.

En revenant, elle remarqua des fleurs doucement agitées par les caresses du zéphyr, elle fit des nœuds. Elle entra pour ordonner le souper ; à chaque plat qu'elle commandoit, elle ne manquoit pas de dire : Il me semble que le Prince aime ce ragoût-là (ce que c'est que l'amitié !) ; elle fit encore des nœuds. Mirza

trouva la Navette faite. Elle le questionna sur sa chasse; elle étoit moins bonne que de coutume; il avoit perdu presque tout son temps à écrire sur ses tablettes; c'étoient des observations qu'il avoit mises en vers. Cela m'empêchera de les rapporter. Ce n'est pas que je n'aye beaucoup de respect pour des vers de Prince; mais je craindrois que cela ne fît languir.

Ils passerent leur soirée à dire du mal de l'Amour : ils convinrent que pour avoir ce plaisir - là , il seroit permis de le nommer. L'Amour rioit de leurs injures. Tout ce que demande ce Dieu , c'est qu'on parle de lui. Zizis employoit ses journées à faire des nœuds, & Mirza à écrire sur ses tablettes. Il étoit attentif, dès que la Princesse étoit éveillée, à lui apporter les fleurs qu'elle aimoit le mieux : elle avoit la même attention à les placer près de son cœur; elle en mettoit aussi dans sa coiffure : des fleurs qu'on tient d'une main chere valent mieux que des diamans. Venoit-il des visites du voisinage ? Zizis, quoique polie, paroissoit ennuyée, & cet ennui, trop marqué, les abrégéoit toujours : Zizis ne se plaisoit qu'avec Mirza ; ils étoient trop heureux lorsqu'ils se trouvoient seuls.

Tandis qu'ils passaient leur vie dans cette indifférence, le jeune Marchand vint les cher-

cher pour les mener à Tunquin. Pourquoi sortir d'ici, dit Zisis, nous y sommes si bien ? Cependant, repartit le jeune Marchand, la saison est bien avancée. Les soirées sont si longues ! Ah ! répondit Zisis, c'est le plus beau temps de l'année ; Mirza n'est pas si long-temps à la chasse.

Ce sentiment d'amitié, reprit le jeune Marchand, m'assure que vous avez fait une grande quantité de nœuds. Je n'ai pas cessé un instant, répondit-elle ingénument. Et les tablettes de Mirza ? Il n'y a plus de blanc du tout, reprit-il ; tenez, examinez. Le Marchand les prit, & les parcourut. Il y a, dit-il, dans ces vers-là plus de sentiment que de poésie ; mais, n'importe, j'approuve qu'un Prince fasse des vers médiocres, pour se mettre en état de connoître les bons, & de protéger ceux qui les font. Je voudrois à présent, poursuivit-il, voir tous les nœuds qu'à faits Zisis. On les apporta ; ils ne pouvoient pas tenir dans la salle. Allons dans le jardin, dit le jeune homme, nous ne manquerons pas d'espace ; l'étalage de ce travail pourra faire un spectacle intéressant. On se transporta dans le bosquet le plus vaste ; le Marchand mit la main sur les nœuds. Je vais, dit-il, vous montrer à quoi cela sert. Dans l'instant, l'air qui étoit froid, s'adoucit ; une

chaleur tempérée parut sortir de la terre; les oiseaux se crurent au printemps, & se firent l'amour; les arbres même furent émaillés de fleurs, & leurs rameaux se rapprocherent.

Que veulent dire ces prodiges, s'écrierent Zisis & Mirza? Ils signifient, répondit le jeune homme, qu'il n'y a aucun jour d'hiver pour les gens qui s'aiment de bonne foi. Zisis & Mirza se regardetent; mais leur surprise augmenta bien davantage, lorsqu'ils virent tous les nœuds se dévider, s'étendre, & former un réseau qui les enveloppa tous deux.

Le jeune Marchand parut à leurs yeux avec un flambeau, un carquois, mais point d'ailes. La piété, le respect & le zèle de Beaucis & de Philemon firent moins d'impression sur leur cœur, lorsqu'ils s'apperçurent que leur hôte étoit un Dieu. Qui êtes-vous donc, dit Zisis en tremblant? L'Amitié, répondit l'Amour. L'Amitié, reprit Zisis? Oui, repartit ce Dieu; voilà à peu près comme elle est faite, lorsqu'elle regne entre homme & femme. Vous êtes certains d'être amis; voilà comme on se rend dignes d'être amans. A présent, devenez époux, augmentez votre bonheur, en affermissant de plus en plus cette gaze qui vous environne; il ne faut qu'un rien pour la déchirer;

je ne vous quitterai pas, & je choisis vos deux cœurs pour asile. Zizis & Mirza s'unirent, & par amitié, passèrent la nuit ensemble : ils furent heureux pendant toute leur vie ; le tableau d'une si belle union blessa la vue du plus grand nombre. La Navette de bois parut plate & ignoble aux yeux de la sotte Vanité, qui en fabriqua d'or. La Mode les adopta, & leur donna la vogue. Depuis ce temps, elles ont pris le dessus, la Navette de myrte n'ose plus former des nœuds qu'en cachette, pour unir deux cœurs vrais entre mille ; c'est la Navette de l'Amour ou du Sentiment, qui se fixe au bonheur particulier. La Navette d'or tourne seule en public, pour lier tout le monde & n'attacher personne : c'est la Navette du ridicule, qui circule sans cesse pour l'amusement général.

F I N.





ALPHANOR

ET

BELLANIRE,



HISTOIRE

TIRÉE DES ANNALES DU PÉROU.

L'INÉGALITÉ, les caprices, les talens, les graces, l'esprit, la beauté, tout est de mode, excepté l'Amour véritable. Cependant on n'a jamais tant fréquenté son Temple; mais on ne l'y trouve plus, & l'on ne s'en amuse pas moins : on traite ce Dieu comme beaucoup d'honnêtes gens, chez qui l'on ne se divertit jamais plus que lorsqu'ils n'y sont pas.

Autrefois (car, par malheur pour moi, je suis un homme d'autrefois, & l'on ne m'en estime pas plus), autrefois donc, on n'alloit dans ce Temple qu'en secret & avec la plus grande circonspection; à présent, on y va avec des flambeaux. La première fois que ce Dieu s'en

apperçut, il disparut avec le sien, & ne laissa que son bandeau. La Fantaisie s'en empara, le plaça à la porte, &, depuis ce temps, elle le met sur les yeux de tous ceux qui se présentent pour entrer. On croit sans doute que Bellanire voulut y faire un petit voyage; elle n'auroit pu en être tentée que par un mouvement de curiosité; or, je ne sens pas ce qu'il y a de si curieux à voir dans un Temple où l'on a toujours les yeux bandés. La suite nous apprendra si la Princesse pensoit comme moi. Elle passoit pour être fille d'Orizolcus, grand Inca du Pérou: mais je n'en répondrois pas; car il étoit, dit-on, fort jaloux d'un certain Muzilanor, qui étoit pourtant Monsieur son frere, & de plus, Grand-Prêtre du Soleil?

La Reine Zélenide étoit fort dévote, elle étoit presque toujours au Temple: on prétendoit que c'étoit pour le Prêtre; moi, qui ai l'esprit bien fait, je pense que c'étoit pour le Dieu: en tout cas, si Muzilanor étoit le pere de la Princesse, je ne crois pas que cela vaille un *errata*; qui fait même si l'on ne s'y tromperoit pas encore, & si Bellanire n'étoit pas, comme tant d'autres, un ouvrage de société?

Il est certain qu'elle avoit de beaux traits; mais on pouvoit dire, en la voyant: Voilà le nez de celui-ci, voilà la bouche de celui-là,

voilà le tour du visage de Monsieur un tel ,
voilà le menton de Monsieur son cousin : en
un mot, elle avoit un visage qui paroissoit ap-
partenir à quatre ou cinq personnes , excepté
à Monsieur son pere l'Inca.

Son caractère paroissoit être, comme sa figure,
un composé de quatre ou cinq caractères con-
tradictoires ; ce qui faisoit une fort belle & fort
maussade créature.

De son côté, Muzilanor avoit un fils nommé
Aphanor , qui ne lui appartenoit peut-être pas
plus que Bellanire à Orizolcus.

Cependant les présomptions parloient en sa
faveur. Il étoit vain , dissimulé , impertinent ,
intéressé ; en un mot , il sentoit le Prêtre. Après
que ces deux bons sujets-là eurent été quinze
ans , l'un entre les mains de Muzilanor , &
l'autre entre les mains de Zélénide , ils s'apper-
çurent tous deux que leur talent n'étoit pas
d'élever des enfans ; ils voulurent réparer la
sottise de leur éducation. Muzilanor crut y
réussir en confiant la jeunesse d'Aphanor à un
Salamandre de ses amis , nommé Telmaïs ; &
Zélénide , en confiant celle de Bellanire à une
Sylphide qui avoit beaucoup fréquenté les
hommes , & qui avoit été trop souvent trom-
pée , pour ne pas instruire une fille à devenir
trompeuse. Le projet de l'Inca étoit de marier

sa prétendue fille à son prétendu neveu. On consulta l'Oracle sur cette alliance : l'Oracle répondit qu'il étoit impraticable, à moins qu'on ne vît arriver trois choses qui paroissent impossibles. La première est qu'Aphanor cessât d'être un sot ; la seconde, qu'une Princesse abominablement laide devînt aussi belle que Bellanire ; & la troisième, que Bellanire & Aphanor se rencontraient dans le Temple de l'Amour vrai. Le dernier article me paroît aisé, dit aussi-tôt l'Inca ; il n'y a qu'à les envoyer tout à l'heure dans ce Temple. En savez-vous les chemins, répliqua la Reine ? Qui, moi, Madame, reprit Orizolcus ? je suis fait pour entretenir les chemins, mais je ne suis pas obligé de les savoir ; je me souviens seulement que vous voulûtes autrefois m'y conduire, vous vous égarâtes ; je revins chez moi tout seul avec ma courte honte : mais je suis bien sot, continua-t-il, de ne pas demander à Telmaïs où est ce Temple. Il est bien loin, répondit Telmaïs. Sans doute, dit la Reine à la Sylphide, vous savez où il est situé ? Il est bien près, répliqua-t-elle. Oh ! il est bien près, il est bien loin, s'écria la Reine ! accordez-vous donc tous deux. Pour moi, dit Orizolcus, je suis de l'avis du Salamandre, je pense qu'il est bien loin. C'est, répartit Telmaïs, parce que vous

l'avez cru si loin, que vous n'y êtes pas arrivé. Eh bien, reprit la Reine, n'avois-je pas raison de dire qu'il étoit bien près? C'est précisément, dit la Sylphide, parce que vous l'avez jugé si près, que vous n'avez jamais pu le trouver. En vérité, poursuivit Zélénide d'un air irrité, je ne vous conçois pas, vous vous contredites dans le moment; vous êtes de trop beaux esprits pour moi.

Nous nous entendons bien, reprit la Sylphide; le Temple de l'Amour vrai est bien près des hommes, parce que rien ne les en détourne; leur gloire, leur vanité, leur bonheur, sont leurs guides; leur réputation naît de leurs plaisirs; ils vont à ce Temple par projet & par mode. Les femmes, qui ont tous les préjugés contre elles, vont bien plus lentement; elles doivent toujours faire serment de n'y jamais aller; même, quand elles sont en chemin, elles doivent marcher à si petites journées, qu'elles s'imaginent se promener & non pas voyager: il faut même, lorsqu'elles sont arrivées, qu'elles croient être dans le Temple de l'Amitié, & qu'elles ne s'apperçoivent de leur méprise que lorsque la porte du Temple est fermée.

Ah! s'écria la Reine, voilà bien un système de Sylphide; pour moi, je vous assure que la

promenade m'a toujours ennuyée à mourir. Et moi, dit l'Inca, les voyages à grandes journées m'ont toujours excédé de fatigue. Cela étant, dit le Salamandre, vous faites bien de nous remettre vos enfans ; tant que vous leur auriez servi de guides, ils n'auroient jamais pu se rencontrer dans le Temple de l'Amour vrai. Eh bien, reprit l'Inca, prenez-en donc soin, je n'en m'embarrasse plus ; je prévois seulement que mon neveu arrivera dans le Temple avant deux fois vingt-quatre heures, & desséchera d'ennui en y attendant ma fille, qui n'y viendra que lorsqu'elle ne pourra plus avoir d'enfans. Eh ! ce n'est point mon compte, je vous en avertis, car j'aime mieux qu'ils aient des enfans sans amour, que de l'amour sans enfans. C'est assez discourir, dit la Reine, ils n'ont pas de temps à perdre ; ma chère fille, je prends congé de toi, & je te souhaite d'heureuses promenades.

Après de si tendres adieux, la Sylphide s'en-vola dans son char avec Bellanire ; le Salamandre, dans le sien, avec Aphanor ; l'Inca s'en alla végéter dans le Palais, & la Reine alla faire sa priere dans le Temple du Soleil, où Muzilanor, selon sa coutume, fit tout pour le mieux.

Après qu'Aphanor eut voyagé deux jours
dans

dans le char de feu du Salamandre, sans en pouvoir tirer un mot, il ne put pas s'empêcher de lui dire : Monsieur, je vous trouve bien froid, & je trouve votre char bien chaud. Je vous entends, répondit Telmaïs, ma voiture vous incommode, & ma personne vous ennuie; vous attendez peut-être de moi des leçons? Oh! pour des leçons, reprit Aphanor, je vous en dispense volontiers; mais j'attendois du moins de la conversation. Vous vous êtes trompé, dit le Salamandre, je suis très-silencieux. J'en suis fâché, répliqua Aphanor, car je suis très-grand parleur. Consolez-vous, poursuivit le Salamandre, nous ne vivrons pas long-temps ensemble; nous allons bientôt nous quitter. Comment nous quitter, repartit Aphanor! vous vous êtes chargé de mon éducation. C'est, répondit le Salamandre, en vous abandonnant à vous-même que je vais en prendre soin : les avis, les maximes, les préceptes glissent presque toujours sur un homme de votre âge; on ne cesse d'être un sot qu'à force de faire des sottises; vous avez toutes les dispositions possibles pour vous instruire de cette façon : afin que vous n'y trouviez point d'obstacles, je vais changer votre figure, & vous en donner une charmante; cela prêtera de la grace à tous vos ridicules : plus vous serez

à la mode , plus vous acquerez de l'expérience en peu de temps ; & pour lors vous vous direz à vous-même ce qu'il seroit inutile de vous dire à présent. Il le tóucha alors de sa baguette ; Aphanor perdit ses traits , sans perdre sa façon de penser. Maintenant , lui dit le Salamandre , vous voilà le plus joli sot du monde. J'ai encore , ajouta-t-il , une petite grace à vous demander ; c'est de prendre le nom de Zémire , & de quitter celui d'Aphanor. Et pourquoi cela , je vous prie , répondit le Prince ? Tous ces changemens de noms ne serviront qu'à jeter de la confusion dans mon histoire. Ce sera l'affaire de ceux qui la liront , répliqua le Salamandre ; vous regrettez votre nom , comme si vous n'aviez que cela à perdre. En cet instant , il disparut à ses yeux , en lui criant : Souvenez-vous que vous vous nommez Zémire jusqu'à nouvel ordre , & ne soyez pas étonné lorsque vous trouverez quelqu'un qui s'appellera Aphanor. Zémire demeura seul , & réfléchit ; mais comme il n'y étoit pas accoutumé , il est à propos de supprimer ces essais de réflexions , & d'en venir à l'éducation de Bellanire.

La Sylphide commença par lui demander lequel elle aimoit mieux , d'être parfaitement belle & parfaitement bête , ou complète-

ment laide avec beaucoup d'esprit. La Princesse trouva l'alternative embarrassante, & demanda vingt-quatre heures pour y penser. Le lendemain, elle tint ce discours à la Sylphide : Madame, il est bien joli d'être belle, mais il est bien humiliant d'être bête. Eh bien, répondit la Sylphide, je vais vous rendre laide. Arrêtez, je vous prie, s'écria Bellanire. Je vois, poursuivit la Sylphide, que vous vous déterminez pour la beauté; cela suffit, je vais vous arracher un cheveu, & vous n'aurez pas le sens commun. Mais, Madame, dit la Princesse en l'arrêtant encore, si j'ai de l'esprit, faut-il absolument que je sois hideuse? Oui, répliqua la Sylphide; si vous voulez avoir de l'esprit comme un Ange, il faut que vous soyez laide comme un Démon. Mais, continua-t-elle, seriez-vous bien aise qu'on vous admirât? Oui, dit la Princesse. Il faut donc être belle, reprit la Sylphide. Mais désireriez-vous plutôt qu'on vous aimât? Ah! sans doute, répondit la Princesse. Il faut donc être laide, dit aussi-tôt la Sylphide. Vous m'étonnez, repartit la Princesse. Je vous parle vrai, dit la Sylphide; il n'y a que les laides qui sont sûres d'être passionnément aimées. Premièrement, on ne leur fait point de déclaration sans avoir la tête absolument tournée, ce qui est un grand avantage

pour une femme ; & il n'y a que les gens d'esprit qui en font amoureux ; au lieu qu'il n'y a que des fots qui le deviennent d'une belle bête : d'ailleurs , l'habitude des yeux affoiblit également la beauté & la laideur ; l'une devient infidèle quand on la voit sans plaisir ; l'autre devient dangereuse quand on la voit sans peine. Je n'aurois jamais imaginé , dit la Princesse , que la laideur fût essentielle pour faire une grande passion. C'est que vous n'aviez pas d'expérience , repartit la Sylphide ; il n'y a rien de si heureux pour une femme , que d'être laide ; mais je dis laide à l'excès : quand elle a de l'esprit , sa difformité devient un trésor pour son amour-propre : le premier moment est contre elle , j'en conviens ; mais les momens qui suivent la dédommagent bien ; elle perd la victoire avec sa figure , qui est l'effet du hasard ; mais elle la rappelle , la remporte , & la fixe par le charme de son esprit , qui est un bien dépendant d'elle-même ; les qualités de son cœur , la solidité de son caractère , la douceur de sa société , deviennent un bandeau qui cache son visage.

Je ne balance plus , s'écria Bellanire , je meurs d'impatience d'être laide. Cela est aisé , dit la Sylphide. Elle lui posa la main sur le visage , marmotta quelques paroles , & lui présenta un miroir , en lui disant : J'espère que vous aurez

lieu d'être contente. Ah ! s'écria Bellanire avec transport, ah ! que je vais faire de passions ; je suis abominable. Ainsi ce fut par la plus grande coquetterie, qu'elle se détermina à être laide.

Maintenant, dit la Sylphide, je vais prendre la figure que je vous aurois donnée si vous aviez voulu être belle, & je feindrai d'être aussi bête que vous l'auriez été. En effet, vous verrez que je ferai beaucoup de conquêtes, & que je ne ferai pas une passion.

Ces changemens ne furent pas plutôt exécutés, qu'elles rencontrèrent le Prince qui se miroit dans un ruisseau. En les appercevant, il eut la bonté de se perdre de vue, & les aborda d'une façon légère : il fut ébloui de la beauté de la Sylphide, & lui fit, avec aisance, un compliment, dans lequel il n'y avoit pas l'apparence du bon sens. Elle en parut enchantée, & feignit de rassembler toutes les puissances de son ame pour répondre : Oh ! pour cela, Seigneur, vous avez bien raison. Elle a de l'esprit comme un Ange, s'écria aussi-tôt Zémire. Bellanire, qui croyoit que le Prince railloit, voulut saisir la conversation, & parla avec toute la finesse imaginable. Le Prince, la regardant avec dédain, dit à l'autre : Vous avez là une amie qui me paroît un peu parleuse. Il est

vrai, répondit-elle, c'est la fille d'une de mes Gouvernantes, car je suis Princesse, au moins! Vous m'en paroissez bien capable, reprit le Prince. A l'égard de cette bonne personne-là, elle peut bien être la fille de quelqu'un; mais parbleu, je la défie d'être jamais la mere de personne. Et dites-moi, je vous prie, peut-on savoir où vous allez? Je voyage pour me former, répondit la Princesse. Vous vous moquez, dit le Prince, il faut voyager pour vous faire voir, vous trouverez toujours des gens qui vous formeront tant que vous voudrez. Et vous, ma belle enfant, dit-il au prodige de laideur, quel est votre projet? Seigneur, répondit-elle, je vais dans les pays étrangers chercher à m'établir. Eh bien, repartit le Prince, c'est un service que vous rendez au vôtre: pour moi, poursuivit-il, je porte mes pas dans un lieu où je n'aurai certainement point l'honneur de vous trouver; je vais au Temple de l'Amour. Comment, dit la Princesse, à qui l'esprit tenoit lieu d'expérience, vous allez au Temple de l'Amour de dessein prémédité? Sans doute, dit le Prince, je prétends devenir amoureux.

Ah! croyez-moi, dit la Princesse, on ne le devient que lorsqu'on ne veut pas l'être. Savez-vous bien, reprit le Prince, que voilà une

déclaration détournée que vous me faites ? Mais je suis obligé de vous avertir que toutes vos avances ne vous avanceront de rien ; passe pour cette Princesse , il n'est pas possible de la voir sans l'aimer. Bon , dit la Sylphide , comment voulez-vous me persuader votre amour , vous ne m'avez pas seulement demandé mon nom ? C'est un garçon qui ne fait pas vivre , dit Bellanire. Je vous avoue , répondit le Prince , que je n'ai pas osé prendre cette liberté. Il est certain , répliqua Bellanire , que si c'est une liberté de demander le nom de quelqu'un , il y en a d'autres qui méritent la préférence sur celle-là.

Le Prince s'approcha alors de la Sylphide , en lui disant : C'est dommage que la fille de votre Gouvernante soit si affreuse , elle ne manque pas d'esprit ; mais , en vérité , elle est trop laide , elle abuse de la permission. Ah ! ah ! répondit la Sylphide avec un air chagrin , vous savez donc qu'on lui a donné la permission d'être laide ? Le Prince , la regardant en haussant les épaules , s'approcha de Bellanire. Il faut avouer ; lui dit-il , que votre Princesse est au plus belle , mais elle est trop bête. Bellanire lui répondit par de grands éclats de rire. Je ne vois pas , dit le Prince , ce qu'il y a là de si risible. Voilà une jolie rencontre que je fais ,

deux personnes, dont il y en a une qu'on n'ose pas regarder, & l'autre avec qui on ne peut pas parler. Mesdames, continua-t-il brusquement, je vous souhaite un bon voyage; mais comme je suis pressé de finir le mien, ne trouvez pas mauvais que je ne vous accompagne pas dans le vôtre. Eh bien, dit la Sylphide à Bellanire, ne trouvez-vous pas que je doive être fort flattée de l'admiration que je lui ai causée? Je n'en suis pas surprise, dit Bellanire, vous possédez le talent de la bêtise à un degré si éminent, qu'il n'y a aucun portrait qui l'emporte sur vous. Vous aimez donc mieux rester comme vous êtes, poursuivit la Sylphide? Sans contredit, repartit la Princesse; je me mire dans ma laideur, depuis que je vois votre sottise. Puisque vous parlez ainsi, dit la Sylphide, je puis vous laisser le soin de votre conduite: des affaires indispensables me rappellent dans le royaume des Sylphides; mais je veux, avant de vous quitter, vous marquer ma confiance. Voilà deux petites phioles; si vous voulez éprouver par vous-même à quel point la beauté est utile sans esprit, frottez-vous le visage avec trois gouttes de cette essence, vous deviendrez belle à ravir, & bête à impatienter: lorsque vous vous verrez tentée de revenir à l'esprit, aux dépens de la figure, prenez trois gouttes de

cette autre phiole, vous redeviendrez ce que vous êtes à présent. Je dois seulement vous avertir de prendre garde de casser la première phiole; car la liqueur, en s'évaporant, vous rendroit votre figure naturelle: il est vrai que s'il se trouvoit avec vous quelqu'un de transformé, l'enchantement cesseroit, & il paroîtroit sous ses véritables traits.

Voilà ce que je prie le Lecteur de bien retenir; c'est une préparation au dénouement, comme il ne s'en voit guère. Il faut avouer que je suis admirable pour faire des plans. La Sylphide, après cette instruction à la Princesse, la quitta; mais Bellanire la retint un moment, pour lui demander quel nom elle substituerait au sien. Gardez toujours le vôtre, répliqua la Sylphide, vous aurez toujours la consolation de vous entendre appeler Bellanire la laide, pour vous distinguer de Bellanire la belle, qu'on ne croira jamais être la même personne. La Princesse lui promit d'obéir, & la pria de ne l'abandonner jamais. Elle marcha quelque temps, n'ayant point de honte d'être laide, parce qu'elle ne rencontroit personne. Peu de temps après, elle vit un étranger l'aborder, la regarder, la considérer, & s'écrier avec joie: Ah! la voilà trouvée à la fin; c'est un trésor pour notre Reine, que cette fille-là. Assurément, continua-t-il en s'adressant à elle, il faut que

vous foyez bien heureuse pour être aussi laide ; car ce n'est point pour vous flatter , mais je n'ai jamais rien vu de si laid que vous. Je ne vois pas , répliqua Bellanire , qu'il y ait là de quoi tant vanter mon bonheur. Comment , reprit-il , vous ne savez pas apparemment que vous allez devoir la plus grande fortune à votre laideur ? Oui , sans doute , continua-t-il , je n'ai point vu de visage plus propre à faire une Dame d'honneur : il y a trois ans que , par ordre de la Reine , je cours le monde pour trouver une femme assez hideuse pour obtenir l'amitié de la Princesse sa fille ; je n'ai rencontré que des laideurs auxquelles on s'habitue ; mais la vôtre aura toujours la grace de la nouveauté. Qu'il me tarde que la Princesse vous voye ! vous êtes laide à faire plaisir.

Certainement , dit Bellanire , je sens cette préférence comme je le dois , j'en suis pénétrée de reconnoissance : mais oserois-je vous demander le nom de la Reine & de la Princesse sa fille ? Je vais vous satisfaire , dit cet homme. Notre Reine s'appelle la Reine Inconséquente , & Monsieur son mari , le Prince Sans conséquence. Voilà des noms , dit Bellanire , qui promettent beaucoup. Je réponds qu'ils tiennent parole , répondit l'Etranger. Et la Princesse , reprit Bellanire ? Elle s'appelle , repartit l'Etranger , la Princesse Aux passades. Appa-

remment, dit Bellanire, c'est une Principauté qu'on lui a donnée pour ses menus plaisirs ? Elle a bien son agrément, répliqua l'Etranger, mais elle n'est pas avantageuse pour l'établissement d'une Princesse. Comme la nôtre est fort belle, elle a beaucoup d'Amans ; & comme elle a un bon caractère, elle a beaucoup de bontés pour eux ; mais elle a le malheur de n'en pouvoir garder aucun ; ses Dames d'honneur lui en ont tant enlevé, qu'elle s'est résolue de n'en plus avoir qu'une seule, qui fût d'une figure à ne lui point faire craindre de rivalité.

En s'entretenant ainsi, ils arriverent au Palais de la Reine Inconséquente ; tout y annonçoit le caractère de celle qui l'habitoit ; les tapisseries étoient de velours, & les portieres de toiles peintes ; les lits avoient quatre couvertures d'édredon, & il n'y avoit point de rideaux ; on ne lui faisoit jamais de feu, & les cheminées étoient garnies d'écrans ; toutes les portes étoient fermées avec des paravents par-dessus, & toutes les fenêtres étoient ouvertes.

Bellanire fut étonnée de cet arrangement ; elle remarqua qu'il n'y avoit pas un siège, pas même un tabouret ; elle en demanda la raison à son guide. C'est, lui répondit-il, parce que la Reine, qui est la bonté même, veut qu'on soit toujours assise devant elle.

On s'assied donc à terre, dit Bellanire? Il faut, reprit le guide, que vous ayez bien de l'esprit pour avoir pu deviner cela. Enfin, ils parvinrent à l'appartement de la Reine, qui avoit une robe de taffetas vert, garnie de queues de martres zibelines : comme il faisoit froid ce jour-là, elle étoit avec sa fille à son balcon, environnée de trente Courtisans, dont vingt-six se plaignoient d'avoir une fluxion de poitrine : c'étoit l'infirmité courante.

Tous, en appercevant Bellanire, s'écrierent : Ah ! la vilaine créature ! Approchez, lui dit la Princesse Aux passades, vous avez une physionomie qui me revient assez ; & je veux vous faire ma Dame d'honneur. Princesse, répondit Bellanire, j'en ai autant qu'une autre. Elle avoit résolu, pour mieux réussir à la Cour, de ne pas faire paroître la moitié de son esprit : il n'y a que les gens riches qui ont soin de cacher leurs revenus. Elle entra en charge dès le jour même, & ne manqua pas d'étudier avec soin le caractère de la Reine, de la Princesse, & du Roi.

La Reine étoit vertueuse par système, &, par son inconséquence ordinaire, ne l'étoit guere par pratique ; elle pensoit fort bien, & se conduisoit fort mal ; elle vouloit avoir des amis, & ne pouvoit avoir que des Amans ; son cœur étoit froid, & son imagination étoit vive ; l'un

& l'autre se croisoient presque toujours ; de sorte qu'il y avoit des momens où elle se croyoit tendre ; mais l'imagination varioit , & pour lors elle se détachoit , sans regret , de celui auquel elle s'étoit attachée sans inclination. Elle n'alloit point à l'Opéra , parce qu'elle n'aimoit pas la danse , & donnoit très-fréquemment des bals , où elle se mettoit en nage à force de danser. Elle haïssoit son mari , parce qu'elle le trouvoit sot , & elle aimoit un homme beaucoup plus sot , parce qu'il n'étoit pas son mari ; de façon que si c'eût été l'Amant qui eût été le mari , c'eût été le Prince Sans conséquence qui fût devenu l'Amant. Au reste , ce Prince étoit très-bien nommé ; il disoit des choses libres , & ne prenoit point de libertés ; il étoit toujours de l'avis de sa femme , qui n'étoit jamais du sien : c'étoit un homme admirable pour faire préparer des tables de jeu , pour donner à tirer , pour dire qu'on fît souper , pour servir au commencement du repas , & pour s'endormir à la fin ; en un mot , de tous les Valets de chambre de son Palais , il étoit le premier , le plus assidu , le plus soumis , & le plus maltraité.

A l'égard de la Princesse Aux passades , il y avoit deux sentimens sur l'étymologie de son nom : les uns prétendoient qu'elle s'appeloit ainsi , parce qu'elle étoit le fruit d'une passade ;

les autres soutenoient que ce nom lui venoit de ce qu'elle les aimoit. Ceux qui connoissoient la Princesse, donnoient raison aux seconds. Il faut cependant dire, à son avantage, que si elle changeoit si souvent d'Amans, c'étoit par principed'éducation. Madame sa mere, la Reine, lui avoit répété bien des fois que la fille d'un Roi, d'un Prince, d'un Duc, & même d'un Marquis, devoit fuir avec soin tous ceux qui lui diroient un seul mot d'amour, & qu'elle ne devoit faire accueil qu'à ceux qui lui marque-roient de l'estime. Peu de temps après, elle donna des preuves de sa docilité : deux petits Messieurs devinrent amoureux d'elle ; le premier lui fit une déclaration dans toutes les formes, dans laquelle le mot d'amour & de je vous adore, étoit répété à chaque phrase : elle en fut très-offensée, & le bannit pour jamais de sa présence. Le second lui dit simplement que ses sentimens étoient fondés sur la plus parfaite estime ; sa vertu en fut si attendrie, qu'elle le rendit heureux : mais, par malheur pour lui, il s'avisa, dans l'ivresse de son bonheur, de lui dire que rien n'égalait le transport de son amour. La Princesse fut aussitôt révol-tée, & lui dit fièrement : Je voudrois bien savoir pour qui vous me prenez, Monsieur ? voilà des propos bien singuliers, & qui ne me

conviennent en nulle façon ; jusques à ce moment , vous vous êtes tenu dans les bornes du respect ; & vous m'en manquez : sortez de chez moi , & sachez que je pretends qu'on m'estime , & qu'il ne me convient pas qu'on m'aime.

Voilà ce que c'est que d'avoir des principes , & l'on peut juger par-là combien l'éducation est nécessaire à des enfans. Bellanire se conduisoit très-bien avec elle , & obtint bientôt toute sa confiance. Bellanire , lui dit-elle un jour , je voudrois bien entretenir ce soir en particulier un jeune Etranger , & je vous charge de l'introduire dans mon appartement. Madame , dit Bellanire , sans doute que ce jeune Etranger vous estime ? Il me l'a assuré , répondit la Princesse , & vous ne sauriez croire combien je suis sensible à cette impression. C'est que Madame est bien née , repartit Bellanire. Et vous , Bellanire , continua la Princesse , vous estime-t-on aussi ? Madame , dit Bellanire , avant que j'eusse la petite vérole , on m'estimoit beaucoup. Voilà qui est bien étonnant , dit la Princesse , je n'aurois jamais cru que l'estime & la petite vérole eussent quelque chose à démêler ensemble ? Je le croyois comme vous , répondit Bellanire ; mais l'expérience m'a convaincue du contraire , & depuis ce malheureux temps on ne m'estime plus. Oh bien , moi , répliqua

là Princesse , je ne vous en estime pas moins , & je vous en aime davantage. Sa toilette finit , le soir arriva ; le jeune Etranger se présenta. Le Lecteur s'imagine bien que ce jeune Etranger étoit Aphanor avec sa nouvelle figure & son nouveau nom ; & le Lecteur ne se trompe pas.

Bellanire & lui furent étonnés de se reconnoître ; il lui demanda des nouvelles de la belle imbécille ; Bellanire lui promit de la lui faire voir , mais en grand secret , parce que la Princesse ne souffroit point de belles personnes à sa cour. Le Prince , qui s'appeloit alors Zémire , quitta Bellanire pour aller estimer la Princesse. (On attend peut-être une description de ce qui s'y passa ; mais je me suis imposé la loi de ne blesser en rien la bienséance ; il faut être assez voluptueux pour n'être jamais trop libre.) Bellanire , pendant ce temps , eut recours à la phiole de beauté ; elle perdit sur le champ sa laideur & son esprit ; il ne lui en resta que ce qu'il falloit pour lui faire sentir qu'elle en avoit eu , & qu'elle n'en avoit plus.

Zémire , en sortant de chez la Princesse , fut tout étonné de trouver la belle Bête , & comme il étoit pour lors plus en état de rendre hommage à l'esprit qu'à la beauté , il regretta Bellanire la laide ; il commençoit à s'y accoutumer ,

tumer , & il ne pouvoit pas se faire à la bêtise de l'autre.

Bellanire reprit le lendemain sa figure ordinaire , & son esprit augmenta encore par son enjouement , lorsque Zémire lui confia que la belle Princesse l'avoit excédé d'ennui : 'Oui , disoit-il , je serois charmé de la voir , pourvu qu'elle ne parlât point , & je consentirois à vous regarder , pourvu que vous parlassiez toujours. Eh bien , reprit Bellanire , je ferai peindre la belle Princesse , & je vous donnerai son portrait ; vous le regarderez pendant que je vous entretiendrai , & par ce moyen vous verrez la belle Princesse sans l'entendre , & vous m'entendrez sans me voir ; c'est , à ce que je crois , un bon marché pour tous les trois. Le projet fut exécuté. Le Prince regarda attentivement le portrait pendant la première conversation ; le lendemain , il partagea ses regards entre le portrait & Bellanire ; une autre fois Bellanire les eut pour elle ; quelques jours après , Zémire ne se servit plus du portrait ; enfin , il le rendit à Bellanire ; c'étoit l'équivalent d'une déclaration. Ah ! qu'on est flattée d'être aimée quand on est laide !

Les entretiens de Bellanire éclaircioient de plus en plus Zémire sur ses ridicules , & Bellanire faisoit usage de son esprit , pour se corri-

ger de ceux qu'elle avoit eus lorsqu'elle étoit belle : mais il falloit , pour leur perfection , les exposer en perspective , & animer ces mêmes défauts sous leurs yeux ; c'est ce qui leur arriva.

La Princesse Aux passades prit la résolution d'aller dans un lieu qu'on nommoit le Tourbillon des Coquettes. Ce n'est point un voyage pour lequel il faille avoir recours à l'art de quelque Magicien , ou au char de quelque Fée : on y va souvent de plain pied ; c'est y être arrivé que d'y vouloir aller. On met Bellanire de la partie , afin qu'on s'en moque ; mais elle étoit laide , toutes les Coquettes devinrent ses amies : c'est là qu'on voyoit les fêtes sans gaieté , les intrigues sans mystère , l'éclat sans plaisir , & le bonheur sans reconnoissance. Les jours & les momens étoient enveloppés dans une vicissitude de riens qui emportoient l'esprit sans remplir le cœur. On ne se préservoit de l'ennui , qu'en n'étant jamais avec soi-même ; on ne se garantissoit d'un attachement , qu'en variant souvent l'objet. Les femmes étoient plus imprudentes que faciles , plus galantes que tendres , plus dissipées que vives ; elles avoient des Amans plus par air que par goût , & se rendoient par complaisance , plus que par sensibilité : voilà pourquoi elles cherchoient sans cesse le plaisir , & ne le trouvoient

jamais. Les foibleſſes ſans paſſion ſont toujours ſans volupté. Leur jeuneſſe, qui étoit un mélange perpétuel de conquêtes flatteuſes & de ruptures humiliantes, de démarches haſardées, & d'imprudences ennuyeuſes, leur ménageoit, par le vide de réflexions, le paſſage inſenſible & honteux d'un printemps inutile à un automne indécent; elles n'avoient plus le même viſage, & avoient toujours les mêmes goûts; elles avoient manqué le plaſir, parce qu'elles ne l'avoient pas connu; elles le manquoient, parce qu'elles l'effrayoient. L'eſprit, qui, comme des étoffes, a des couleurs pour tous les âges, n'en avoit point changé pour elles; elles vouloient toujours badiner, & elles ignoroient que rien n'a l'air ſi vieux que le badinage d'une vieille; que ſes mines deviennent des grimaces, ſes agrémens des ridicules, & qu'il faut prendre le parti de parler raiſon, quand on ne peut plus la faire perdre. Délaiſſées, déſœuvrées, & raillées, la rivalité les avoit diviſées, & le dépit les avoit réunies; elles s'occupoient triſtement à médire entre elles; elles croient ſe venger du plaſir, en le cenſurant dans les autres; elles déchiroient les femmes qu'elles envioient, critiquoient les hommes qu'elles déſiroient, & concluient par dire que, de leur temps, les uns étoient

plus galans , & les autres plus modestes.

Telles étoient les femmes du Tourbillon des Coquettes. Les jeunes gens n'y réussissoient qu'à force de faux airs; on comptoit leurs bonnes fortunes, & non pas leurs agrémens : ils n'acquéroient une femme, qu'en en déshonorant dix autres : ils avoient de l'impudence au lieu de sentimens , du libertinage au lieu d'esprit , & de l'étourderie au lieu d'imagination ; & il ne faut point s'étonner s'ils étoient à la mode. Ce Tourbillon étoit le Temple dont j'ai parlé au commencement de cette Histoire, où l'on n'entroit qu'avec un bandeau sur les yeux.

On juge aisément que Zémire ne conserva pas long temps son crédit auprès de la Princesse Aux passades, qui étoit en pays de recrues. En effet, il fut bientôt quitté; il reçut sa disgrâce avec douceur & avec affliction, se détermina à ne jamais revoir la Princesse, & à en dire toujours du bien. Les mauvais propos qu'on tient contre une femme, vous décréditent plus qu'elle; on est plus puni que vengé, quand on cesse d'être honnête homme.

Elle fit tant de sottises, qu'on fut trop heureux à la fin de lui faire épouser, par convenue, un petit Prince qu'elle n'avoit jamais vu. Il étoit raconteur, sot, & glorieux, avoit le visage long, le ventre gros, & les jambes

courtes ; son visage étoit l'image des histoires qu'il contoit ; ses jambes étoient l'image de son esprit , & son ventre le portrait de son amour-propre. Je n'ai pas ouï dire ce que devint la Princesse avec lui ; je crois qu'elle s'y endormit. Bellanire aimoit Zémire de trop bonne foi , pour rester long-temps dans le Tourbillon : quand une laide fait tant que d'aimer , elle aime avec fureur ; la crainte , presque certaine , de ne pas plaire , la fait résister long-temps à sa passion ; & lorsqu'elle n'en peut triompher , il faut que son amour soit plus fort que son amour-propre.

Bellanire retourna à la Cour de la Reine Inconséquente , & Zémire qui l'aimoit plus qu'il ne croyoit , ne put pas s'empêcher de l'y accompagner : il ignoroit le rôle qu'il alloit y jouer , lorsque la Reine , en l'apercevant de loin , lui cria : Zémire , que dites-vous de la fortune de Bellanire ? Vous m'avouerez qu'il n'y a point de créatures plus dégoûtantes ; eh bien , elle trouve à se marier. A se marier , répliqua Zémire avec un air de surprise ! Vous avez raison d'être étonné , reprit la Reine , la chose est si singulière , qu'elle me fait autant de plaisir que si je devenois veuve ; j'aime pourtant le Roi à la folie , mais je ne fais que faire avec lui ; au lieu que s'il mouroit , je le regret-

terois toute la journée, & cela fait passer le temps. Mais, Madame, dit Zémire, qui est-ce qui demande Bellanire en mariage ? C'est un petit Monsieur, répondit la Reine, qui nous fera mourir de rire ; il s'appelle Aphanor. Aphanor, s'écria Zémire ! Oui, Aphanor, repartit la Reine ; mais en vérité, tout vous surprend aujourd'hui ; je fais que c'est un beau nom ; il est vrai qu'il a l'air de l'avoir acheté ; sa figure est tout au plus ignoble, c'est une inconséquence qui me plaît beaucoup ; un nom ancien doit être bien étonné de se trouver porté par un homme nouveau. Cela ressemble à un Valet de chambre qui fait l'impertinent avec l'habit de son Maître.

Madame ; reprit Zémire d'un air embarrassé, je connois un jeune homme qu'on nomme Aphanor ; celui-là me paroît assez aimable. Ce n'est donc pas le même, repartit la Reine ? L'Aphanor dont je parle est bien le petit Monsieur le plus plat que je connoisse ; il a l'esprit vain, le cœur sec, & les manières gauches ; ses ridicules n'ont point l'aisance du naturel ; il y a cependant trois ans qu'il est dans le monde, à ce qu'il dit ; mais je crois que c'est une prétention : il n'a non plus l'air d'avoir trois ans de fatuité sur sa tête, qu'il paroît n'être un fat que d'hier. La vérité du portrait imposa silence

à Zémire. Bellanire survint. Voilà Madame la mariée, dit la Reine en la voyant. Madame, répondit Bellanire, je crois que c'est une méprise. En tout cas, répliqua la Reine, cela seroit bien capable d'en corriger ; mais qu'entendez-vous, je vous prie, par une méprise ? Madame, reprit la Princesse, c'est qu'on ma dit qu'il y a un Prince Aphanor qui doit en effet épouser la fille d'un Inca, qui se nomme Bellanire. Je la connois, dit Zémire. Eh bien, interrompit la Reine, y a-t-il quelque ressemblance de cette Bellanire-là à celle-ci ? Cela est impossible, il n'y a pas deux personnes au monde comme la nôtre. Si vous la connoissez, reprit Bellanire, vous devez me trouver bien affreuse. Madame, repartit Zémire, je ne puis vous cacher qu'elle est mieux que vous de figure ; mais en revanche, vous êtes beaucoup plus aimable qu'elle. Je veux absolument, dit la Reine, éclaircir cette aventure. Que l'on fasse venir Aphanor. Zémire l'attendit avec une impatience mêlée d'inquiétude. Il parut, & Zémire fut confondu par la vérité de la ressemblance. Bellanire ne fut qu'affligée. Mon cher petit Prince, lui dit la Reine, je suis bien aise de vous avertir que vous vous êtes trompé ; la Bellanire que vous devez épouser est jolie, à ce qu'on dit, & voici celle qui est à ma Cour. C'est précisément

celle que je demande, répondit le faux Aphanor avec une voix traînante; je connois cette autre Bellanire dont vous faites mention; oh! parbleu, ce seroit une duperie d'avoir une aussi belle femme; j'en veux une que je ne puisse jamais voir; cette Bellanire-ci est mon affaire. La Reine rit, Bellanire rougit, & le pauvre Zémire fut couvert de confusion. Est-il possible, disoit-il en lui-même, que j'aye été aussi avantageux, aussi sot? je ne puis pas m'y méprendre, c'étoit-là ma façon de penser, ma maniere de m'exprimer; j'étois glorieux, étourdi, indiscret; c'est le moi d'autrefois que je retrouve en lui. La Reine lui dit tout bas : Zémire, est-ce là cet Aphanor que vous trouviez si aimable? Oui, Madame, répondit Zémire tout honteux. Eh bien, en vérité, reprit la Reine, vous avez de jolies connoissances. La conversation fut interrompue par le souper; il ne fut bientôt plus question que des airs, que des prétentions & des travers du faux Aphanor; chaque jour donnoit lieu à des scènes nouvelles; les yeux étoient fixés sur lui; tous les autres n'avoient en comparaison que des ridicules subalternes, on ne leur faisoit pas l'honneur de s'en appercevoir. Ce que j'ai toujours désiré, après avoir fait une sottise, ce qui m'est arrivé souvent, c'est que quelqu'un

en fit une plus éclatante qui fît oublier la mienne.

Zémire devint vraiment inquiet d'Aphanor; Bellanire en étoit flattée. Rassurez-vous, lui disoit-elle, l'amour qu'il feint pour moi n'est qu'une ruse; un petit-Mâitre veut paroître ne tirer parti de la laideur, que pour se mettre en réputation auprès de la Beauté; l'événement la démentit, car elle fut tout-à-coup enveloppée d'un nuage: Zémire la perdit de vue; mais il entendit la voix d'Aphanor, qui lui crioit: Zémire, je t'enleve Bellanire; ce n'est pas une conquête digne de toi, je te dédommage assez en te laissant celle qui est jolie.

Quoique Zémire ne fût pas un sot, il en eut bien la mine, lorsqu'il vit qu'on lui enlevait Bellanire sans qu'il pût s'y opposer.

Voilà qui est beau, dit la Reine qui survint, de laisser ainsi enlever ses amies; cela vous fera beaucoup d'honneur dans le monde; & quand on saura cette histoire, vous ferez joliment votre chemin auprès des femmes. Madame, repartit Zémire, permettez-moi de vous apprendre que vos plaisanteries ne sont pas bonnes; je ne veux faire de chemin que pour retrouver Bellanire. J'ai peur, répliqua la Reine, que vous n'en ayez beaucoup à faire. Voilà pourquoi je pars tout à l'heure, dit Zémire en

s'en allant. Il me semble qu'on peut se quitter plus poliment.

Il étoit très-affligé d'être à pied, & d'avoir à attraper un char qui voloit très-légèrement ; il auroit bien voulu disposer de celui de Telmaïs. Telmaïs, s'écria-t-il, m'avez-vous abandonné ? Telmaïs parut aussitôt, mais il étoit à pied comme lui. Je ne t'abandonne point, dit Telmaïs, je viens te donner des conseils. Eh ! Monsieur, lui répondit Zémire, ce n'est pas là ce que je demande ; vous devenez parleur quand je ne veux rien entendre, & vous venez à pied quand j'ai besoin qu'on me mène : mais, continua-t-il, puisque vous voulez me donner des avis, où me conseillez-vous d'aller ? Dans le Temple de l'Amour vrai, répliqua Telmaïs en disparoissant. Me voilà bien plus avancé, dit Zémire, il y a dix ans que je cherche ce Temple sans pouvoir le rencontrer ; j'ai trouvé bien des Temples de l'Amour, & je n'y ai vu que des femmes qu'on doit aimer sans inquiétude, servir sans assiduité, & quitter sans chagrin. Il n'y a que ce Temple de l'Amour vrai dont tout le monde me parle, & que personne ne peut m'indiquer : il faut assurément que ce Dieu-là soit mal logé. En faisant ce monologue sur les Temples, il en aperçut un avec cette inscrip-

tion : *Temple de l'Amour défendu* ; ce titre le piqua , il voulut y entrer ; il y vit un monde infini : il fut tout étonné de reconnoître ce Temple ; il aborda le Prêtre : Il me semble , lui dit-il que je suis déjà venu ici , il n'y avoit personne. Vous ne vous trompez pas , lui répliqua le Prêtre , ce Temple s'appeloit alors le Temple de l'Amour permis ; il fut d'abord très-fréquenté ; la Volupté douce & tranquille ordonnoit les fêtes , la Sympathie apportoit les offrandes ; il n'y avoit d'autres Prêtres que les Amans ; ils avoient la gloire des sacrifices , & les victimes en partageoient le plaisir. Les Princes , les Rois , & les Dieux mêmes y venoient dépouillés du faste de leurs titres , & de l'éclat de leur grandeur. De simples bergers y étoient aussi élevés qu'eux ; mais , en récompense , ils étoient aussi heureux que de simples bergers. Les esprits se rapportoient , les goûts se répondoient , les cœurs vrais & sensibles donnoient & recevoient des chaînes en même temps ; la défaite & la victoire étoient également douces ; il n'y avoit point de vaincu qui n'aimât son vainqueur : la persuasion étoit le prix de la sincérité ; le triomphe , le prix de la constance ; & la confiance intime , le prix durable du triomphe.

Tel fut ce Temple dans son origine ; mais

insensiblement la langueur s'y introduisit ; on étoit trop sûr d'être aimé , pour s'efforcer de plaire ; le plaisir cessa d'être une faveur , le bonheur devint une habitude , les liens fragiles de la reconnoissance remplacèrent imperceptiblement les chaînes de l'Amour , les égards succéderent aux sentimens , on ne fut plus fidele que par vanité ; l'ennui survint , on se l'avoua ; on se sépara , & l'Amour permis resta seul dans son Temple. Il y seroit resté longtemps , sans un expédient auquel il eut recours ; il inventa un nouveau Dieu , qu'il nomma l'Hymen ; il fit un point d'honneur aux Humains d'y venir prendre des chaînes involontaires : l'estime , l'amitié , le rapport d'humeur , la douceur de l'esprit , l'étude approfondie des caracteres furent traités de chimeres. L'ambition , la richesse , la bizarrerie en formerent la convenance & les noeuds ; on s'imposa aveuglément des liens indissolubles ; on jura de s'aimer avant de s'être vu , de s'estimer avant de se connoître ; l'empire même fut partagé inégalement , & l'Esclave n'eut pas seulement le choix du Maître : dès-lors on vit paroître dans le monde deux crimes qui avoient l'air de deux vertus ; la haine pour un mari souvent très-haïssable , & l'amour pour un Amant souvent très-aimable. Vous

auriez peut-être cru par-là le Temple de l'Amour absolument abandonné ; ce fut-là ce qui le repeupla ; on ne fit que changer l'inscription : les femmes , par vengeance , y vinrent trouver leurs Amans ; les époux , par le même esprit , y vinrent chercher des Maîtresses : on se trompa mutuellement , mais on voulut que la tromperie marchât accompagnée de la décence ; la licence régna sous les apparences du joug , la liberté devint entière , & les chaînes parurent subsister ; en un mot , l'Hymen fut un Dieu qui ne servit qu'à faire valoir les revenus de l'Amour. Mon Révérend Pere , dit Zémire , voilà une histoire fort savante ; vous ne ressemblez point à la plupart des gens de votre état , qui connoissent mieux le revenu que l'origine de leurs fondations ; votre science me fait espérer que vous pourrez me dire où est situé le Temple de l'Amour vrai. Le Temple de l'Amour vrai , répondit le Prêtre ? je ne connois pas cela , j'en crois le Ministre bien pauvre ; cela m'a tout l'air d'un bénéfice à portion congrue. Eh bien , dit Zémire , puisque vous ne connoissez pas ce Temple , je n'ai plus besoin de rester dans le vôtre. Vous y reviendrez peut-être lorsque vous aurez épousé Bellanire. Et laquelle , reprit vivement Zémire ? Mais c'est celle qui est jolie , répliqua

le Prêtre. C'est précisément celle que je ne veux point, repartit Zémire. Vous l'aimez cependant beaucoup, dit le Prêtre. Eh bien, répondit le Prince, vous vous y connoissez, vous jugez de moi par vous, les gens de votre état n'aiment que les jolies femmes ; mais moi, qui n'ai plus l'honneur d'être Prêtre, je vous avertis que c'est Bellanire la laide & la très-laide que j'aime & que je veux épouser. Vous vous trompez, poursuivit le Prêtre, vous épouserez la belle. Voilà qui est admirable, s'écria le Prince, cet homme veut à toute force que j'aye une jolie femme ; apparemment qu'il veut venir chez moi : allez, mon pauvre Pere, continua-t il, j'en suis fâché pour vous, mais c'est la laide qui fera ma femme. Zémire se trompoit ; car ce prétendu Prêtre étoit Telmaïs, qui savoit très-bien que Bellanire la laide & Bellanire la belle étoient la même chose : mais il ne mit pas Zémire dans le secret ; aussi fit-il bien du chemin, bien des réflexions tristes & bien des rêves malheureux, avant que d'arriver dans un désert où l'on ne voyoit que des bois & des rochers ; il y rêva, y soupira, s'y ennuya, & s'y endormit. Tout cela est en règle ; mais il fut éveillé par une voix languissante & souterraine qui disoit ces mots : Oh ! Ciel ! c'est aujourd'hui qu'il faut que j'épouse

Aphanor , & que je renonce à Zémire ! Est-ce une illusion , s'écria Zémire ? n'entends-je pas la voix de cette Bellanire que je cherche partout , & que je ne trouve que dans mon cœur. Quoi ! lui répondit Bellanire , quoi ! Zémire , c'est vous , & venez-vous être témoin de mon malheur ? Fuyez promptement , vous ne pourrez triompher d'une Puissance supérieure , qui m'a enchaînée dans cette grotte , & qui ne m'en délivrera que pour me faire épouser Aphanor.

A ces mots , le faux Aphanor descendit dans un char à côté d'une Princesse qui étoit un chef-d'œuvre de beauté ; la grotte s'ouvrit , & , malgré ses chaînes & ses larmes , Bellanire parut tout aussi laide qu'à son ordinaire , & Zémire tout aussi amoureux. Zémire , dit la Princesse inconnue , tu cherches par-tout le Temple de l'Amour vrai , & tu n'as trouvé que le Temple de l'Hymen ; on ne peut guere s'égarer davantage : j'ai cependant des vûes sur toi ; je me flatte d'être plus belle que Bellanire ; puisque tu l'aimes , il faut que tu ayes une bien bonne santé ; cela me touche , & je viens t'épouser. Dispensez-m'en , je vous prie , répondit Zémire , vous y seriez trompée ; j'ai bon visage , mais malgré cela j'ai une santé bien délicate. Voilà pourquoi , dit Bellanire ,

j'aurai la préférence ; je suis une femme faite exprès pour ceux qui vivent de régime. Eh bien , j'y consens , dit la Princesse , mais à une condition ; je suis accoutumée à ma beauté , & je commence à connoître mes défauts ; si tu veux , par le moyen d'un Génie qui me protège , me céder ton esprit , je te céderai ma figure , & tu épouseras Zémire. Non , répliqua Bellanire , je n'y consens point ; & si Zémire m'aimoit mieux avec ta figure , je ne le jugerois plus digne de recevoir ma main. Il ne tient qu'à moi de devenir belle , cette phiole m'en donne le pouvoir ; mais je serois privée de mes bonnes qualités. Seigneur , continua-t-elle en s'adressant à Zémire , vous l'avez éprouvé , c'est moi qui étois la belle Bête. Eh ! s'écria Zémire , pour vous mettre dans l'impuissance de le redevenir , je prends cette phiole , & je la brise à mes pieds. La liqueur s'évapora aussi-tôt , & , dans le même instant , Bellanire la laide parut sous les traits de Bellanire la belle , Zémire sous ceux d'Aphanor , & le faux Aphanor , qui étoit dans le char , sous ceux de Telmaïs ; & l'on reconnut la Sylphide dans la Princesse qui étoit venue avec lui. Eh bien , dit Telmaïs à Aphanor , je vous avois bien dit que vous épouseriez Bellanire la belle , aujourd'hui. C'est donc vous , répondit Aphanor ,

nor, qui étiez le Prêtre de l'Amour défendu. Il est vrai, répliqua Telmaïs. Tout ce que je vous demande, repartit Aphanor, c'est de n'y pas mener Bellanire : mais, poursuivit-il, expliquez-nous ce que veut dire cette mauvaise plaisanterie de nous avoir ôté nos figures, pour vous en revêtir. C'est à cette supercherie que Bellanire & vous, devez vos vertus; Aphanor, vous n'auriez pu voir vous-même vos défauts, il falloit vous en faire rougir, en vous les exposant dans votre propre ressemblance; & vous, Bellanire, vous n'auriez jamais songé à autre chose; il falloit vous rendre laide, pour vous faire sentir la nécessité des vertus & des talens : maintenant vous la connoissez, vous êtes digne de la beauté, & vous en jouissez; n'oubliez jamais qu'elle n'est qu'un ornement, & non pas un mérite. Tout cela est fort beau; dit Aphanor; je vois bien deux points de l'Oracle accomplis : je ne suis plus un sot; & une Princesse abominablement laide, qui étoit Madame, est devenue aussi belle que Bellanire; mais ce Temple de l'Amour vrai où le trouverons-nous? Ah! pouvez-vous le méconnoître, s'écria Telmaïs? le Temple de l'Amour vrai est par-tout où se trouvent deux Amans qui s'adorent sincèrement. Ce Dieu est plus attiré par l'espece que par la multitude

des hommages ; il se plaît dans la solitude ; les sacrifices les moins solennels sont les plus doux à ses yeux : l'amour connu n'est qu'un titre , il n'y a que l'amour caché qui soit un bonheur ; tout vous inspire ici le caractère de l'amour vrai ; ce gazon où vous êtes est le trône de l'Amour ; il en est le gage , il en est le lien ; cette forêt épaisse n'est , pour ainsi dire , qu'amour , c'est l'Amour seul qui paroît l'avoir élevée , il y cache ses miracles dans le sein du mystère , c'est ce mystère qui l'a engagé à vous y appeler , à vous y attendre ; par-tout il vous cherche , il vous poursuit ; il se présente à vous , & il vous dit : Eh ! où courez-vous pour me trouver ? venez à moi. Ah ! Aphanor ! continua Telmaïs , l'Amour vous environne de toutes parts , il vous appelle , il vous cherche , il pénètre votre ame ; & vous demandez encore où il est ? Aphanor & Bellanire se regarderent ; leurs yeux leur dirent que le Temple de l'Amour vrai étoit dans leurs cœurs. Telmaïs & la Silphide les unirent , & les ramenerent chez leurs Parens , qui furent très-étonnés & très-satisfaits de les voir amans , époux , aimables & honnêtes gens.

Fin d'Aphanor & Bellanire.

L E S
BALS DE BOIS ,
E T
L E S FÊTES
R O U L A N T E S .

THE 23rd

OF THE 18th

OF THE 18th

18

AVERTISSEMENT

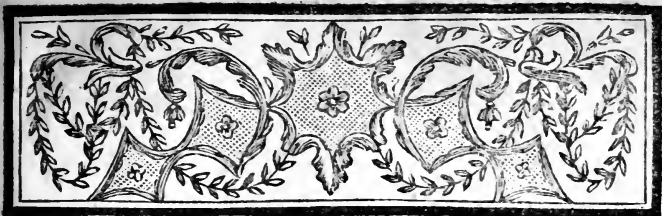
DE L'ÉDITEUR.

MONSIEUR l'Abbé DE VOISENON ,
 pag. 73 de ses *Anecdotes Littéraires*, parle,
 à l'occasion de VADÉ, des Etrennes de la
 Saint Jean, des Œufs de Paques, des
 Ecoiffeuses, des Bals de Bois, & des Fêtes
 Roulantes; Ouvrages faits en société par
 le Chevalier d'Orléans, Grand Prieur,
 le Comte de Caylus, Moncrif, Crébillon
 fils, lui, &c. & formant plusieurs Re-
 cueils remplis d'esprit & de gaieté. Il loue
 sur-tout comme des modeles de bonne plai-
 santerie, la Bataille des Chiens, le Bal-
 let des dindons, par le Grand Prieur,
 les Mémoires du Président de Guillery,
 & la Chanfon de la queue de mouton.

Quelque agréables que soient ces Ouvra-
 ges, j'ai hésité si j'insérerois dans cette
 nouvelle Edition des Contes de M. l'Abbé
 DE VOISENON, ses Bals de Bois & ses

Fêtes Roulantes , que l'à propos & les circonstances rendoient , dans leur nouveauté , plus piquans qu'ils ne le paroîtront sans doute aujourd'hui. C'est une Critique gaie des fêtes que donna la Ville de Paris , à l'occasion du Mariage de feu Monseigneur le DAUPHIN , mêlée de descriptions & d'aventures comiques. Ces facéties n'ont jamais été imprimées. J'ai cru que les Recueils de ces Messieurs étant encore fort recherchés , on verroit avec plaisir ces deux Pièces qui y manquent , & qui en sont une suite nécessaire. Quoique l'Auteur y emploie avec beaucoup d'esprit le langage des Halles , on est tenté de lui appliquer ce qu'il dit de VADÉ. » S'il n'a pas eu » l'honneur d'inventer le genre , il est certain qu'il l'a enterré avec lui , & c'est » fort bien fait «.





L E S

B A L S D E B O I S .



L E T T R E

DE M. LE COMTE Z***,

A M. LE MARQUIS, &c.

MONSIEUR, cher Ami, & Marquis, c'est pour vous dire que je ne vous regrette point ce port ; quand vous seriez encore moins généreux qu'assurément vous ne l'êtes pas, vous verriez avec contentement le récit de nos joies & l'amusement de nos plaisirs. Je crois que vous êtes instruit de l'heureux mariage de notre incomparable DAUPHIN ; si vous ne le savez, je vous l'apprends.

La bonne Ville de Paris a fait la magnifique ; on peut assurer qu'elle a tout mis par écuelles, pour en témoigner son plaisir ; elle a donné

sept grands bals *gratis* , qu'elle a fait bâtir par exprès pour ne servir qu'à ça ; c'étoit , comme qui diroit , de belles halles. Là , l'on a vu des violons , des lumieres comme en plein jour , & beaucoup de bonnes choses à boire comme à manger ; à vous dire le vrai , c'est-là ce qu'on appelle des fêtes , & cela vaut bien mieux que des fusées violentes ; ce n'est pas qu'il n'y en ait eu , peut-être même en plus grand nombre ; mais , sauf votre respect , d'une autre nature : les Parisiens sont trop attachés au Roi , pour avoir manqué à ce qu'ils lui devoient dans une si belle rencontre. Vous savez que je suis assez bien faufile , & que je vais beaucoup dans les compagnies ; je me suis fait un plaisir , rapport à vous , Monsieur , cher Ami , & Marquis , de ramasser plusieurs Histoires qui sont arrivées dans le nombre , & de vous les adresser. Il y en a par-ci , par-là , de vos amis , & qui vous regrettent souvent en trinquant le verre à la main , & la larme à la bouche. Sur ce , Monsieur , cher Ami , & Marquis , vous priant d'excuser la liberté , je suis , & ferai toute la vie , Votre , &c.





PREMIERE AVENTURE,

Arrivée au Bal de la Porte Saint-Antoine.

NOTRE ami Guillaume l'Engelé, qui, comme on fait, a une renommée, & qui pète plus haut que le cul, rapport qu'il rote souvent, ce qui faisoit qu'il ne pouvoit pas aller au bal, sans être pris pour lui à cette maniere de faubresaut de son cœur, qu'on découvroit toujours au travers du masque; mais aussi avoit-il une drôle de femme, qui savoit bien son pain manger, pourquoi elle en prenoit de chez plus d'un Boulanger : arriva de tout ça qu'elle eut beaucoup d'enfans par le canal de ses amis; car un Ancien a eu grande raison de dire, dans un de ses beaux Livres, que pour avoir bien des enfans, il faut avoir bien des amis, & encore il faut en acquérir d'autres, quand ce vient l'âge de les pousser. Comme c'étoit une commere de la joie, vous imaginez bien qu'elle ne manqua pas la circonstance des Bals de bois, pour y faire de nouvelles connoissances dans le beau Monde qui y affluoit; & comme elle avoit ouï dire dans le Cimetiere Saint-Jean, que ce seroient des bals

parés avec illumination , & qu'on étoit en deuil , elle mit sa belle robe de serge noire , sur laquelle elle avoit fait peindre , d'une manière bien entendue , un grand nombre de lampions ; car , pour ces occasions , il faut donner un peu dans une magnificence qui puisse faire de l'honneur au goût de la porteuse.

Monsieur Hurel , qui étoit la coqueluche du fauxbourg Saint-Marceau , & qui reconnoissoit les visages , à ce qu'il prétendoit , à la marche des personnes , fut assez embarrassé de reconnoître celui de Madame l'Engelé , parce qu'il ne l'avoit jamais vu marcher ; mais comme marchand d'oignons se connoît en ciboules , & que par cette raison il avoit bien de la finesse pour ouvrir une connoissance , & qu'il étoit retors , il entama ainsi la conversation , sans faire semblant de rien , comme pour tâter le terrain : » Madame , il y a bien du » temps que je suis mécontent de mon marchand de chandelles , si vous vouliez me » dire franchement votre nom , j'en prendrois » chez vous dès ce soir pour la semaine «. Madame l'Engelé , qui n'étoit pas femme à se laisser tondre , parce qu'elle se sentoit bien de ce qu'elle étoit , lui fit voir bien vite qu'elle avoit la réplique à la main , en lui donnant un soufflet comme par plaisanterie. » Appre-

» nez , impudent , lui dit-elle fort sec , à ne
 » point vous méprendre , & à ne pas désho-
 » norer une Sage-Femme , en la prenant pour
 » une vendeuse de bougie grasse «. Dans le
 moment qu'elle eut lâché ce mot de Sage-
 Femme , qui étoit dans cet endroit-là comme
 Mars en Carême , on entendit dans un coin
 du bal quelques plaintes , qui disoient : Ah !
 bon Dieu ! je vais accoucher ; que dira ma
 pauvre mere ? Et tout aussi-tôt d'ouïr les salu-
 tations du nouveau venu , qui disoit à sa façon
 bonjour à la compagnie.

Madame l'Engelé , qui croyoit bien que c'é-
 toit queuque Marquise qui étoit venue là pour
 mettre bas son enfant , comme elle l'avoit fait
 sans que son mari en eût connoissance , se
 dépêcha bien promptement d'aller manigancer
 ça , & de prouver ainsi à M. Hurel qu'elle ne
 vendoit pas des chandelles. Mais , est-ce que
 ne vela pas qu'au lieu d'une Marquise , elle
 reconnoît , je ne fais comment , que c'étoit
 sa fille Louison qui étoit comme ça en tra-
 vail ? Ça lui donna d'abord bonne opinion de
 sa façon de se déguiser , parce que comme elle
 n'étoit pas mariée , il étoit drôle de faire croire
 à un Public , en accouchant , qu'elle étoit
 femme : mais comme Madame l'Engelé favoit
 bien reprendre ses enfans à propos , elle crut ,

après quelques paroles de plaisanterie , qu'elle étoit dans l'obligation de demander à sa fille pourquoi elle faisoit ça. Dame , à ce coup , Louison , qui ne se déferroit pas si facilement que la cavalle de notre Curé , lui dit bel & bien , qu'elle gardoit toujours le plaisir pour le dernier , & qu'elle avoit mieux aimé accoucher devant , pour se marier par après , que de se marier d'abord , pour accoucher par ensuite. Madame sa mere , sentant bien dans le fond d'elle - même qu'il n'y a pas trop de réponse à ça , lui demanda , par maniere de conversation , de quelles œuvres elle étoit devenue dans ce bel état-là. Mais ça lui fit bien de la honte , quand Louison répondit tout net , que c'étoit de Jacquet , le porteur d'eau. » De » Jacquet , cria Madame l'Engelé ! d'un porteur » d'eau ! ah ! quelle défalliance pour une femme » comme moi ! Eh ! ma mere , dit la souffrante , en vérité de Dieu , ce n'est pas ma » faute ; il me déclara qu'il vouloit que nous » fussions aussi amis que ses deux sciaux , & » puis je ne fais pas de quelle tournure il s'y » prit ; mais si j'avois su ce qu'il faisoit , voyez » donc , est-ce que je l'aurois souffert ? à présent que j'ai quelque doutance de ses manœuvres , qu'il y revienne , il verra.

» Hélas ! la pauvre innocente , dit Madame

» l'Engelé, je vois bien que ce n'est pas de fa-
 » faute, j'y aurois été prise tout comme elle;
 » & ça ne feroit pas arrivé si je lui avois donné
 » plus de connoissance des manieres du monde «.

Et là-dessus on emporte Louison : mais comme
 Madame l'Engelé avoit voulu faire contre for-
 tune bon cœur, elle tomba tout aussi-tôt
 éblouie sur le ventre, pour ne pas dire sur le
 nez, sans avoir de connoissance, &, sauf votre
 respect, ses cotillons se leverent, de façon qu'on
 vit son derriere, sur lequel elle avoit oublié de
 mettre un masque. On auroit été bien embar-
 rassé de savoir qui c'étoit-là, si Monsieur l'En-
 gelé, qui se doutoit bien, en homme d'esprit,
 qu'à ce bal-là il y auroit d'autres roteurs que
 lui, n'eût pas cru qu'il pouvoit y aller sans se
 commettre, avec trois de ses amis, qui, apper-
 cevant la physionomie de Madame, la recon-
 nurent du premier coup, & dirent tous les trois,
 comme par inspiration, à Monsieur l'Engelé :
 » Parle donc, compere, m'est avis que ce der-
 » riere-là, c'est de ta femme. A quoi voyez-
 » vous ça, répondit bien fièrement Monsieur
 » l'Engelé? Pardi, dirent les autres, c'est qu'elle
 » l'a comme du chagrin; & quand on l'inter-
 » roge sur la cause de ça, elle dit que c'est le
 » chagrin que tu lui donnes qui se jette là. Oh
 » bien, reprit Monsieur l'Engelé, elle a peur

» apparemment de me faire de la peine en me
» le découvrant ; car dès qu'elle est avec moi ,
» elle se couche sur le derriere : oh ! pour ça ,
» il faut convenir que c'est une brave femme «.

Vous croyez bien qu'on ne la laissa pas là ,
parce qu'elle se feroit enrhumée ; on la rap-
porta chez elle ; on la fit revenir ; & encore ,
quant à présent , elle accouche les femmes &
les filles , comme si de rien n'étoit.



DEUXIEME AVENTURE,

Arrivée au Bal de la Barriere de Séve.

DANS une des belles réjouissances qui se trouva dans la rue de Seve, nous allâmes, comme de raison, pour en avoir notre part ; ma tante Guichard étoit avec nous ; Monsieur Bertrand le Clincailler, qui fait le coin, lui donnoit la main ; la cousine Perrotin étoit menée par le jeune Grand-Jean, & cadet Paulmé me donnoit le bras. Assurément, l'on peut dire que nous étions la plus belle compagnie du bal, & que nous aurions été remarqués, quand bien même il y auroit eu d'autre monde qu'il n'y avoit pas. Après avoir dansé la Vigoureuse (*) avec un Sultan qui avoit un masque de papier, il me proposa d'aller nous rafraîchir ; j'y consentis, & nous attrapâmes une bonne bouteille de vin, que notre ami du pied de biche ne nous auroit pas donnée pour quinze. Nous eûmes encore un plût à Dieu & une moitié de poularde fine, dont il me donna fort honnê-

(*) On n'a jamais pu retrouver cette Danse, apparemment qu'elle est ancienne, ou que c'est une faute d'impression.

tement une aile & le fondement ; ensuite il tira de sa poche une tasse d'argent ; il l'essuya avec son mouchoir, me servit à boire, de façon que nous prîmes du rafraîchissement fort à notre aise. Nous étions placés, comme je vous l'ai dit, s'il m'en souvient, auprès de la buvette ; & le Sultan, qui ne perdoit pas un coup de dent, eut encore le bonheur d'attraper un grand & beau gigot de mouton-froid ; ensuite il me proposa de faire avec moi le tour du bal. J'y consentis, sans penser à ce qu'il avoit fait du gigot, car pour moi, j'en avois ma suffisance ; je croyois peut-être qu'il en avoit fait un présent à quelque Demoiselle qu'il avoit trouvée, de sa connoissance. Nous marchions dans la foule ; mais je voyois que tout le monde rioit en nous voyant passer, & que l'on se pouffoit pour nous regarder : quoiqu'assurément, dans un bal, tout soit de carême-prenant, il y a de certaines risées qu'une honnête fille n'aime pas à être l'occasion ; mais, après avoir vu long-temps que je ne voyois rien, je m'apperçus que le Sultan ne marchoit pas comme il avoit dansé, & qu'il tortilloit du cul un tant soit peu bien fort. Je le lui témoignai en me retournant vis-à-vis ; mais comme le manche fait ordinairement reconnoître le gigot, je vis qu'il l'avoit placé entre ses jambes, &

& que le manche sortoit. Il faut convenir qu'il y a des gens qui favent bien peu leur monde, & soutenir leur déguisement; car je ne crois pas que ce soient-là des manieres de Sultan.



TROISIEME AVENTURE,

Arrivée au Bal du Carrousel.

NOTRE bon ami M. Jean Pain-Mollet, qui a pris le nom de sa rue, comme on voit M. Champagne porter celui de sa ville, avoit toujours comme ça de drôles d'imaginations. On diroit qu'il jette l'argent par les fenêtres; & l'on se trompe bien lourdement, comme dit cet autre; car tous nos bons garçons de la Grange-bateliere furent bien confondus l'année dernière, quand ils lui virent acheter deux sous & demi ou six blancs, à la Foire Saint Clair, un masque de pain d'épice, au lieu de prendre, comme eux, quelque sifflet ou trompette, qui est un meuble d'amusement, comme on peut voir quelquefois tous les ans à la Foire Saint Ovide : mais Jean Pain-Mollet, qui voyoit plus loin que son nez, avoit dessein de plaire, avec ce masque-là, à Mademoiselle Jacqueline d'Osier, dont il avoit pressentiment qu'il pou-

voit faire son chemin à un bal qu'elle avoit dit qu'on lui donnoit le jour de Sainte Petronille, sa fête ; car elle avoit pris ce nom-là aussi, comme on voit quelquefois d'aucunes personnes qui prennent des noms de baptême quand ils ont fait fortune ; ce qui est une grande marque de bonté & d'attention de leur part. On me demandera, à ce que je m'attends de la part de quelque Critique, quel chemin Monsieur Jean Pain-Mollet comptoit faire auprès de Jacqueline d'Osier ; je pourrois répondre fort naturellement à ça, qu'il prétendoit faire la route de coutume ; mais ça n'apprendroit pas au Public une aventure croustilleuse, qu'il est à propos qu'il apprenne, à condition qu'il n'en dira rien : c'est que Mademoiselle d'Osier avoit de sa nature le teint de la peau un peu beaucoup couleur de pain d'épice ; & comme notre ami Jean Pain-Mollet avoit entendu dire dans le monde, en courant les rues, que le sexe se trouve toujours content de son visage, il avoit eu dans l'imagination de son esprit, qu'en mettant sur le sien un masque de même uniforme qu'étoit Mademoiselle Jacqueline, ça faisoit une galanterie qui devoit naturellement lui faire du plaisir à elle. Ça fit qu'il l'aborda dans un des Bals avec son déguisement, & lui parla de cette manière : » Mademoiselle, comme

„ vous avez l'esprit bien chargé , vous avez
 „ vu fans doute dans vos lectures d'histoires,
 „ car vous ne lisez pas de livres de Romans,
 „ qu'autrefois Messieurs les Chevaliers por-
 „ toient comme qui diroit des livrées de leurs
 „ Maîtresses : oh , comme vous n'avez jamais
 „ eu de Laquais , ou , pour mieux dire , de
 „ Garçons , & que vous n'avez pointencore eu
 „ assez de confiance en ma discrétion pour
 „ me communiquer queulle couleur étoit le
 „ plus à votre goût , je me suis douté à part
 „ moi que c'étoit - là celle de votre agréable
 „ visage , & tout d'abord j'ai voulu porter la
 „ livrée du vôtre , en me présentant à vos re-
 „ gards avec ce masque de pain d'épice ».

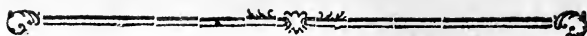
Mademoiselle Jacqueline d'Osier démontra à
 ce coup qu'elle avoit bien de la modestie ; car ,
 au lieu d'être bien enflée de cette louange-là ,
 pour punir Monsieur son Amoureux d'avoir
 osé publier son éloge , elle lui donna un bon
 soufflet , qui auroit sûrement mis le masque en
 compote , s'il avoit été aussi bien de croquet
 comme il étoit de pain d'épice. Naturellement ,
 Jean Pain-Mollet , qui avoit appris la latinité ,
 parce qu'il avoit été deux ans répondeur de
 Messes aux Quinze-Vingts , plaça ce passage
 d'une Ode d'Horace , comme s'il avoit été de
 l'Académie : *Et turpiter atrum definit in piscem*

mulier formosa superne. » Gageons, dit Mademoiselle Jacqueline en riant, que ce font-là des sottises. Mademoiselle, répondit Monsieur Jean Pain-Mollet, il y a sottises & sottises ; celles-là disent qu'une femme qui est belle par le nez , révérence parler , n'est pas de même si agréable par tous les bouts « ; & là-dessus s'en alla , après avoir donné ainsi son paquet à Mademoiselle d'Osier , qui n'en fut pas moins pour sa couleur de pain d'épice. Je m'attends bien que mon Lecteur est inquiet de ce que deviendra le masque ; car , puisqu'il n'a pas été cassé par le soufflet , il faut qu'il soit en son entier ; & , s'il est entier , il faut savoir queu charge il va avoir auprès de M. Jean Pain-Mollet. Il va rester dans le tiroir de sa salle , parce que Monsieur Jean Pain-Mollet , qui savoit , par le cocher d'un pot-de-chambre de ses amis , qu'on devoit marier Madame la Dauphine un an après avec le fils du Roi , se douta bien qu'il y auroit bien une petite fête à cette occasion , qui pourroit bien en être une de faire reparoître le masque de pain d'épice. Il ne se trompa pas , car il s'en couvrit le visage au Bal de bois du Carrousel ; mais il arriva que Mademoiselle d'Osier , qui avoit fait un enfant à quatorze ans , pour s'accoutumer au mariage , dit à son fils , qui en avoit déjà douze , de ve-

nir avec elle au Bal du Carroufel, & de prier une pension du Faubourg St. Antoine de venir avec elle. Ne velà-t-il pas qu'elle reconnut le visage de Monsieur Jean Pain-Mollet, en apercevant son masque, & qu'elle lâche après ses trouffes toute la pension, en disant : Ce Monsieur-là a un visage sucré. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait, on sauta après le nez de Monsieur Jean Pain-Mollet, qu'on trouva être un bon manger, & les yeux de même, & les joues encore mieux, parce qu'elles étoient plus charnues; & quand le masque fut mangé, & que la pension vit un autre visage dessous, elle crut qu'il étoit encore sucré, & le mordit; ce qui fut cause que Monsieur Jean Pain-Mollet se sauva, après avoir perdu queuque morceau d'oreilles, & autres lieux; ce qui fait bien voir que c'est un grand malheur quand on ne fait pas faire les plaifanteries qui conviennent aux per-

25.





QUATRIEME AVENTURE,

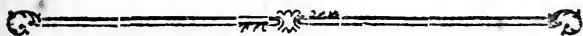
Arrivée au Bal de l'Estrapade.

COMMERE, j'ai vu des mascarades où l'on ne connoissoit rien, mais rien du tout, & qu'un Sorcier n'auroit pas devinées : vous avez tout perdu, ma Commere, de ne pas venir voir ça ; falloit laisser gronder votre homme, on n'a pas du bon temps tous les jours : il étoit malade, dites-vous, vous n'en pouviez donc rien faire, & le lendemain vous l'auriez tout ragaillardi par les beaux contes & les belles histoires que vous auriez à présent à l'y faire. Pour ça, ma Commere, j'en ai pour ma vie, moi, à conter & conteras-tu. Y en avoit un, entre autres, qui n'étoit pas grand ; non, ma foi de Dieu, il n'étoit pas plus haut que la petite Manon à la Commere Poirée ; je ne puis m'empêcher de rire de sa drôle de figure ; c'est un facétieux corps, il faut l'y donner ça : il avoit deux masques sens devant derriere ; par ainsi, on ne savoit bonnement quand il avançoit ou quand il reculoit : il avoit un escosion de Demoiselle ; & j'aurois juré, de queuque côté que je m'y prisse, que c'étoit une petite fille qui étoit lo-

gée à la veuve J'en tenons. Ce qui me chiffonnoit malheur, est que, devant comme derriere, elle paroïssoit avoir la même charge. Vous sentez bien, Commere, que ce n'étoit pas naturel; aussi je ne savois bonnement qu'en penser, & je ne pouvois cesser de la dévisager, tantôt par ici, tantôt par ilà; tantôt croyant que c'étoit le bon côté, tantôt que ce ne l'étoit pas. J'en étois là; vela-t-il pas qu'on lui marche sur le pied! elle de crier un gros mot, tout à droit, d'une petite voix; moi, de dire aussi-tôt, bonne Vierge, prenez garde à son fruit. Tout le monde qui étoit là se presse & lui fait place; l'un lui va querir du vin, l'autre du rogomme & de staf-faire de toutes les couleurs & de toutes les façons : il vous prend tout ça, ma Commere, comme je ferois me portant bien. Il est vrai, faut tout dire, qu'il ne buvoit jamais que d'un côté, car je le regardois fixement. Tandis que nous la tenions dans nos bras pour la reconfronter, qu'en arriva-t-il? le diable de masque ne s'étoit-il pas saoulé bel & bien, ma Commere? Ce n'est pas tout; velà-t-il pas le vin qui vous l'y porté à la tête, la velà qui se trouve mal, & qui ne connoît plus rien; enfin finale, si saoule qu'elle ne pouvoit dire pain : de tout ça, ma Commere, je ne m'en

doutois pas plus que vous ; je la croyois en travail pour se délivrer. Ah ! si j'avois su ce qui en étoit , ça ne se feroit pas passé comme ça : mais n'importe ; nous la couchons sur un banc , nous la confortons , nous la retournons , nous la tâtons , & nous trouvons toujours la grosse de deux côtés , nous ne savons par quel bout nous y prendre à l'égard de ses deux chiens de visages , vous entendez bien. Mais veci le bon ; vous ne devineriez jamais , ma Commere , ce que c'étoit que ça. Nous y serions encore , entendez-vous , si je ne l'avois deviné en touchant ; car , à la parfin , je lui ôtai tous ces masques de par-tout , & je vis que c'étoit un vieux vilain bossu du devant comme du derriere , qui s'étoit fagotté en Demoiselle , que j'aurois juré qui étoit grosse comme je ne l'étois pas. Ah ! dame , voyant ça à n'en pouvoir douter , je ne fus ni sotte ni étourdie , mais je me trouvai penaude , & si honteuse de l'avoir pris pour un autre , que nous l'emportâmes par les pieds & par la tête , la grosse Jacqueline & moi , & que nous le portâmes à la porte du Bal , & fort proprement , comme il le méritoit , nous le mîmes fort bien comme ça dans un gros tas de boue , où nous le couchâmes tout brandi , si bel & si bien , qu'il y étoit encore , j'en jure ,

le lendemain au matin , qu'une belle Madame de condition , que l'on dit être de qualité , l'est venu chercher pour l'épouser demain.



CINQUIEME AVENTURE.

Accident arrivé dans un des Bals.

Billet de Jean Brûlé , dit *Babine* , trouvé par une Compagnie avec qui il devoit aller à un des Bals de bois , qui ne le reçut point ; mais bien une autre inconnue qui l'a trouvé par hasard par terre.

B I L L E T.

M

» JE suis bien fâché de ne pouvoir aller au
 » Bal de bois avec vous ; mon ami le Duc ,
 » Traiteur de la rue Auz-ou , sort de chez moi ;
 » le Maréchal des Mousquetaires m'attend ;
 » je vais dîner chez le Suisse du Luxembourg :
 » il faut que j'écrive au marchand d'andouilles
 » de Châlons ; & je ne puis me dispenser de
 » me faire décroter «.

On avertit que l'on rendra ce billet à ceux

à qui il peut appartenir, quoiqu'il soit un peu défiguré ; la raison, c'est que l'on a beaucoup marché dessus : mais on a cru devoir rapporter cet accident, pour faire voir comme quoi les lettres se trouvent perdues quand elles ne sont pas rendues à leur adresse, ou autrement, & comme elles reviennent lorsqu'on n'y songe plus du tout, quand on les retrouve ; ce qui fait bien voir à la jeunesse, que le style de l'écriture est bien dangereux.



SIXIEME AVENTURE.

IL n'étoit pas bien difficile de savoir qu'on feroit sûr que le plaisir des réjouissances pour le mariage de Monseigneur le Dauphin, feroit la cause de beaucoup d'aventures secretes dont on feroit part au Public. En voici donc une qu'on fait assurément de bon lieu.

Un Procureur de Paris, nommé M. le Pinson, qui le porte aussi haut qu'un Conseiller de province, n'étant pas obligé de travailler pour cela, en faisoit autant faire par ses Clercs. Sa femme, qu'on nommoit aussi Madame Pinson, étoit sur le pied d'une Dame de condition ; & ce qui prouve qu'elle hantoit des gens de Cour, c'est qu'on voyoit même des Pages aller chez elle. Elle avoit donc une honnête liberté, & faisoit tout ce qu'elle vouloit. C'est pourquoi, ayant entendu dire qu'il y avoit beaucoup de gens d'épée aux Bals de bois, c'est-à-dire dans les belles salles magnifiques que Monsieur le Prévôt des Marchands a fait faire pour faire rire le peuple. Ce n'est assurément pas par flatterie ce que j'en dis, & ce n'est pas pour à l'égard de moi ; car je suis un homme d'une certaine façon, qui ai le moyen d'aller toujours

dîner chez mes amis, & que je n'ai fait collation au Bal que parce que je vis avec tout le monde. Si bien donc qu'après qu'on eut ordonné que toutes les boutiques seroient fermées, & qu'il n'y avoit rien d'ouvert qu'à la joie, il falloit voir comme tout le monde courroit au Bal dès le matin; mais le soir, quand les violons commencerent à jouer, on ne voyoit que des gens qui buvoient & mangeoient à la fanté du Roi; de sorte que, comme dit un Bel-esprit, tout le monde étoit faoul de vin, & ivre de plaisir. Ce qu'il y avoit encore de plus admirable, c'étoit le bel ordre qui s'y observoit. Ceux qui ne pouvoient plus danser, rapport qu'ils étoient las d'avoir bu, on les rangeoit à couvert dans les faïes ou dans les rues; & il étoit même défendu de danser sur eux; ainsi tout le monde a fini le matin par coucher chez soi ou ailleurs. Pour en revenir donc à Madame Pinson, elle se déguisa en Cavalier, ce qui lui attira beaucoup de galanteries de la part des personnes qui se connoissoient en Beautés: mais, lorsqu'elle y songeoit le moins, des Raccoleurs la prirent sous le bras, & voulurent l'emmenner. Les cris qu'elle fit furent entendus de son mari, qui étoit venu au Bal de son côté, déguisé en Amazone: mais comme il avoit oublié de se faire la barbe, on

le prit pour un imposteur, & on le bourra. Madame Pinson, voyant maltraiter son mari qui venoit la secourir, soutenoit qu'elle étoit sa femme. Les Raccoleurs, pour s'en éclaircir, l'emmenèrent dans un cabaret voisin, où elle leur fit voir qu'elle ne mentoit pas ; ce qui fit que son mari fut reconnu pour honnête homme, & en sortit à son honneur.





SEPTIEME AVENTURE

*D'un Prince & d'une Princesse , arrivée
à un des Bals de la Place Vendôme.*

CE Prince & cette Princesse-là étoient pourtant mon Cousin & ma Cousine , tel qu'ou me voyez ; ils s'appeloient , de leur nom naturel , Monsieur & Madame Miche-en-bled , qui s'aimoient bien , & se battoient toujours ; mais de leur nom de déguisement , il n'en étoit pas de même. Un Chasse-marée m'a conté hier à St. Denis , en buvant à l'Arbalète , que mon Cousin & ma Cousine se lassant de coucher dans le même lit , où ils se mordoient toujours , sans que cela aboutît à rien qu'au plaisir de se mordre , ils avoient résolu de se sauver en beau catimini , & d'aller au Bal de bois de la Place Dauphine , qui étoit le plus beau de tous , comme étant le plus voisin du cheval de Bronze. La Cousine eut d'abord la première volonté d'emprunter l'habit d'un garçon Apothicaire de ses amis , qui avoit fait partie tout seul d'y venir pour s'y masquer ; mais elle fit réflexion que des Embaucheurs pourroient bien la jeter dans un four , & , comme on dit dans le peuple ,

l'obliger de s'enrôler à force de lui ficher le rapin : cela fit qu'elle quitta cette imagination, & qu'elle aima mieux se déguiser en Princesse ; elle en trouva les facilités par le moyen de ses amis du quartier, comme la voisine Madame de Lorme ; car c'est une Madame, puisqu'elle est Sage-Femme reçue à St. Côme , qui lui prêta sa robe de damas, couleur de feuille morte ; la veuve de l'Etoile, qui lui donna, en pleurant, les bas blancs de feu son mari, Sergent aux Gardes ; & le Compere Guillemet, qui lui fit présent , pour une heure, en riant, de la coiffure de sa défunte femme, qui étoit Reven-deuse à la toilette.

Le Cousin Miche-en-bled, de son côté, qui trouvoit ses projets tout d'abord, & qui étoit aussilong à les exécuter que s'il les avoit trouvés bien tard, se détermina à se déguiser en Prince ; &, pour y réussir, il trouva le moyen, par ses connoissances, d'emprunter l'habit d'un Page.

Les voilà tous deux, sans faire semblant de rien, tout au beau milieu du Bal : nous allons voir ce qui va leur en arriver, & comme quoi ils eurent chacun un pied de nez ; car le Cousin Miche-en-bled, qui avoit de la présence d'esprit le lendemain de la veille, & la Cousine, qui avoit de la sagesse une heure après qu'un homme l'avoit quittée, se trouverent là comme

de cire, fans se reconnoître, quoiqu'ils se doutassant bien qu'il y avoit quelque chose là-dessous : cependant l'anguille se mit sous roche comme d'elle-même ; car Monsieur Miche-en-bled, qui, en voyant Madame Miche-en-bled vêtue à la Princesse, soupçonna bien vite que c'étoit une bonne Bourgeoise, l'aborda avec honnêteté & civilité, & lui offrit, comme par maniere de conversation, une saucisse qu'il portoit toujours ; car il disoit fort joliment, que les saucisses sont comme les olives, bonnes quand elles sont pochetées. Madame Miche-en-bled jugea bien, par ces belles magnieres-là, que c'étoit quelque gros Seigneur, puisqu'il avoit une saucisse pour représenter en public, & répliqua, avec un grand savoir-vivre, que puisqu'il le vouloit absolument, elle en mangeroit le petit bout ; ce qui fit qu'on la tira. Elle crut devoir demander, comme par maniere d'éloge, quel étoit son Chaircuitier ; mais il répondit, pour la dépaïser, qu'il apportoit la saucisse des Pays Etrangers, & là-dessus prit occasion de lui apprendre qu'il étoit Prince, & de plus Gentilhomme, & que son pere avoit une charge de Secrétaire du Roi. Là-dessus la Cousine Miche-en-bled lui fit bien de petites avances d'amitié, ce qui lui fit d'abord soupçonner que ce pourroit bien être sa femme ;

car

car il connoissoit de quel bois elle se chauffoit ; & il n'y avoit pas jusqu'à son frere l'habillé de noir , qui n'en fît des gorges chaudes : de fil en aiguille , elle se mit aussi à deviser sur son état de Prince ; la conversation s'échauffa , & Madame Miche-en-bled encore davantage , de façon que petit à petit le Prince Miche-en-bled en étoit bientôt venu à ses fins , parce qu'il l'avoit tirée à l'écart après avoir bu bouteille ; & la Princesse lui avoit , à force de se faire prier , déclaré qu'elle en étoit amoureuse , parce qu'il étoit un homme de qualité. Mais il prit un scrupule au Cousin ; il crut qu'un brave Gentilhomme , quand il se faisoit Prince , ne devoit pas avoir de familiarité avec une femme , sans savoir son nom auparavant ; & il lui demanda le sien. Elle dit qu'elle étoit Princesse d'un autre pays que la France : mais comme elle n'en étoit jamais sortie que pour aller à Marseille , & qu'elle étoit comme qui diroit un peu prise de vin , elle dit qu'on la nommoit la Princesse Très-volontiers. Aussi-tôt le Cousin Miche-en-bled lui arracha poliment son masque de dessus son nez ; il ôta aussi le sien ; & après avoir donné deux soufflets à sa femme , il la ramena , & la conduisit deux bouts de chemin , en lui donnant des coups de pied au cul. On ne fera pas étonné qu'il la reconnût au nom

de la Princesse Très-volontiers, parce que c'étoit le nom qu'on lui donnoit quand elle étoit fille, & dont la mémoire de son mari eut souvenance mal à propos. C'est pour vous dire que tout le monde ne fait pas se déguiser, & que le pot s'enfuit toujours par quelque endroit.



HUITIEME AVENTURE

DU BAL DE LA PLACE VENDÔME.

*Lettre d'un Cousin , à son Cousin qui
étoit en Province.*

MONSIEUR & honoré Cousin , ces lignes sont pour vous faire part des plaisirs que vous m'avez demandés , passés dans Paris à l'occasion présente. Figurez-vous , quand je dirois plus de vingt fois ce qui s'est passé aux noces de notre chere Tante Jeanne Touasse , dans la maison de Monsieur le Receveur des Tailles , qui n'y étoit pas ; & si pourtant nous avions enjolivé le grand hangard , que tout le monde en étoit étonné. Malgré cela , cela n'approche pas de cent piques de ceux d'ici. Il y en eut sept faits avec du bois & de la toile peinte exprès , sous la figure de Bacchus , de l'Hiver , de treillages , de pierre , & autres figures qui représentoient toute autre chose , dont je ne vous ferai pas un trop grand détail ; il suffit que tout le monde dansoit dedans , & on y étoit servi en toutes sortes de rafraîchissemens , de dindons , de mouton cuit , avec du vin rouge tant qu'on en vouloit ; ce qui fut si magnifique , qu'on n'enten-

doit presque pas les violons, tant on y rioit. Tout cela, sans compter un autre grand bal fermé, pour les personnes de la dernière considération, qui avoient le moyen d'être propres, & où il y avoit beaucoup d'autres choses à manger, soit en pâtés, jambons & friandises, qui a satisfait tous ceux qui en sont sortis.

Mais on voit souvent arriver dans le public, des choses particulières. Voici ce qui est arrivé dans l'allée d'à côté de chez nous, qui est vrai comme vous êtes mon Cousin : c'est un nommé Jacques Beaurein, garçon Brasseur, qui dit des drôleries depuis le matin jusqu'au soir, d'où vient que les filles du Fauxbourg St. Marceau l'ont appelé le garçon embrasseur, étant fort facétieux de sa nature. Il est venu à épouser une apprentisse Couturière, qu'il n'y a rien à redire contre elle qu'une tache de vin sur l'œil gauche, qu'on ne voyoit pas du tout en la regardant de l'autre côté. Il a voulu faire le mariage le jour des réjouissances, parce qu'il disoit que cela serviroit à ses noces, tout comme si c'étoit lui qui avoit payé ; mais on voyoit bien que c'étoit une plaisanterie à l'ordinaire.

Le mariage s'étant fait, il proposa à la Mariée de la mener au bal de l'Estrapade, qui s'en excusa sur je ne fais quoi qui lui faisoit mal. Quant à lui, il passa la journée à se faire un

déguifement en Diable, pour faire enrager toutes fes connoiffances ; car , quoiqu'il y en ait d'aucuns qui l'ayent blâmé de ce déguifement , qui peut , par hafard , porter malheur , on peut dire qu'il y a bien de l'efprit à avoir l'idée de cette imagination. Si vous l'aviez vu , mon cher Coufin , c'étoit à faire peur ; il avoit mis une vefte noire , où il avoit attaché je ne fais combien de coquilles d'huîtres ; il avoit paffé fes jambes dans les manches de fa redingotte rouge ; il s'étoit fait des mouftaches noires comme un Suiffe ; il avoit caché fon nez avec une groffe écriviffe cuite ; fa perruque étoit de plumes de dindons ; il avoit paffé à fon cou la chaîne d'un tourne-broche , & s'étoit fait une queue avec la crémaillere : enfin , on ne peut pas fe mettre mieux , & faut avouer qu'il fait de fes doigts tout ce qu'il veut. Il partit de bonne heure , & laiffa la Mariée , qui gégnoit , comme je vous difois tantôt ; pour lui , il alla dans tous les baux , mangeant & buvant comme tous les diables , & faifant *hou hou* à tout le monde , comme ils font pour l'ordinaire , ce qui divertiffoit beaucoup de gens. A trois heures du matin , il entra à la place de Vendôme , où , après avoir bien réjoui l'afsemblée , en dansant en furieux comme on fait à l'Opéra , il s'alla affeoir contre un homme dé-

guisé en masque de payfan, qui tenoit sur ses genoux un petit masque déguisé en Grand-Turc ; cela fit qu'il les examinait, & qu'il devina, au mouvement de leur contenance, qu'ils avoient voulu user de l'occasion d'un bal déguisé, pour être tous deux en rendez-vous, d'autant plus qu'il les entendit dire des mots de François, quoiqu'ils fussent déguisés en Etrangers : il prit la balle au bond, &, par rapport à son déguisement, il leur cria avec sa grosse voix : *Je m'en vais vous emporter tous les deux ;* mais la barbe du Grand-Turc lui étant restée dans la main, voilà qu'il reconnoit sa femme. Comment diable, dit-il, c'est toi, Marianne ? Voyez, se dit-elle, sans doute ; y a-t-il quatre heures que je cours les rues pour chercher ce bon vaurien ; il a tant de hâte, qu'il oublie à la maison le plus principal de son déguisement. Tiens, voilà les cornes que je t'apporte. En disant cela, elle en tira de dessous sa robe une belle paire, de bœuf, qu'il avoit laissées sur son lit, & qu'elle lui attacha elle-même sur sa tête. Il ne savoit que dire, parce qu'il voyoit bien qu'il étoit dans son tort ; mais Monsieur la Rose, le Sergent de milice qui étoit venu avec sa femme, tira de sa poche une carcasse de dindon & une bouteille de vin, qui fit changer la conversation. Le Marié, pour n'être pas en

reste, offrit aussi à sa femme un cervelas qu'il avoit attrapé ; mais elle le remercia, en lui disant qu'elle en avoit mangé tout son saoul. C'est donc pour vous dire qu'il n'est pas possible qu'il n'arrive toujours quelque chose : étant avec toute la considération que j'ai, Monsieur mon très-honoré Cousin, votre très-humble, &c.



NEUVIEME AVENTURE

De la Place de Vendôme.

LES FILLES POUR VUES.

QUAND on peut établir ses trois filles, faudroit qu'un pere fût pis qu'un jocrisse pour ne pas prendrel'occasion au gobet, sur-tout quand ses filles trouvent agréablement le moyen de faire une semblable fin, sans que le pere lui-même n'en sache ni quoi ni qu'est-ce, comme ce qui m'est arrivé par la gratification des *Bals de plain-pied à la rue*, aux divertissemens des réjouissances des fêtes.

Le soir, comme j'étois à rosser ma femme, pour l'empêcher de se mettre en colere, dont c'est son habitude quand je ne veux pas me

coucher, Jojotte , notre fille aînée , que je n'avois pas vue de toute la journée , non plus que ses deux sœurs cadettes , entrent toutes trois , battant , comme on dit , la muraille de leur corps , tout de même que des vraies ivrognesses. Je crus d'abord qu'elles contrefaisoient d'être saoules , ce qui me parut d'un mauvais caractère ; car je n'aime pas qu'on m'affronte ; & j'allois jouer du gourdin (que nous appelons) sur leur échine , quand je m'aperçus qu'elles étoient naturellement de la manière ; ce qui ne m'étonna pas , rapport qu'elles avoient badiné avec une chopine d'eau-de-vie par tête , ce qui peut surprendre une fille qui ne s'y attend pas. Je vis bien alors qu'il falloit leur parler raison ; elles me demanderent la permission d'y aller (je veux dire au Bal des rues). Je les envoyai au diable , dont apparemment elles prirent ça pour ma permission , & les voilà à détalier chacune de leur côté.

Jojotte arriva à la place de Vendôme ; & dès qu'elle est entrée , comme elle tenoit d'une main un cervelas qu'elle avoit attrapé en l'air , un masque habillé en moultache , avec un baudrier , je pense que c'étoit un Suisse du quartier , car il avoit un plumet , lui prend l'autre main & l'emmene , lui disant : Eh ! je crois que vous êtes ma femme , ou du moins

c'est comme tout de même , rapport que vous ressemblez à la défunte. Et là - dessus, Jojotte vient à se souvenir qu'une Bohémienne lui a prédit qu'elle n'épouserait jamais qu'un Carême-prenant , dont elle ne fit aucune difficulté de s'en aller avec la moustache en question ; & le lendemain , elle me fit savoir qu'elle m'avertirait dans l'année pour être le parrain de son premier enfant , attendu qu'elle demeurerait avec son époux au Pont-au-biche , près du Temple , où qu'ils font commerce de chiffons , peaux de chiens , & autres marchandises qu'on trouve naturellement dans la rue , pour peu qu'on y fasse attention. Et d'une.

Je fus trois jours sans avoir vent ni voix de Bastienne ma seconde fille ; je commençois à me méfier de sa conduite pour la manière de se comporter , lorsque j'en reçus cette lettre , qui me fit connoître toute la gentillesse de son esprit.

» Mon cher pere, vous m'avez toujours chi-
 • sonné malheur sur le mariage, en me disant,
 » qu'à cause que je suis volontaire pour faire
 » mes fantaisies, & j'aime assez à ne rien faire,
 » je ne trouverois pas tant seulement un mari.
 » Je vous avertis, mon cher pere, que j'en ai
 » deux, ou à peu près ; je suis fâchée de vous
 » faire voir en ça votre bec jaune , rapport

» qu'il n'est pas gracieux pour un pere de fa-
» mille de n'être qu'une bête ; mais il y alloit
» de mon honneur «.

Je suis, avec soumission, BASTIENNE.

La troisieme, c'est-à-dire, ma fille Georgette, ne me laissa pas dans l'inquiétude de l'embarras, comme sa sœur, dont elle est puînée ; dès le lendemain matin, elle me fit dire par un garçon Marchand de vin, qu'elle s'étoit fait Dragon dans le régiment de Grassin, & que la premiere fois qu'elle auroit brûlé deux ou trois maisons à l'endroit de l'ennemi, elle ne manqueroit pas de m'envoyer de bonnes bribes.

On voit bien à ste fortune de ces pauvres chers enfans, le contentement d'un pere ; mais ma femme sur-tout alla le conter par tout le quartier, pour se faire honneur, dont véritablement tout le monde rit & la complimenta, ce qui fait toujours plaisir à une famille. Ah ça, Compere, à l'honneur que d'étouffer pinte avec vous.

Fin des Bals de Bois.



LES FÊTES ROULANTES,

ET LES REGRETS

DES PETITES RUES.

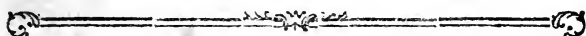
LES Romains ont eu leurs Ediles; les Empereurs eux-mêmes ont cherché à amuser ce peuple indomptable par des spectacles d'une magnificence égale à la puissance & à l'étendue de ce grand Empire. Cependant chaque objet de ces magnificences étoit fixe. Le théâtre fameux de Scaurus, qui fit tourner le peuple Romain sur un pivot, étoit assurément une chose admirable; mais c'étoit une chose fixe & arrêtée, que l'on ne pouvoit, en quelque façon, voir que d'un seul point de vue, & qui n'eut au plus que deux mouvemens. Aujourd'hui la Ville de Paris donne une Fête avec laquelle on se promène; elle-même court les rues, on les court avec elle; on la rencontre, on l'évite, on la gagne de vitesse. Les chars des jeux Olympiques n'avoient tout au plus que quatre chevaux: qui peut compter ceux dont il s'agit

aujourd'hui ? Les premiers n'avoient jamais de relais, ceux-ci en ont plusieurs ; ils ont vingt-cinq pieds de long, tandis que cette Grece si fameuse ne leur en donnoit tout au plus que trois. Ces chars de triomphe, qui ont satisfait la vanité des Consuls & des Empereurs de la superbe Rome, seroient traînés, eux & leurs chevaux, quatre à quatre, dans les chars de Lutece, qui doivent être à jamais célébrés.

Que Rome & la Grece cedent donc à Paris sur la grandeur & l'étendue du volume, & qu'elles lui cedent encore plus sur le poids que leurs chars avoient à porter. En effet, les vainqueurs, célèbres par leur adresse, ou par des victoires que d'autres leur avoient souvent procurées, étoient d'une légereté qui n'est point à comparer à la pesanteur immense des vivres qui sont nécessaires pour rendre tous les citoyens participans d'une joie si générale. Cette abondance roulante n'a jamais eu d'exemple dans aucune Histoire ; je doute même qu'elle puisse jamais être imitée ; car enfin, que de combinaisons heureuses n'a-t-il pas fallu pour les rassembler ! quelle imagination pour donner des livrées à la Gloire, à l'Hymen, &c. ! Je m'arrête, l'admiration me conduiroit trop loin ; mais je ne puis finir sans dire que la véritable

magnificence est de dépenser beaucoup, sans qu'on puisse s'en appercevoir.

Après avoir, en bon citoyen, rendu à une si belle Fête la justice qu'elle mérite, je vais joindre à ce court éloge, des éloges plus étendus, ou, ce qui est la même chose, des relations & des descriptions de ces beaux chars, & rapporter quelques histoires arrivées à l'occasion de l'ordre & de la marche.



LE CHAR DE LA GLOIRE.

ON disoit d'un grand Seigneur fastueux, & par conséquent avare, qu'il n'avoit jamais donné une Fête de cent mille livres qu'elle ne fût manquée, pour avoir voulu épargner cinq sous. On pourroit encore dire la même chose des Fêtes superbes qui furent données à l'occasion du premier mariage de M. le Dauphin : ce n'est pas qu'on peut reprocher aucune épargne à ceux qui en prirent soin, on ne peut que louer leur magnificence ; mais on doit les taxer d'un petit défaut d'attention. Comment n'ont-ils pas pensé à charger quelque Auteur célèbre, de la description des Fêtes & du soin d'orner ce récit du détail des aventures qui se passerent alors ? Si l'on eût pris cette précaution, on

n'auroit pas vu de misérables Auteurs donner à ce sujet des Ouvrages , tels que *les Bals de Bois*. Ne voilà-t-il pas un beau titre ? Et, sans parler du plan qui est manqué , on peut dire que le style n'en est pas pur , & qu'on y trouve plusieurs fautes de François. C'est pour prévenir de pareilles sottises , qu'aussi-tôt que j'appris , par les Gazettes étrangères , les Fêtes qu'on préparoit à Paris en secret , pour ménager la surprise , je me préparai , sans même en avoir été chargé , à donner , non pas une Histoire exacte , mais des Mémoires fideles & désintéressés , qui pourront servir un jour à quelque Historien distingué : il trouvera la matiere riche & intéressante.

Quel avantage d'avoir à peindre l'abondance qui a régné dans Paris ! N'avez-vous pas entendu dire cent fois , d'un pays de Fée , que les allouettes y tomboient toutes rôties ? C'étoit bien autre chose ici ; les dindons y pleuvoient de tous côtés , sans parler des cervelas , des andouilles , & autres galanteries , les faucisses comptées pour rien. Comme on avoit été obligé de barrer les rues pour la commodité du Public , les plaisirs n'en étoient que plus variés. On buvoit , on mangeoit , & l'on dansoit dans de grandes salles ; on rioit ou l'on faisoit autre chose dans les petites ; c'étoit par-tout noces & festins.

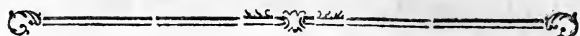
Quelle intelligence dans la construction des chariots ! c'étoient autant d'arches de Noé, non seulement parce qu'on y avoit fait entrer toutes sortes d'animaux, mais encore par les commodités qu'on y avoit ménagées.

On feroit bien voir aux Troyens que leur cheval n'étoit qu'un âne.

Rien n'approche de l'ordre qui a été observé : par exemple, le char de la Gloire passoit assez bien , ar-tout, parce qu'il étoit conduit par des gens du premier ou quatrieme degré de mérite ; mais le char de Bacchus, qui étoit ivre, ayant pris le cul-de-sac de l'Opéra pour une rue, alloit enfler tout droit & écraser une de ces Demoiselles, lorsqu'un homme galant se mit au devant, tira la barriere, & sauva la Demoiselle ; de sorte qu'il n'entra que le timon, qui ne fit point de mal.

Voilà sur quel canevas on doit décrire la Fête de la ville ; & pour les épisodes, on donnera le récit de quelques aventures dont elle a été l'occasion.



*LE CHAR DE L'HYMEN.*

LE char de l'Hymen est sans contredit celui que je respecte le plus , parce que c'est le char du Dieu qui fait aujourd'hui notre bonheur ; mais j'aurois désiré que son équipage contînt moins de personnes. Je l'aurois volontiers représenté sous la forme d'un vis-à-vis ou d'une diligence. On auroit toujours pu y employer , avec un succès égal , le céleste & argent dont on lui a donné les livrées ; on auroit pu l'animer , le colorier , le rendre plus agréable , & peut-être même y ajouter quelques impressions de jaspes , pour y donner un sous-entendu aussi fin qu'agréable ; mais les Grands Hommes ont toujours de grandes & de justes idées. Et pourquoi le char de l'Hymen est-il en général si grand à Paris ? C'est parce que c'est une voiture dans laquelle on a coutume de mener souvent bien du monde. Il y avoit dans ce char des instrumens de toute espece, ce qui faisoit bien bonne compagnie , d'autant que presque tous ces gens - là jouoient aigre & parloient faux ; ce qui étoit d'une grande ressource pour ceux qui aimoient mieux faire la conversation , que d'entendre jouer du violon ; & l'avantage étoit

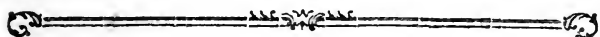
étoit égal pour ceux qui aimoient mieux entendre jouer du violon que de faire la conversation. On ne pouvoit pas comparer ce beau Char à un Apothicaire sans sucre ; car toute la rue des Lombards y étoit : aussi la jeunesse de l'équipage s'amusoit-elle à manger les cerises confites ; & comme il étoit ordonné de présenter quelque friandise au peuple, on avoit l'attention de lui jeter les noyaux au nez , & même dans les yeux , si cela lui faisoit plus de plaisir ; c'est ce qui arriva à un borgne , qui , d'un coup de noyau , perdit son bon œil , & qui eut la présence d'esprit de dire aussi-tôt : *Bon soir la compagnie.* Il y avoit à côté de lui un Clerc de Procureur , bel-esprit , qui s'écria : Je voudrois qu'il m'en eût couté les deux yeux , & en avoir dit autant. Ce ne fût cependant pas là l'aventure la plus tragique : on conçoit qu'on ne faisoit pas tourner comme un sabot , un Char de cette taille ; aussi il n'y avoit point de tournant qui ne fût des reproches aux Chars , parce qu'il n'y avoit point de Char qui ne cherchât querelle aux tournans. A l'égard des lanternes , il n'y en avoit pas plus que dans l'œil du borgne qui venoit d'être aveuglé. Cependant la difficulté des tournans a donné lieu au projet de faire une ville sans tournans. On doit l'exécuter la première fois qu'on rebâtera Paris tout

à neuf, à moins qu'on n'exécute un autre projet plus simple, qui fera de faire dans la suite des Fêtes sans Chars.

L'aventure dont je parlois quand je me suis interrompu, fut donc causée par un tournant. Le Cocher de l'Hymen tourna trop court, & la voiture accrocha brusquement un auvent, & le fit tomber dans le Char avec la compagnie qui étoit dessus. Il s'y trouva entre autres Baudats, deux Garçons Perruquiers, une Marchande de charbon, un Capucin, & une Hirondelle de carême. On se représente aisément que tous ces différens états culbuterent les uns sur les autres, sans garder de préséance à qui passeroit le premier. Le hasard fit qu'un des deux Perruquiers tomba sur la Charbonniere, l'autre sur l'Hirondelle, & le Capucin sur le Perruquier; le premier Perruquier blanchit entièrement la Charbonniere, & la Charbonniere noircit le Perruquier. Fi, l'impoli, s'écria-t-elle, qui me couvre de blanc! Ah! la vilaine, répliqua le Perruquier, qui me tache de noir. Les paroles s'aigrirent, la dispute s'échauffa, ils en vinrent aux mains, de façon qu'en un moment la Vendeuse de charbon parut être une Perruquiere, & le Perruquier un Vendeur de charbon. Il y eut moins de débat entre l'autre Perruquier & l'Hirondelle de carême,

aussi leur affaire finit par des éclats de rire. Le Capucin se releva aussi blanc que la Charbonnière, avec un peigne qui étoit tombé de la tête du Perruquier, & qui s'étoit accroché à la barbe du Révérend Pere : le Garçon le reprit, & le secoua long-temps comme une étrille.

Voilà ce qui prouve qu'il s'introduit toujours quelque chose d'étranger dans le Char de l'Hymen, lorsqu'on veut le faire promener dans les grandes rues, & sur-tout un Jeudi-Gras.



LE VAISSEAU DE LA VILLE.

QUELQUES Lecteurs mal-intentionnés demanderont certainement qui je suis, pour oser entreprendre la description d'un Vaisseau ; je n'ai autre chose à leur répliquer, si ce n'est que j'ai passé une partie de ma jeunesse dans les coches d'Auxerre, de Nogent, de Montargis, & de Melun. Pendant le voyage de Fontainebleau, on ne voit que moi dans le Valvin, & j'étois encore jeudi dernier dans le Drécol. Je loge plus souvent dans la galiote que dans ma chambre ; j'ai été à Rouen par les batelets : je suis né au Gros-Caillou ; car mon pere pêchoit des écrevisses avec des grenouilles, & mon frere prend encore des anguilles. Il me

semble que voilà assez de titres pour faire la description d'un Vaisseau : je n'aurois pas eu la vanité d'en faire étalage ; mais j'ai craint les mauvais propos ; & quoiqu'il ne faille pas être haut , il faut toujours sentir ce qu'on est. Cela posé , j'entre en matiere.

Il faut convenir , pour la gloire de Monsieur le Prévôt des Marchands , que le Vaisseau de la Ville est le plus beau qui ait jamais paru sur le pavé de Paris : cela doit mettre les choses extraordinaires si fort à la mode , que je ne doute pas qu'à Venise on ne se serve incessamment de carrosses au lieu de gondoles ; les équipages feroient bien plus doux en allant sur l'eau ; mais aussi les vaisseaux feroient bien plus rudes en allant sur le pavé.

Je suis persuadé que l'on feroit très-capable de donner à la Ville un bal paré en bottes fortes , & une cavalcade en bas de soie. Revenons au Vaisseau ; comme il n'étoit point de ces ouvrages qui n'ont ni tête ni queue , il avoit pour Pilotes un Cocher & un Postillon aussi galans que leurs chevaux , qui citoient à tout moment ces deux beaux vers de l'Opéra d'Alceste :

Voyez sur mon Vaisseau
Le divertissement nouveau.

Il faut avouer , à notre honte , que Messieurs des mers ont bien plus de sel dans l'esprit que

nous ; c'est ce qui me fait croire que l'Auteur du Grenier à sel de l'Esprit se mêloit de marine, lorsqu'il composa cet Ouvrage, qui fut cause que plusieurs Lecteurs l'envoyèrent par-delà les monts.

On peut juger, par la citation du Cocher & du Postillon, de la science qui étoit dans notre Vaisseau ; on y savoit tous les cahin-caha, qui étoient le refrain de la Fête ; on y dansoit beaucoup, & l'on ne faisoit que des balancés, à cause des roulis du vaisseau. Mais n'importe, quoique ces Messieurs aient les pieds en dedans, cela n'empêche pas l'esprit d'y être ; d'ailleurs ils ont encore un autre avantage, c'est de se noyer beaucoup moins que nous, quoiqu'ils soient plus à portée que d'autres de cette commodité.

Mais je ne fais par quel hasard il arrive que beaucoup plus de gens se noyent sur le pavé de Paris que sur la mer ; c'est même ce que j'ai craint pour le Vaisseau de la Ville, lorsque j'ai vu un Officier tirer l'épée contre un des chevaux qui ne vouloit pas avancer. Je suis bien sûr que ce cheval-là étoit un mauvais citoyen, de ne pas vouloir marcher en pareille occasion ; car pour quel jour réserveroit-on ses jambes ? Peut-être aussi ne vouloit-il pas s'en servir, parce que le Cocher & le Postillon

n'étoient pas en uniforme de mer ; car , naturellement, ils devoient être en Oumars & en Crabes ; & lorsque les chevaux virent que leurs guides n'avoient pas l'habit de leur élément, ils en prirent la marche, en allant comme des écrevisses : c'est ainsi qu'il faut mettre les remerciemens en action.

Tous les Matelots étoient des Chaircuitiers, des Boulangers, des Rôtisseurs, des Pâtissiers, tous mieux vêtus que les Seigneurs auxquels ils présentoient à manger. On remarquoit parmi eux plusieurs beaux-esprits (car il y en a par-tout) qui avoient l'attention de juger sur les physionomies, de ce qu'il falloit à ceux qui les portoient : ils jetoient des pains de Gonesse, des aloyaux, des gigots, des brioches à ceux qui avoient l'air have & décharné, comme qui diroit des Auteurs. Mais, en même temps, ils avoient la galanterie de faire tomber les faucisses, les andouilles & les cervelas du côté du beau sexe. Cela s'appelle, à ce que je crois, savoir faire les honneurs du Vaisseau.

L'esprit étoit donc commun dans cette voiture ; mais ce qu'il y avoit de plus rare, c'étoit un pere qui avoit plus d'esprit que son fils ; on va le voir par l'Histoire suivante.

Le pere s'appeloit Marche-à-terre ; il étoit Facteur de lettres ; son fils se nommoit Noyau,

& étoit Garçon Limonadier de la Comédie Italienne (ce qui fait voir que les enfans n'ont pas toujours le même nom & la même profession que leur pere ; c'est une petite morale qu'il est bon de faire en passant). Le pere avoit plus d'esprit que le fils ; le fils passoit pour en avoir plus que le pere , parce qu'il vouloit en faire paroître davantage. Tout le monde a le choix de sa réputation ; lorsqu'on a l'adresse de la faire parler , on n'en exige pas les preuves.

Quoique Marche-à-terre fût pere , cela ne l'empêchoit pas d'avoir une Maîtresse, ce qui est beaucoup plus agréable que d'avoir un enfant. A l'égard de Noyau , il plaisoit d'abord , mais il ennuyoit ensuite. Il changeoit souvent de Maîtresse , non pas par mérite , mais par nécessité. Il étoit plus souvent renvoyé qu'infidèle : on ne déplaît sans sujet , que lorsqu'on a plu sans motif. Il avoit deux grands défauts pour la Société , c'étoit d'être intéressé & caustique.

Un jour il se fit tirer l'oreille pour payer de la biere à une personne du monde , que son rival lui enleva avec des échaudés. Voilà ce qui lui revint d'être intéressé , & ce qui lui démontra la vérité de cette maxime : *Ce n'est qu'à ses dépens qu'on séduit ce qu'on aime.* Enfin , il fut chassé de la dernière maison , parce que le jour de l'an , il avoit donné des Etrennes Mignonnes

à la fille , qui étoit fort petite , & à la mere , qui étoit fort grosse , un Livre intitulé *Réflexions sur la maladie du gros bétail* ; ce qui choqua également l'une & l'autre , attendu que de pareilles étrennes ne sont pas à la portée de tout le monde. Il fit tant de conditions , qu'à la fin il s'avisa d'être amoureux de Mademoiselle Coquelet , que son pere aimoit autant que lui ; & c'est-là ce qui fit bien voir la différence des génies.

Noyau , à force d'écrire des lettres , s'étoit gâté l'esprit , & Marche-à-terre avoit formé le sien à force d'en porter ; ce qui prouve que les dessus de lettres sont bien souvent ce qui en vaut le mieux.

Mademoiselle Coquelet , pressée séparément par le pere & par le fils , dit qu'elle donneroit la préférence à celui des deux qui la feroit promener sur un des Chars de la Ville. Marche-à-terre , qui étoit Facteur des Prémontrés , & qui avoit emprunté un de leurs habits pour se déguiser en Boulanger , proposa à Mademoiselle Coquelet de se déguiser en Mitron. Cet expédient lui plut beaucoup , d'autant plus que les femmes sont toujours fort bien en habit de cheval. Elle jugea par-là que Marche-à-terre avoit de la tête , & gouverneroit un Royaume aussi bien que M. Guillaume.

Noyau, qui avoit le démon de l'écriture, voulut proposer un expédient dans une lettre, & la mit, selon sa coutume, dans une lanterne qui étoit vis-à-vis la fenêtre de Mademoiselle Coquelet, dans laquelle elle rapportoit ses réponses. Mais, par malheur, toutes les lanternes furent ôtées, parce que les Chars les auroient cassées; & la boîte à lettre de Noyau fut portée chez le Commissaire Regnard, qui sans doute ne la rendra pas si publique que la lettre *d'un François* (*).

Mademoiselle Coquelet, pour n'être pas reconnue, quoique déguisée, s'étoit mise dans le fond de cale, où elle buvoit comme un Chaircuitier, dans l'intention de mieux cacher son sexe.

Noyau, ne voyant pas de lanternes, se douta bien que son billet n'avoit pas été rendu. Il témoigna à son pere qu'il étoit étonné qu'on eût ôté à la Ville un si grand ornement. Vous avez raison, mon fils, répondit Marche-à-terre; mais pourquoi des rues ne seroient-elles pas sans lanternes, il y a tant d'esprits qui s'en passent! Ce n'est pas, ajouta-t-il, que M. le Lieutenant de Police n'ait voulu faire mettre des vessies, que Messieurs de la Ville auroient prises

(*) Petite Brochure qui paroissoit alors.

pour des lanternes. Mais un Marchand de chandelles est venu leur dire que ces lanternes n'étoient que des vessies.

Dans ce moment, on entendit plusieurs voix effrayées, qui crioient que le Vaisseau prenoit eau. On descendit, & l'on trouva que c'étoit Mademoiselle Coquelet qui, à force d'avoir bu, n'avoit pas pu s'empêcher de rendre.

Ah ! c'est Mademoiselle Coquelet qui est ivre, s'écria galamment Noyau. Non, mon fils, répliqua gravement Marche-à-terre, Mademoiselle Coquelet est une Demoiselle incapable d'être prise de vin; elle est seulement étourdie du bateau.

C'est par mon moyen qu'elle a pris ce petit divertissement avec tant de distinction, ainsi elle est à moi par préférence : cela doit vous faire voir, mon fils Noyau, que d'agir vaut mieux que d'écrire, & que votre pere a plus d'esprit que vous.



*LE CHAR DE CÉRÈS.*

VOICI, Monsieur, la description du quatrième Char; & il me semble déjà vous entendre dire, comme on disoit dans les rues, que cela ne finit point, & qu'on pourra dans la suite appeler Paris la ville des Chars; comme vous savez, & comme Messieurs de la Ville l'ignorent peut-être, qu'on nommoit par excellence celles de la Palestine & de la Judée, où Salomon faisoit hiverner les siens. Quoiqu'il en soit, celui dont j'ai à vous entretenir encore, & qui n'est pas le dernier, étoit le Char de Cérès. Nos Badauts le trouverent mal placé à la suite de celui de Bacchus, & prétendirent qu'il auroit dû le précéder, parce qu'on ne s'avise guere de boire sans avoir mangé; mais l'envie de critiquer fait dire souvent bien des choses peu exactes. On leur répondit, avec raison, que quand il arrivoit quelque Courrier portant de bonnes nouvelles, on lui donnoit d'abord pour boire, sans jamais lui dire, mon ami, vous me faites grand plaisir, voilà pour manger.

Le Char de Cérès suivoit donc celui de Bacchus; & Cérès n'étoit point une de ces

figures chargées de l'embonpoint convenable à la mere nourrice du genre humain, ni accompagnée du cortége brillant que lui donnent nos Poètes. C'étoit une petite & maigre figure de carton gris sale, dont le visage de papier mâché faisoit soupçonner la santé, & qu'un polisson dit qu'il ressembloit à du pain moisi.

Placé à une fenêtre assez basse pour entendre une partie de ce qui se disoit dans la rue, je veux vous rapporter les raisonnemens les plus communs & les plus sensés que j'entendis faire sur tous ces personnages inanimés, introduits dans cette illustre Fête.

Pourquoi, disoit-on, au lieu de toutes ces figures maussades & délabrées, qui ne font aucun plaisir, & qui ont couté dix fois plus qu'elles ne valent, n'a-t-on pas, comme à l'Opéra, rempli les Chars de personnages naturels bien habillés, & qui auroient rendu le spectacle plus vif? car, ils ont beau dire, il n'y a rien d'amusant comme ce qui remue.

Par exemple, Sans-Quartier, Grenadier du Régiment des Gardes Françaises, avec son fusil & un bel habit de l'Opéra tout neuf, un beau chapeau bordé, sa cocarde, & le plumet de son Capitaine, n'auroit-il pas mieux représenté le Dieu Mars, que ce vieillard de

cuir bouilli, dont la tête a brandillé dès le premier pas de la marche, & qui s'en vint tomber sur son nez au milieu de la Place Royale & en plusieurs autres endroits ?

Un jeune homme beau & bien fait, comme M. Bacheau, ajusté comme pour la noce, qui en fait tous les mots & toutes les facéties, c'eût été là un Dieu de l'Hyménée ! falloit lui donner ce personnage, toutes les filles du quartier vous l'auroient suivi d'importance ; car c'est un maître coq que ce Monsieur Bacheau. Sa charrette ne se feroit pas embourbée à celui-là, elles vous l'auroient poussée tant qu'à des noces, & un Officier de la Ville n'auroit pas été obligé de tirer l'épée contre les chevaux, pour leur faire monter le Pont-royal ; ce qui leur causa moins de peur qu'à lui-même, puisqu'il mourut dès le soir.

Et pour vous faire un Bacchus, disoit un autre, c'étoit ma foi bien de la paperaffe qu'il falloit ! nous aurions fort bien prêté pour rien tous les maris de notre montée ; dame, il y auroit eu à choisir pour trouver un bon ivrogne ; on ne pouvoit s'y tromper : du moins c'en auroit été un qui se feroit enivré *gratis* aux dépens de notre bonne Ville.

Combien connoissons-nous de bonnes grosses mamans qui auroient fait un miracle

à la représentation de Cérès , accompagnée de tous les Mitrons de notre connoissance , & de nos petits enfans qui auroient fait les Moissonneurs , avec un bon grignon de pain blanc dans la main.

Une femme de trente à trente-cinq ans , qui étoit assez bien vêtue d'une belle robe de fatin sur fil , étoit précisément sous ma fenêtre , & cria tout haut à un de ses amis : » Te souviens-tu de la grosse Marchande Merciere qui de-
» meuroit vis-à-vis de chez nous , & qu'on
» appeloit dans le quattier la Boulangere de
» pâte ferme « ? Vraiment oui , lui répondit l'autre , & de son grand garçon de boutique , que je nommois , moi , l'enfourneur d'Avignon , parce qu'il étoit de ce pays - là ; de ses trois petits bâtards d'enfans , dont les deux aînés étoient jumeaux , & dont nous appelions le dernier , cadet : ah ! qu'ils auroient bien mieux rempli ce Char de Cérès , & que je donnerois bien de bon cœur une belle piece de six sols pour voir une charretée pleine de cette garniture de connoissance.

Mes babillardes , échauffées par le souvenir de ce qui les avoit le plus touchées dans leur jeunesse , s'arrêterent encore long - temps au même endroit , & , continuant leur conversation , elles se disoient : Effectivement , ces figures

pleines de vie ne se feroient pas cassées comme ça ; elles auroient fait honneur à Messieurs de Ville , en buvant & en mangeant tout le long du chemin ; elles vous auroient fait aller ces Musiciens qui ne vont que d'une fesse. Entends-tu comme ils ne savent ce qu'ils font ? vois-tu le Fifre qui ne peut trouver son trou , qui court comme un diable après ? Ah ! ah ! ah ! il falloit faire entonner à ces belles Divinités des Chançons sur le mariage de notre bon DAUPHIN , nous aurions fait chorus tout le long du chemin ; elles auroient mieux valu que tout leur sucre , leurs dragées , & leurs compotes.

J'y aurois gagné moi-même , Monsieur , je vous aurois envoyé ces Chançons. Au reste , on m'a dit que ce genre de détail pouvoit amuser en Province ; j'avoue que j'ai peine à le croire ; car ces pauvretés ne font rire ni le cœur , ni l'esprit : que voulez - vous ? je me soumets à la mode ; c'est un tyran , & je finis par cette réflexion : Il est bien triste d'être obligé de donner des fêtes publiques au Public ; si on avoit donné celle-ci unanime , à qui auroit-on pu s'en prendre ?





LE CHAR DE BACCHUS.

....!....(...;...» «) ()....; «»!....?)....

IL y a ici une lacune ; c'est une mauvaise plaisanterie d'un de nos Auteurs, chargé du Char de Bacchus, qui a cru s'en débarrasser en nous envoyant une lacune.

Nous sommes fâchés de voir que nous avions pris pour associé un homme qui est dans l'erreur publique , & qui croit qu'une lacune n'est rien. Nous allons prouver quel abus on en fait , quelle en est l'origine , & quel rôle elle a joué. Une lacune est aussi énergique pour celui qui l'entend , qu'une lanterne fourde est claire pour celui qui la porte. Retournons la face de la lanterne , & présentons la lumière aux yeux des Nations.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE LACUNE.

AVANT qu'on eût inventé l'écriture , par conséquent avant l'établissement de la grande Poste , il existoit une Princesse , qu'on nommoit la Princesse Lacune ; elle ne savoit pas écrire, parce qu'on n'écrivoit pas alors, comme
je

je l'ai déjà dit , & de là on peut conclure qu'elle ne favoit pas lire.

Elle avoit une mere , & tout au moins un pere , qui , heureusement pour eux & pour elle , la gênoient beaucoup ; je dis heureusement , parce que la gêne & la contrainte forment le plaisir des meres & le bonheur des filles ; le plaisir des meres , parce que c'est un droit d'autorité qui leur rend la sagesse supportable ; le bonheur des filles , parce que cela leur donne une occasion d'exercer leur esprit & d'attraper leur mere.

Il est louable que les unes reprennent ; il est juste que les autres trompent. L'aigreur fait la dignité des vieilles ; la supercherie fait l'agrément des jeunes : tout est établi dans le monde pour le bien de l'ordre.

Voilà donc le Lecteur instruit que le Roi & la Reine rendoient malheureuse la Princesse Lacune. Elle étoit fort amoureuse d'un joli Prince , qui étoit le Pot-pourri de la Cour ; on l'appeloit le Prince Sous-entendu : la Reine ne vouloit pas qu'il rendît visite à la Princesse , de peur qu'il ne lui portât à la tête ; ce qui peut tirer à conséquence ; mais les ordres de l'Amour sont mieux exécutés que les défenses des meres.

Le Prince étoit triste , quoiqu'il eût atten-

tion de sourire toujours. Toute la Cour le croyoit fort amusant ; mais son sourire n'étoit qu'un ennui sous-entendu. Il mettoit de la finesse à tout. Rencontroit-il une femme ? il lui disoit : En vérité , vous êtes adorable , &.... je n'en veux pas dire davantage. Trouvoit-il un fat ? il l'embrassoit en lui criant : Mais rends-moi donc raison de cela ; tu as les yeux bien battus , & je parie que.....

Il n'est pas étonnant qu'avec autant d'esprit il eût tourné la tête de Lacune. Lorsque par hasard ils se rencontroient , ils se trouvoient beaucoup d'esprit : comment auroit-elle pu n'être pas persuadée par quelqu'un qu'elle ne comprenoit jamais ?

Princesse , lui dit-il un jour , vos yeux sont bien vifs , je ne puis y fixer les miens que..... vous devinez le reste. Prince , lui répliqua-t-elle , vous pensez toujours avec délicatesse ; aussi je vous vois avec un plaisir véritable ; car.... Ah ! quel bonheur pour moi , reprit le Prince transporté , permettez que je vous prenne la main , &..... Ah ! finissez , Seigneur , poursuivit la Princesse avec une voix émue ; parce que je vous ai donné mon cœur , faut-il

Le Prince continua , la Princesse répliqua ; il pressa , elle se tut ; tout le reste est très-entendu.

Quelques heures après, ne sachant plus que faire, la Princesse prit un petit morceau de crayon, & fit sans distraction plusieurs points différens. Que faites-vous, Princesse, lui dit Sous-entendu? Je m'occupe toujours de notre amour, répondit-elle, je fais des sous-entendus. Voyez ce point-là, je veux qu'il signifie, mon cher Prince, m'aimez-vous? Aussi-tôt le Prince s'écria: Si je vous aime, ô Dieux! Cette réponse, dit la Princesse, doit avoir pour marques deux points différens. Le premier point marquera la premiere partie, si je vous aime.; la derniere partie, qui est, ô Dieu! sera marquée par ce point-ci!. Ah! que d'esprit, dit le Prince! nous pourrons par ce moyen nous entendre sans parler. Oui, dit la Princesse, beaucoup mieux que lorsque nous nous parlons; il ne s'agit que de convenir de nos faits. Voici une petite marque que nous appellerons une virgule;; cela voudra dire une proposition; la réponse, qui, tant que vous m'aimerez, sera oui, aura pour marque un point sur la virgule;: s'il arrive que nous nous fassions des reproches, car l'amour délicat en a toujours à faire, ils seront notés par ce point-ci?, que nous nommerons le point aigu; on fera éclater sa sensibilité par un autre point, qu'on peut appeler le point de douleur: lors-

que nous voudrions dire du mal de nos parens, nous nous servirons de cédilles pour faire nos allusions ; ces deux marques (), ainsi placées, indiqueront un tête à tête, en dénotant qu'on est séparé des autres ; ce sera une parenthèse ; le point admiratif en fera une suite nécessaire. Et ce moment, dit-elle en rougissant, que, malgré moi, vous avez su amener, sera dépeint par le point circonflexe.

A l'égard des mots qui ne signifient rien, convenons qu'ils seront rendus par ces marques » «, auxquelles nous donnerons le nom de guillemets ; voilà pourquoi on s'en sert pour marquer les harangues. Ah ! qu'il y a d'Ambassadeurs dans le monde, à commencer par Messieurs les Echevins, qui sont de vrais guillemets !

C'est ainsi que le Prince & la Princesse parvinrent à se voir & à tromper le Roi & la Reine. Ce fut-là ce qui donna la première idée de l'écriture ; on la doit à l'Amour. La plume dont on s'est servi fut tirée de ses ailes ; toutes ces lignes en points différens furent appelées lacunes, du nom de la Princesse, & voilà le contre-sens dans lequel les Auteurs tombent indignement. Ils mettent leurs lacunes en points fixes ; ils croient que cela ne veut rien dire, & cela dit trop ; ils sont souvent

bien plus énergiques en ne faisant que des lacunes. Je ne veux pour preuve infallible des choses fortes que renferme la lacune, que tous ces petits points dont les Poètes séparent les mots d'un vers qui exprime l'incertitude, le trouble, la tendresse, la terreur. Corneille en a plusieurs; l'Auteur de Radamisthe en est plein; on en trouve beaucoup dans Mérope; tout le cinquième acte d'Armide en est semé; on en voit les plus heureuses dans le Comte d'Essex; & celle-ci sur-tout, lorsque Salisbury veut dire à Elizabeth :

..... Vous perdez dans le Comte
Le plus grand

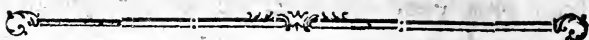
Elizabeth répond :

Je le fais, & le fais à ma honte.

Preuve que les lacunes disent beaucoup, puisqu'il n'y a que le plus grand qui s'y trouve.

Ah ! si je fais jamais un Ouvrage pour le Public, je veux qu'il soit en lacunes; & les Chars de la Ville auroient été bien moins critiqués s'ils y avoient été aussi.





S I X I E M E C H A R ,

QUI N'A JAMAIS PARU ;

Par un Auteur qui ne paroîtra jamais.

ON croit pouvoir dire, sans flatter le Public, qu'aucun des autres n'approchoit de la magnificence superbe de celui-ci. C'étoit le Char des Mariages. La Ville, toujours occupée de se peupler, avoit jugé digne de sa prudence de faire faire des sujets pour les Maîtres qu'on nous prépare. Cent Demoiselles, presque toutes filles des quatre principaux quartiers de Paris, avoient été mariées des libéralités de la Ville. Ces heureux couples, unis sous de si favorables auspices, ne pouvoient manquer de faire des fortunes proportionnées. La satisfaction, peinte sur leur physionomie, se communiquoit d'autant plus aisément, qu'il y avoit un grand concours attiré par la curiosité d'une Fête si intéressante ; c'est ce qui les avoit fait placer sur les deux côtés du Char, à cause de la vue. Mille chaînes de fleurs, galamment entrelacées en guirlandes, sembloient les attacher les uns aux autres, à peu près comme l'on unit les

particuliers qui se destinent au service de mer (*).

Une table magnifiquement servie tenoit le milieu du Char, & sembloit n'être que le repas de la noce, quoiqu'elle fût destinée à l'événement le plus éclatant de la journée.

Tout le monde sait que la poudre bien maniée peut diriger à point nommé, les effets du mouvement qu'elle imprime aux corps qui, en la comprimant, sont devenus susceptibles de toute la force de son élasticité : ainsi, je jugé, sans vous flatter, ami Lecteur, que vous devinez que le double fond du char étoit rempli de poudre, disposée avec tant d'art par une personne consommée dans l'Artillerie dès la dernière guerre, qu'en y mettant le feu, elle devoit enlever, à hauteur des toits ordinaires des maisons, toutes les viandes contenues dans le Char, qui, décrivant chacune leurs paraboles particulières, en raison de leur gravitation différente, seroient tombées à différentes distances dans toute la superficie des places publiques, pour y présenter des rafraîchissemens aux Spectateurs.

Les peintures du char étoient dignes de ses

(*) On a usé de cette périphrase, pour éviter le mot de Galérien, qui auroit pu rappeler au Lecteur des idées peu gracieuses pour une réjouissance.

autres ornemens. Sur un fond gros bleu , négligemment glacé de couleur de rose , on avoit peint en argent ou en or les différens attributs des Mariages ; mais comme ils n'étoient qu'en détrempe , une pluie qui tomba toute la nuit au travers des remises du rempart , les fit couler presque tous (*).

Pour qu'un Char destiné à conduire les heureux Epoux , fût assorti de pied en cap à leur alégresse , on avoit eu soin de prendre des chevaux de quinze à dix-huit mois , dont la gaieté devoit répondre à celle de leurs Maîtres : mais on a bien éprouvé ici combien il est dangereux de confier le timon des affaires à une jeunesse ; à peine le cortège étoit-il en marche , que les jeunes animaux , animés par le bruit des Chars précédens , & de Messieurs les Officiers à cheval , dont ils étoient entrelassés , se livrent à toute la pétulance de leur imagination. En vain les Cochers prudents usent de toutes les voies de douceur pour ramener les esprits ; la correction les irrite , leur vivacité se tourne en fureur ; ils entraînent avec eux les Palefreniers pendus aux longues de soie blanc & argent destinées à les retenir. Les

(*) On avoit , par précaution , élevé des remises en forme de hangars , pour y mettre les Chars , afin d'être tout portés pour en partir.

fiancées tremblent pour leur fruit , les époux crient , les cochers jurent , les enfans pleurent , les chiens aboient , le peuple fuit en désordre le long du rempart ; plusieurs Demoiselles , voulant passer les fossés des contre-allées , y tombent la tête la première ; quelques-unes y gagnent , d'autres s'en désolent ; la fermentation redouble , les traits cassent enfin ; tout s'arrête , le calme revient peu à peu. La compagnie d'Ouvriers , établie avec prévoyance à la fuite de chaque Char, s'avance diligemment ; leurs habits bleus d'un bord d'argent , que l'on avoit mis double sur la manche , pour marquer leur utilité , semblent redoubler leur zèle , & le désordre ne dure qu'autant de temps qu'il en faut pour le réparer. Ce temps si court fut néanmoins assez long pour donner quelque inquiétude à la pauvre Demoiselle Monguif. Monsieur Quijain se trouva là pour son malheur. L'ayant vue d'abord par - derrière : Voilà , dit-il , un dos de ma connoissance ; il fait le tour , & à ses traits charmans il reconnoît sans peine son visage. C'est alors qu'elle eût bien voulu troquer ses jolis yeux rouges contre des yeux noirs , son nez camus contre un autre. Ah ! ah ! lui dit-il , Mademoiselle , vous êtes donc une faiseuse de fortunes ? Vous avez fait la mienne , j'en conviens , vous m'ap-

portâtes en mariage les trois cents livres de Messieurs les Fermiers Généraux, sans lesquels je ne serois pas actuellement Garçon Tailleur; mais je croyois que vous ne faisiez cela que pour moi; & pendant que vous me dites que vous allez chercher des nourrissons en campagne, vous allez en prendre de tout élevés au magasin de la Ville; car vous n'êtes là, sans doute, que pour épouser ces Messieurs? Monsieur, reprit Mademoiselle Monguif, ce que vous me dites est une preuve que je ne suis pas votre femme; une personne comme vous ne voudroit pas faire éclater en public des tracasseries de ménage avec son épouse; mais quand cela seroit, en devrois-je moins faire la fortune de Monsieur? Trop heureuse, hélas! si, comme le Monsieur qui étoit Empereur & comptoit ses jours par ses bienfaits, je pouvois compter les miens par de pareilles fortunes! Monsieur Quijain vouloit répondre; mais Monsieur Boucheret, qui étoit le fiancé du jour, prenant la parole: Monsieur, lui dit-il, point tant de bruit, Mademoiselle me fait honneur, & je vous prie d'être persuadé que je défendrai le sien; je m'appelle Boucheret, je ne vous en dirai pas davantage; mais

- Vous sentez, cher Lecteur, qu'il n'en falloit

pas beaucoup pour exciter une discussion entre ces deux Messieurs, qui ne se connoissoient pas; mais comme on alloit s'échauffer, le Char raccommodé prit sa marche, qui ne fut pas même interrompue par l'impertinence d'un mauvais plaisant, comme il y en a toujours parmi la canaille, qui se mit, comme on passoit par-devant les Enfans-trouvés, à insulter Mademoiselle Triport, en lui disant : Arrêtez donc, Mademoiselle, pour voir Messieurs vos enfans; il est bien singulier qu'ils ne soient pas de votre noce; tenez, les voilà tous trois qui viennent au devant de vous, au moins donnez-leur un cornet de dragées.

Mademoiselle Triport fut assez interdite, comme une personne qui ne s'attend pas à quelque chose; mais une Dame qui étoit de sa connoissance prit son parti : Allez, Monsieur, lui dit-elle, on fait ce que c'est que la médisance du Public; mais Mademoiselle est connue; ce n'est pas la fille d'un Bedaut qui porte la verge depuis vingt ans, avec assez de considération pour avoir obtenu une place dans les Mariées, qui est capable de pareille chose : une fille élevée comme elle, pourroit bien être attrapée une fois par une foiblesse; mais, avec l'éducation qu'elle a eue, on apprend de ses premiers malheurs à éviter la ré-

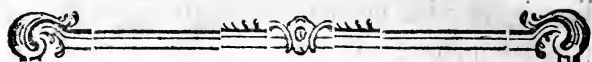
cidive. Cette conversation dureroit peut-être encore , si l'on ne fût arrivé à l'esplanade de la Porte Saint-Antoine , lieu de la premiere distribution. Le Char étant arrêté , on mit le feu à la premiere mine : mais comme dans les affaires d'un grand détail on ne peut pas tout prévoir , on n'avoit pas songé qu'en faisant sauter les viandes , on donneroit une furieuse commotion aux Mariés ; en effet , à la premiere secousse , voilà tous les Mariés en mouvement : vous croyez bien qu'ils ne perdirent pas de temps à descendre ; ils descendirent cependant encore plus vite qu'ils ne vouloient ; jamais union ne fut de moins longue durée ; & en effet ils n'ont pas eu tort. Quand on a agi de bonne foi dans un mariage , on est bien disposé à le rompre quand on se voit en butte à l'artifice ; chacun en effet s'en alla de son côté (*) : mais c'est à quoi le Public a fait peu d'attention. Il devoit en effet la sienne au spectacle d'un Ambigu magnifique , servi dans la moyenne région de l'air : l'effet de la mine fut parfait , mille gigots en l'air faisoient un coup-d'œil que l'on ne peut se figurer sans

(*) On espere que ceci ne dégoûtera pas le Public de se marier ; on ose l'assurer que la regle n'est pas sans exception , & qu'il pourra encore se contracter des mariages de bonne foi.

l'avoir vu : les cornets de sucre se délivrant par leur propre vibration , faisoient pleuvoir une grêle de dragées ; des compagnies de perdreaux pleuvoient toutes rôties par-dessus les fossés de la Bastille ; les poulets , comme par instinct , tomboient en foule chez les plus jolies femmes du Marais ; un troupeau de dindons vint tomber dans les cours du Palais , & l'on a vu des bandes d'oyes jusque dans le quartier du Fauxbourg le plus reculé.

L'absence des Mariés rendit inutile une plus longue marche de ce Char ; c'est ce qui fait qu'il n'a pas eu la réussite des autres : mais on a cru devoir rendre compte au Public de l'invention peut-être la plus judicieuse de toute la Fête , & qui méritoit le mieux de réussir.





CHANSONS.



LES REGRETS

DES PETITES RUES.

Sur l'Air : *Jean faut-il tout vous dire ? &c.*

Nous entendrons dire par-tout :
 Monsieur de BERNAGE, à ce coup ,
 S'est surpassé lui-même :
 C'est bien pis encor cette fois
 Que ce ne fut aux Bals de Bois ,
 Ah ! mardié que je l'aime !



Ce Magistrat judiciaire
 Ordonne les Fêtes au mieux ,
 Au parfait , au suprême :
 Les beaux Chars ! les jolis chevaux !
 Le bon vin qui sort des tonneaux !
 Ah ! mardié que je l'aime !



Tous ont crié, Grands & Petis,
 Du Bourgeois jusqu'au noble fils

De Monseigneur de Tresme :
Vive , vive mille & mille ans
Monsieur le Prévôt des Marchands !
Ah ! mardié que je l'aime !



Cependant il nous fit , hélas !
Pour nous seules du Jeudi Gras
Un Jeudi de Carême :
Au Diable aussi qui chantera ,
Et celle de nous qui dira ,
Ah ! mardié que je l'aime !



Qu'à nos fenêtres quelque jour ,
De son brelingot , à son tour ,
Au balcon d'un troisieme ,
Il voye un objet plein d'appas ,
Qui lui fasse dire tout bas :
Ah ! mardié que je l'aime !



La nuit , quand pour nous cajoler
Il pensera nous enfiler
D'une vitesse extrême ;
Nous barricadant avec soin ,
Nous l'enverrons dire plus loin ,
Ah ! mardié que je l'aime !



C H A N S O N.

Sur l'Air : *Y avance, y avance, y avance, &c.*

MONSIEUR le Prévôt des Marchands,
 Homme d'un grand entendement, (*bis.*)
 Pour célébrer le mariage
 De notre DAUPHIN, a fait rage.



Il a rassemblé tout d'abord
 Les Magistrats de Ville en corps,
 Leur a dit : Que nous faut-il faire,
 Si au Public nous voulons plaire ?



Ne donnons plus de Bal de Bois ;
 On les critiqueroit, je crois ;
 Car on en a dit du mal, parce
 Qu'il sentoît un peu trop la farce.



Le Prévôt des Marchands a dit :
 Vous avez tous beaucoup d'esprit ;
 Mais c'que vous proposez de faire
 Me paroît un peu trop vulgaire.



Faisons promener des chariots
 Dorés du bas jusques en haut ;

On

On approuva l'idée , à cause
Que c'étoit une belle chose.



Ainsi le Jeudi au matin
Ces beaux Chars , au nombre de cinq ,
Furent en marche , bien en file ,
Par toutes les rues de la Ville.



Dans le premier est le Dieu Mars ,
Qui se tient droit comme un César ,
Traîné par des chevaux d'Espagne ,
Car on n'alloit pas à l'épargne.



Il étoit fait d'un beau carton ,
Sur un dessin de Bouchardon ,
Et remuoit tant soit peu la tête ,
Comme pour approuver la Fête.



Les Cochers & les Postillons
Etoient tout couverts de galons
Rouges comme des écrevisses ,
Et dorés comme des calices.



Ensuite l'Hymen & l'Amour
Sur le second vient à son tour ,
Avec un Orchestre qui touche
Tous le airs de Monsieur Destouche.

Le troisieme étoit un Vaisseau
Bleu & argent, quoique fort beau,
Où il y avoit de la mangeaille,
Et de quoi bien faire ripaille.



Ceux qui suivent sont merveilleux,
Bien plus plaisans & plus joyeux;
Car Bacchus est dans le quatrieme,
Et Cérès dans le cinquieme.



Après s'être bien promenés,
J'ignore où on les a menés;
Mais au peuple on entendoit dire,
Ça nous a dû faire bien rire.



C H A N S O N.

Sur l'Air : *Monfieur le Prévôt des Marchands.*

LE jour venu, dès le matin,
Près de la Porte Saint-Martin,
Il fortit, c'est vérité pure,
Des tonneaux, des dieux, des cochers,
Du pain, des chars, de la dorure,
Des cervelas, & des archers.



Au premier de ces Chariots,
Que de tras tras ! que de tros tros !
C'étoit le Dieu Mars de la Thrace,
Triomphant de je ne fais quoi ;
On l'auroit fu, si dans la place
On nous eût montré notre Roi.

F I N D U V O L U M E .

T A B L E

D E S M A T I E R E S

E T D E S C H A P I T R E S ,

Contenus dans ce Volume.

<i>D</i> ISCOURS Préliminaire.	/ pag. v
<i>Le Sultan Misapouf & la Princesse Grisemine , ou les Métamorphoses , Conte.</i>	
Première Partie.	I
<i>Le Sultan Misapouf & la Princesse Grisemine. Seconde Partie.</i>	35
<i>Histoire de la Sultane Grisemine.</i>	50
<i>Avertissement de l'Éditeur.</i>	72
<i>Histoire de la Félicité.</i>	73
<i>Histoire de Thémidore.</i>	75
<i>Zulmis & Zelmaïde.</i>	121
<i>Avertissement sur cette nouvelle édition.</i>	176
<i>Tant mieux pour Elle , Conte.</i>	177
CHAPITRE I. <i>Qui promet plus qu'il ne tient.</i>	Ibid.

CHAP. II. <i>Façon de faire des Entre-</i> <i>vues.</i>	181
CHAP. III. <i>Elle ne s'y attend pas.</i>	186
CHAP. IV. <i>Qui ne dit pas grand'chose.</i>	189
CHAP. V. <i>Où le Prince n'est pas gâté.</i>	193
CHAP. VI. <i>Suite des Tant mieux.</i>	196
CHAP. VII. <i>Qui est très-court , & qu'on</i> <i>trouvera peut-être trop long.</i>	200
CHAP. VIII. <i>Où l'on verra le grand Insti-</i> <i>tuteur en presse.</i>	203
CHAPITRE IX.	207
CHAP. X. <i>Façon de rompre un enchante-</i> <i>ment.</i>	211
CHAP. XI. <i>Qui n'étonnera personne.</i>	216
CHAP. XII. <i>Qui vise au touchant.</i>	221
CHAP. XIII. <i>Cela va prendre couleur.</i>	225
CHAP. XIV. <i>Gare les tranchées.</i>	229
CHAP. XV. <i>Remede contre les tran-</i> <i>chées.</i>	233
CHAP. XVI. <i>Les Tableaux.</i>	238
CHAP. XVII <i>Qui est de trop.</i>	242
<i>Il eut raison , Conte philosophique &</i> <i>moral.</i>	247
<i>Il eût tort, Conte moral.</i>	259

<i>Ni trop ni trop peu , Conte moral.</i>	266
<i>Les A propos , Conte.</i>	276
<i>Histoire des Deux Freres.</i>	277
<i>La Navette d'Amour , Conte.</i>	289
<i>Les Bals de Bois & les Fêtes roulantes.</i>	339
<i>Avertissement de l'Éditeur.</i>	340
<i>Les Bals de Bois. Lettre de M. le Comte Z*** à M. le Marquis , &c.</i>	341
<i>Premiere Aventure , arrivée au Bal de la Porte Saint-Martin.</i>	343
<i>Deuxieme Aventure , arrivée au Bal de la Barriere de Seve.</i>	351
<i>Troisieme Aventure , arrivée au Bal du Carrousel.</i>	353
<i>Quatrieme Aventure , arrivée au Bal de l'Estrapade.</i>	358
<i>Cinquieme Aventure , accident arrivé dans un Bal.</i>	361
<i>Sixieme Aventure.</i>	363
<i>Septieme Aventure d'un Prince & d'une Princesse , arrivée dans un des Bals de la Place de Vendôme.</i>	366
<i>Huitieme Aventure du Bal de la Place de</i>	

T A B L E. 423

<i>Vendôme. Lettre d'un Cousin, à son</i>	
<i>Cousin qui étoit en Province.</i>	371
<i>Neuvieme Aventure de la Place de Ven-</i>	
<i>dôme. Les Filles pourvues.</i>	375
<i>Les Fêtes Roulantes, & les Regrets des</i>	
<i>petites rues.</i>	379
<i>Le Char de la Gloire.</i>	381
<i>Le Char de l'Hymen.</i>	384
<i>Le Vaisseau de la Ville.</i>	387
<i>Le Char de Cérès.</i>	395
<i>Le Char de Bacchus.</i>	400
<i>Histoire de la Princesse Lacune.</i>	Ibid.
<i>Sixieme Char qui n'a jamais paru ; par</i>	
<i>un Auteur qui ne paroîtra jamais.</i>	406
<i>Chansons. Les Regrets des petites rues.</i>	414
<i>Autre.</i>	416
<i>Autre.</i>	419

Fin de la Table.



